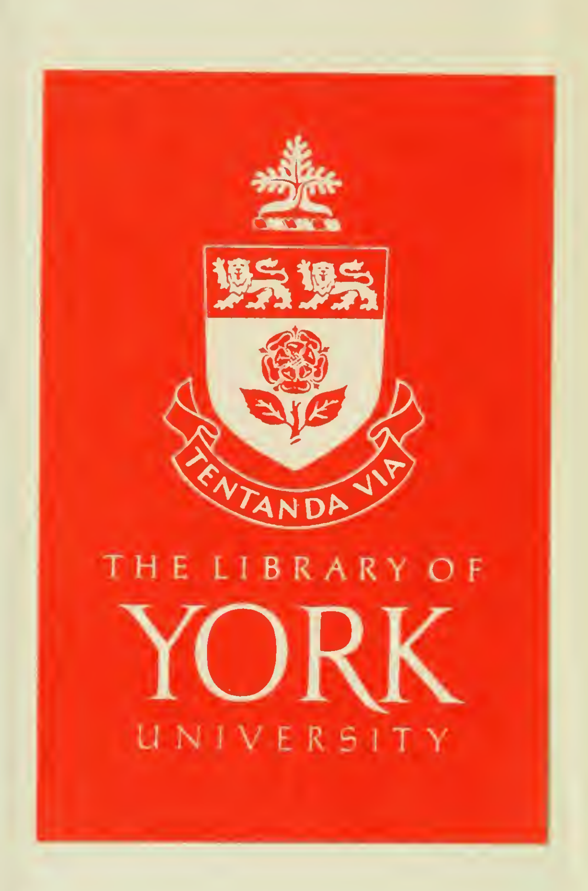



TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

THÉATRE

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 7 fr.

Et *dix exemplaires numérotés* sur papier de Chine.

Prix : 12 fr.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

THÉATRE

HENRIETTE MARÉCHAL

LA PATRIE EN DANGER

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

PRÉFACE

Sur une grande table à modèle aux deux bouts de laquelle, du matin à la tombée du jour, mon frère et moi faisions de l'aquarelle dans un obscur entre-sol de la rue Saint-Georges, un soir de l'automne de l'année 1850, en ces heures où la lumière de la lampe met fin aux lavis de couleur,—poussés je ne sais par quelle inspiration, — nous nous mettions à écrire ensemble un vaudeville, avec un pinceau trempé dans de l'encre de Chine. Jusqu'à ce jour, toute notre littérature consistait en un carnet de notes contenant les étapes et les menus de repas d'un voyage en France de six mois à pied, le sac sur le dos, et où seulement, tout à la fin, s'étaient glissées quelques notes sur le

ciel, la terre, les Mauresques de l'Algérie. Je ne tiens pas compte toutefois d'un Étienne Marcel, drame en cinq actes et en vers, commis en rhétorique par mon frère, et d'un indigeste travail sur les « Châteaux de la France au moyen âge », présenté par moi à la Société d'histoire de France pour avoir l'honneur d'être admis parmi ses membres.

Le vaudeville en deux actes, terminé et baptisé Sans Titre, nous nous trouvions ne connaître ni un auteur, ni un journaliste, ni un acteur, enfin personne au monde qui tînt de loin ou de près à la littérature ou au théâtre. Nous allions chercher au Palais-Royal l'adresse de Sainville, nous lui écrivions; il nous accordait un rendez-vous. Nous sonnions à la porte du comique, ainsi qu'on sonne à la porte d'un dentiste. Une jolie bonne, pareille à celles qui jaillissent d'un portant de coulisse de théâtre nous ouvrait, nous introduisait au salon. Et nous commencions notre lecture devant Sainville et un grand monsieur qu'il nous disait avoir l'habitude de consulter. Ce n'était pas encourageant de lire à Sainville. Le rond et jovial acteur, sur les planches, avait chez lui,

pour l'audition d'une pièce, une figure d'une impénétrabilité grognonne, et qui peu à peu prenait quelque chose de la face mauvaise de ces gras mandarins qu'on voit, sur des potiches du Céleste Empire, ordonner des supplices. La lecture terminée, d'abord un silence glacial... Puis le comique nous dit durement que la chose manque de couplets, nous tâte pour savoir si nous accepterions une collaboration, enfin nous demande de lui laisser la pièce une quinzaine de jours pour nous donner une réponse définitive.

Les quinze jours se passaient dans l'attente anxieuse de gens qui ont une pièce, et une première pièce présentée à un théâtre. Au bout des deux semaines, nous recevions de Sainville cette lettre :

« 28 octobre 1850.

« ... Je viens de soumettre votre manuscrit à la personne chargée de lire les pièces représentées, et c'est avec regret que je viens vous annoncer que sa réponse n'a pas été favorable. Elle y a comme moi trouvé beaucoup d'esprit, mais pas assez de pièce. .. »

Un certain nombre d'années se passaient;

mon frère et moi, avions écrit l'Histoire de la société pendant la Révolution et pendant le Directoire, l'Histoire de Marie-Antoinette. Un soir, un de nos jeunes amis, devenu depuis un brillant journaliste de ce temps, se moquait aimablement du sérieux de nos travaux, de nos prétendues visées académiques, quand je l'interrompis en lui disant :

— Eh bien, vous ne vous douteriez jamais par quoi nous avons commencé en littérature. Si c'était cependant par un vaudeville?

— Oh! lisez-moi-le donc!

J'allai chercher le manuscrit et je lus une partie du premier acte.

— Vous me faites poser, me jeta mon ami en m'interrompant. C'est Le Bourreau des Cranes que vous me lisez là!

Je n'avais pas vu la pièce, et, à ce qu'il paraît, elle commence par une dispute et un soufflet donné dans la salle.

Bien certainement, il n'y eut là qu'une rencontre assez ordinaire entre des fabricateurs de pièces à la recherche d'une originalité quelconque. Enfin, Dieu merci, nous ne fûmes pas joués, et nous dûmes peut-être à ce bienheureux

refus de ne pas devenir des vaudevillistes à tout jamais.

L'échec de SANS TITRE ne nous décourageait pas dans le premier moment, et le mois suivant, arrivait, cette fois, directement au Palais-Royal, un nouveau vaudeville en trois actes intitulé : ABOU-HASSAN, que M. Coupart nous retournait avec les condoléances ordinaires.

L'année d'après, nous publions dans le mois de décembre, EN 18.., notre premier roman, qui paraissait le jour du Coup d'État, et dont les affiches étaient interdites, comme pouvant être prises par le public pour une allusion au 18 brumaire. En cette semaine violente, peu occupée, on le comprendra, de littérature, Janin, que nous allions remercier du seul article bienveillant publié sur notre livre, nous saluait en nous reconduisant avec cette phrase : « Voyez-vous, il n'y a que le théâtre ! » Et en revenant de chez lui, en chemin, l'idée naissait chez nous de faire pour les Français une revue de l'année, dans une conversation, au coin d'une cheminée, entre un homme et une femme, pendant la dernière heure du vieil an, un petit

proverbe qui devait s'appeler : La Nuit de la Saint-Sylvestre (1).

L'acte fait, Janin nous donne une lettre pour Mme Allan. Et nous voici rue Mogador, au cinquième, dans l'appartement de l'actrice qui a rapporté Musset de Russie, et où une vierge byzantine au nimbe de cuivre doré rappelait le long séjour de la femme là-bas. Elle est en train de donner le dernier coup à sa toilette devant une psyché à trois battants, presque refermée sur elle et qui l'enveloppe d'un paravent de miroirs. La grande comédienne se montre accueillante, avec une voix rude, rocailleuse, une voix que nous ne reconnaissons pas, et qu'elle avait l'art de transformer en une musique au théâtre. Elle nous donne rendez-vous pour le lendemain. Mon frère est très-ému, Mme Allan a de suite, pour l'encourager dans sa lecture, de ces petits murmures flatteurs pour lesquels on baiserait les pantoufles d'une actrice. Bref, elle accepte le rôle, et elle s'engage à l'apprendre et à le jouer le

(1) La Nuit de la Saint-Sylvestre a été publiée dans l'*Éclair*. C'est un petit proverbe spirituel, mais dont l'esprit a un peu trop la bouche en cœur.

31 décembre, et nous sommes le 21. Il est deux heures. Nous dégringolons l'escalier et nous courons chez Janin. Mais c'est le jour de son feuilleton. Impossible de le voir. Il nous fait dire qu'il verra Houssaye le lendemain. De là, d'un saut, dans le cabinet du directeur du Théâtre-Français, auquel nous sommes alors parfaitement inconnus. « Messieurs, nous dit-il tout d'abord, nous ne jouerons pas de pièces nouvelles cet hiver. C'est une détermination prise... je n'y puis rien. » Un peu touché toutefois par nos tristes figures, il ajoute : « Que Lireux vous lise et fasse son rapport, je vous ferai jouer, si je puis obtenir une lecture de faveur. » Il n'est encore que quatre heures. Un coupé nous jette chez Lireux. « Mais, Messieurs, nous dit assez brutalement la femme qui nous ouvre la porte, vous savez bien qu'on ne dérange pas M. Lireux, il est à son feuilleton... » « Entrez, messieurs, » nous crie une voix bon enfant, et nous pénétrons dans une chambre d'homme de lettres à la Balzac, où ça sent la mauvaise encre et la chaude odeur d'un lit qui n'est pas encore fait. Le critique, très-aimablement, nous promet de nous lire le soir et de faire son rap-

port le lendemain. Aussitôt, de chez Lireux, nous nous précipitons chez Brindeau qui doit donner la réplique à Mme Allan. Brindeau n'est pas rentré, mais il a promis d'être à la maison à cinq heures, et sa mère nous retient. Un intérieur tout rempli de gentilles et bavardes fillettes. Nous restons jusqu'à six heures... et pas de Brindeau. Enfin, nous nous décidons à aller le relancer au Théâtre-Français à sept heures et demie. « Dites toujours, — s'écrie-t-il en s'habillant, tout courant dans sa loge, et nu sous un peignoir blanc ; — non, pas possible d'entendre la lecture de votre pièce. » Et il galope à la recherche d'un peigne, d'une brosse à dent. — Ce soir, par exemple, après la représentation? — Impossible, je vais souper en sortant d'ici avec des amis... Ah! tenez, j'ai dans ma pièce un quart d'heure de sortie... Je vous lirai pendant ce temps-là... Attendez-moi dans la salle. » La pièce dans laquelle il jouait finie, nous repinçons Brindeau qui veut bien du rôle! Du Théâtre-Français, nous portons le manuscrit chez Lireux, et à neuf heures nous retombons chez Mme Allan, que nous retrouvons toute entourée de famille, de collégiens,

et à laquelle nous racontons notre journée.

Deux jours après, assis sur une banquette de l'escalier du théâtre, et palpitants et tressaillants au moindre bruit, nous entendions Mme Allan jeter à travers une porte qui se refermait sur elle, de sa vilaine voix de la ville : « Ce n'est pas gentil, ça ! »

« Enfoncés, » dit l'un de nous à l'autre avec cet affaissement moral et physique qu'a si bien peint Gavarni dans l'écrouement de ce jeune homme tombé sur la chaise d'une cellule de Clichy.

Et c'étaient presque aussitôt des tentatives nouvelles, des inventions et des compositions de pièces dont j'ai oublié le titre, et dont je ne soupçonne plus guère l'existence que par la lettre de refus d'un directeur de théâtre. Ainsi, je trouve une lettre de M. Lemoine-Montigny, à la date d'avril 1852, me parlant de la fraîcheur d'un acte au Bas-Meudon, et qui me rappelle vaguement que nous avons cherché une pièce dans notre premier roman. Il me revient même que, pressés de faire un opéra-comique par notre cousin de Villedeuil, qui avait de l'argent dans le Théâtre-Lyrique, nous avons écrit une farce dans la manière des vieux

bouffons italiens, intitulée : Mam'selle Zirzabelle, acte pour lequel je ne suis pas bien sûr que mon frère n'ait pas composé des vers qui s'entremêlaient à travers la prose. Mais elle est bien diffuse, bien incomplète aujourd'hui, la mémoire de ces pièces, et d'autres encore faites il y a près de trente ans, et que nous avons brûlées dans un jour où nous ne voulions laisser rien de trop indigne de nous.

Il y eut cependant en ces années, où nous nous occupions historiquement du Directoire, un acte présenté au Théâtre-Français, que je regrette de voir perdu (1) et dont j'aurais voulu donner quelques extraits dans cette préface. Cette pièce avait le mérite d'être la première pièce faite sur le Directoire, bien avant les pièces à succès. Et ce petit acte appelé par nous : Incroyables et Merveilleuses, c'était vraiment une jolie mise en scène du temps étudié par

(1) Une lettre de M. Monval, archiviste de la Comédie-Française, qui a bien voulu, deux fois, faire la recherche, me dit que la pièce de La Nuit de la Saint-Sylvestre, et celle des Incroyables et Merveilleuses peut-être présentée en dernier lieu sous le titre du Retour a Ithaque, n'existent pas aux archives. Il se demande si les manuscrits n'auraient pas été remis directement aux examinateurs qui les auraient égarés.

nous, au milieu du touchant épisode d'un divorce.

Une autre pièce a un certain intérêt pour les gens qui sont curieux de l'histoire littéraire des auteurs qu'ils aiment. La pièce, intitulée LES HOMMES DE LETTRES, était l'embryon du roman qui a pour titre aujourd'hui CHARLES DEMAILLY. Les cinq actes terminés dans l'été de 1857, nous les lisions à nos amis au mois d'octobre. La mort du héros, un écrivain qui mourait des attaques de la presse, on la rejetait « comme la mort d'une sensitive ». Depuis, j'ai pu juger que cette mort n'était pas aussi invraisemblable qu'elle le paraissait à mes auditeurs. Enfin la pièce, réduite en quâtre actes, était présentée au Vaudeville et sa réception d'avance annoncée par les journaux; toutefois l'acceptation définitive par le directeur ne devait nous parvenir qu'un certain mercredi.

De cruels jours pour le système nerveux des gens, et des jours éternels, que ces jours d'attente ; et je donne ici une note que je retrouve écrite sur un bout de papier : « Mercredi 21 octobre 1857. — Un mauvais sommeil et le matin la bouche sèche comme après une nuit de jeu.

Des espérances qu'on chasse et qui reviennent. Et de l'émotion qui circule en vous et de noirs pressentiments. Nous n'avons pas le courage d'attendre la réponse chez nous. Nous allons battre la banlieue, regardant bêtement, ahuris et muets, à la portière du chemin de fer, passer les arbres et les maisons. D'Auteuil nous gagnons, à pied, le pont de Sèvres. Nous avons besoin de marcher. Là, sur la gauche, dans les vapeurs bleues de la Seine, parmi la rouille de l'automne : c'est la muse frileuse de notre pauvre EN 18.. Voici la route de Bellevue, et, sur cette route, nous rencontrons tenant par la main un joli enfant, la jeune fille, jeune femme aujourd'hui, que l'un de nous a eu, au moins pendant huit jours, la très-sérieuse pensée d'épouser... et qui nous rappelle du bien vieux passé... Il y a des années qu'on ne s'est vu... On s'apprend les morts et les mariages... et l'on nous gronde doucement d'avoir oublié d'anciens amis... Puis nous voilà dans la maison de santé du docteur Fleuri, causant avec Banville, et croisant dans notre promenade, le vieux dieu du drame, le vieux Frédéric Lemaître. . . . .

. . . . Dans tout cela, par tous ces chemins,

en toutes ces rencontres, au milieu de toute notre vie morte que le hasard ramène autour de nous et qui semble nous mener à une vie nouvelle, nous roulons, les oreilles et les yeux aux bruits et aux choses comme à des présages bons ou mauvais, et prêtant à la nature le sentiment de notre fièvre... En rentrant : rien. »

Une semaine après, nous apprenions que notre pièce n'était ni reçue ni refusée, que Beaufort voyait un danger dans la mise à la scène de la petite presse.... qu'il attendait. Cette nouvelle qui, quelques jours auparavant, eût été un vrai chagrin pour nous, ne nous causait qu'une assez médiocre déception. Notre envie de voir jouer les HOMMES DE LETTRES s'était un peu usée dans le travail que nous avions entrepris de tirer de la pièce un roman avec tous les développements du livre. De ce jour nous appartenions exclusivement au roman ; cela jusqu'à l'année 1863, où nous écrivions HENRIETTE MARÉCHAL.

Henriette Maréchal était représentée le 5 décembre 1865.

Nous avions montré jusque-là devant les attaques, les insultes, le barrage de notre carrière,

que nous ne nous découragions pas facilement, et notre mémorable chute ne nous faisait point renoncer au théâtre. Au contraire, elle mettait en nous la volonté entêtée et presque colère de faire une dizaine de pièces coup sur coup, et cette fois sans aucune concession aux ingénieuses *ficelles*, au *secret*, à tout ce *charpentage* moderne dont n'a jamais usé l'ancien, le classique répertoire. Mais, pour cet effort, pour ce travail, il fallait avoir la santé, et mon frère ne l'avait déjà plus. Nous nous plongions cependant en un drame de la Révolution vers laquelle nous nous sentions attirés depuis des années, et dans laquelle le siège de Verdun donnait l'épisode héroïque de la défense de la France contre l'étranger. Nous étions un peu poussés à cette pièce, il faut l'avouer, par une croyance à des évènements prochainement graves. Des paroles prophétiques du général Ducrot, alors commandant à Strasbourg, prononcées dans le salon de la princesse Mathilde, — et qui faisaient sourire, — des conversations intimes avec notre parent Édouard Lefebvre de Béhaine, premier secrétaire d'ambassade à Berlin, nous avaient donné la certitude qu'une guerre était immi-

nente avec la Prusse. Nous écrivions donc en l'année 1867 LA PATRIE EN DANGER que nous lisions au Théâtre-Français, sans la moindre illusion sur notre réception, mais pour apprendre aux autres directeurs de théâtres qu'il y avait chez nous une pièce qu'à un certain moment, ils trouveraient peut-être utile de jouer. Mais la guerre était si promptement déclarée et le cataclysme si rapide... puis mon frère était mort au mois de juin.

LA PATRIE EN DANGER est incontestablement la meilleure pièce que nous ayons faite, et elle a cela, que je ne retrouve nulle part, dans aucun drame du passé : une documentation historique qui n'a pas été encore tentée au théâtre.

Au fond, nous avons échoué au Théâtre-Français pour le crime d'être des réalistes et sous l'accusation d'avoir fait une pièce réaliste. Eh bien, là-dessus je tiens à m'expliquer. Dans le roman, je le confesse, je suis un réaliste convaincu ; mais, au théâtre, pas le moins du monde. Ainsi, dans la pièce d'HENRIETTE MARÉCHAL, à propos de laquelle, un moment, il semblait qu'on nous fît l'honneur d'avoir inventé

l'adultère au théâtre, dans cette pièce ressemblante à toutes les pièces du monde, il n'y a jamais eu pour nous qu'un acte original et bien personnel à nous : le Bal masqué. Et quand, dans cet acte, nous jetions cette poésie soupirante d'un jeune cœur qui s'ouvre au milieu de tous les bruits d'esprit, de tous les engueulements drolatiques, de toutes les folies cocasses d'une nuit d'Opéra, — pas si réelle qu'on a bien voulu le dire,— nous croyions très-sincèrement faire de la fantaisie, — oui, de la fantaisie moderne, s'entend ; car il n'y a pas à recommencer au XIXe siècle, n'est-ce pas, la fantaisie shakespearienne ?

Nous entrevoyions si peu le théâtre de la réalité, que dans la série des pièces que nous voulions faire, nous cherchions notre théâtre à nous, exclusivement dans des bouffonneries satiriques et dans des féeries. Nous rêvions une suite de larges et violentes comédies, semblables à des fresques de maîtres, écrites sur le mode aristophanesque, et fouettant toute une société avec de l'esprit descendant de Beaumarchais, et parlant une langue ailée, une *langue littéraire parlée* que je trouve, hélas ! manquer

aux meilleurs de l'heure présente : des comédies enfin où une myope Thalie ne serait plus cantonnée à regarder dans un petit coin avec une loupe. Parmi ces comédies, nous avions commencé à en chercher une dans la maladie endémique de la France de ce temps, une comédie-satire qui devait s'appeler LA BLAGUE, et dont nous avions déjà écrit quelques scènes.

Mais ce qui nous paraissait surtout tentant à bouleverser, à renouveler au théâtre : c'était la féerie, ce domaine de la fantaisie, ce cadre de toutes les imaginations, ce tremplin pour l'envolement dans l'idéalité ! Et pense-t-on ce que pourrait être une scène balayée de la prose du boulevard et des conceptions des dramaturges de cirque, et livrée à un vrai poète au service de la poésie duquel on mettrait des machinistes, des trucs, et toutes les splendeurs et toutes les magies du costume et de la mise en scène d'un Grand Opéra? Et songe-t-on à quelque chose comme un BEAU PÉCOPIN représenté dans ces conditions?... Il est vrai qu'on n'y a jamais songé, et qu'on ne songera jamais qu'aux SEPT CHATEAUX DU DIABLE.

Je ne suis donc pas un réaliste au théâtre, et

sur ce point, je suis en complet désaccord avec mon ami Zola et ses jeunes fidèles. Et cependant, je dois l'avouer, Zola semble logique, quand il demande, quand il appelle, quand il espère pour le réalisme un théâtre, ainsi que le romantisme a eu le sien.

Mais, lui dirai-je, que valent nos bonshommes à nous tous, sans les développements psychologiques et, au théâtre, il n'y en a pas et il ne peut pas y en avoir ! Puis sur les planches je ne trouve pas le champ à de profondes et intimes études de mœurs, je n'y rencontre que le terrain propre à de jolis croquetons parisiens, à de spirituels et courants crayonnages à la Meilhac-Halévy ; mais, pour une recherche un peu aiguë, pour une dissection poussée à l'extrême, pour la récréation de vrais et d'*illogiques* vivants, je ne vois que le roman ; et j'avancerais même que si par hasard le même sujet d'analyse sérieuse était traité à la fois par un romancier et un auteur dramatique, — l'auteur dramatique fût-il supérieur au romancier, — le premier aurait l'avantage et le devrait peut-être aux facilités, aux commodités, aux aises du livre.

Et vraiment Zola se rend-il bien compte de

cette boîte à convention, de cette machine de carton qu'est le théâtre, de ce tréteau enfin, sur lequel l'avarice *bouffe* de l'AVARE de Molière arrive au point juste d'optique, tandis que l'humaine avarice d'un père Grandet, cette avarice si bellement étudiée, je ne suis pas bien sûr qu'elle fasse là l'effet de l'autre.

Oui, le romantisme a eu un théâtre, et il existe des raisons pour cela. Quand même le romantisme ne posséderait pas à sa tête l'homme unique qui a doté l'art dramatique de la plus sonore langue poétique qui fût jamais, le romantisme aurait un théâtre; et, ce théâtre, il le devrait à son côté faible, à son humanité tant soit peu *sublunaire* fabriquée de faux et de sublime, à cette humanité de convention qui s'accorde merveilleusement avec la convention du théâtre. Mais, les qualités d'une humanité véritablement vraie, le théâtre les repousse par sa nature, par son factice, par son mensonge.

Et voilà comme quoi je ne crois pas au rajeunissement, à la revivification du théâtre, et comme quoi j'ai des idées particulières sur son compte. Qu'on ne me prête pas du dépit, de la mauvaise humeur, le sentiment bas et rancunier

d'un homme qui ne veut pas que les autres réussissent là où il a échoué. Je vais faire une franche confession : je ne trouve pas que mon frère et moi ayons fait du théâtre à l'époque du complet développement de notre talent, sauf peut-être dans La Patrie en danger, — et encore c'est un genre pour lequel je n'ai guère plus d'estime que pour le roman historique ; — par là-dessus j'ai brûlé mes premières pièces, n'en ai point en carton, et n'en ferai jamais plus. J'ai donc lieu de me considérer comme un impartial et désintéressé spectateur qui regarde et juge de la galerie. Eh bien ! regardant et jugeant ce qui se passe, le théâtre m'apparaît comme bien malade, comme moribond presque. Oh ! je sais d'avance les ironies et les mépris qui vont accueillir cette proposition, mais les ironies et les mépris de mes contemporains, après m'avoir un peu troublé au commencement de ma carrière, me laissent bien tranquille à l'heure qu'il est, et je vais dire pourquoi. Quand en 1851, dans mon premier livre, je témoignais mon admiration pour l'art japonais et que je me permettais de dire que l'art industriel de ce pays était supérieur à l'*article Paris*,

un journaliste a demandé que je fusse enfermé à Charenton comme coupable de mauvais goût ; aujourd'hui je crois que ledit journaliste a plus de chance d'y être mené que moi par le goût public. Quand j'entreprenais la réhabilitation des peintres du XVIIIe siècle, mon ami Burty l'a imprimé, la bibliographie des revues d'art graves rougissait de mentionner seulement les noms de ces peintres de notre pays ; aujourd'hui on peut consulter les prix de vente de leurs tableaux, et l'on s'apercevra avant peu de la révolution qu'aura amenée dans les esprits l'exposition des Beaux-Arts de ces jours-ci. Quand je disais dans ma préface de GERMINIE LACERTEUX qu'il était possible d'intéresser le public avec « des infortunes et des larmes de peuple », on se rappelle les superbes négations qui se produisirent (1) ; il me semble que les succès des derniers romans *peuple* m'ont donné largement

(1) Les journalistes qui me disaient que ma tentative était absurde et que seules les mœurs de la bourgeoisie présentaient de l'intérêt, ne se doutaient guère que plus de cent ans avant, quand paraissait MARIANNE, les gazetiers jetaient à Marivaux qu'il n'y avait uniquement que les aventures de l'aristocratie qui pouvaient intéresser le public, qu'au fond les mœurs des bourgeois étaient de basses mœurs, indignes de la lecture d'un homme qui se respecte.

raison. Du haut de ces prétendus paradoxes passés à l'état de vérités, de *truism*, voici aujourd'hui ma *vaticination* sur le théâtre. Avec l'évolution des genres qu'amènent les siècles, et dans laquelle est en train de passer au premier plan le roman, qu'il soit spiritualiste ou réaliste ; avec le manque prochain sur la scène française de l'irremplaçable Hugo dont la hautaine imagination et la magnifique langue planent uniquement sur le terre-à-terre général ; avec le peu d'influence du théâtre actuel en Europe, si ce n'est dans les agences théâtrales ; avec l'endormement des auteurs en des machines usées au milieu du renouveau de toutes les branches de la littérature ; avec la diminution des facultés créatrices dans la seconde fournée de la génération dramatique contemporaine ; avec les empêchements apportés à la représentation de pièces de purs hommes de lettres ; avec de grosses subventions dont l'argent n'aide jamais un débutant ; avec l'amusante tendance du gouvernement à n'accepter de tentatives dans un ordre élevé que de gens sans talent ; avec, dans les collaborations, le doublement du poète par un *auteur d'affaires* ; avec le remplace-

ment de l'ancien parterre lettré de la Comédie-Française par un public d'opéra ; avec... avec... avec des actrices qui ne sont plus guère pour la plupart que des porte-manteaux de Worth ; et encore avec des *avec* qui n'en finiraient pas, l'art théâtral, le grand art français du passé, l'art de Corneille, de Racine, de Molière et de Beaumarchais, est destiné, dans une cinquantaine d'années tout au plus, à devenir une grossière distraction, n'ayant plus rien de commun avec l'*écriture,* le style, le bel esprit, quelque chose digne de prendre place entre des exercices de chiens savants et une exhibition de marionnettes à tirades.

Dans cinquante ans le livre aura tué le théâtre (1).

EDMOND DE GONCOURT.

Ce 11 mai 1879.

(1) Ma préface imprimée, j'apprends que la NUIT DE LA SAINT-SYLVESTRE, une des deux pièces déposées par moi au Théâtre-Français, et que je réclamais il y a trois mois, vient d'être vendue en vente publique, le 26 mai, à la vente de M. Aubry, libraire. Je signale le fait aux auteurs qui, dans le temps, auraient déposé des pièces au Théâtre-Français et croiraient pouvoir les retirer à leur heure.

HENRIETTE MARÉCHAL

DRAME EN TROIS ACTES EN PROSE

Représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français

le 5 décembre 1865.

A

M. ÉDOUARD THIERRY

A L'ADMINISTRATEUR DU THÉATRE-FRANÇAIS

NOUS DÉDIONS CETTE PIÈCE

QU'IL A EU LE COURAGE D'ACCUEILLIR

12 décembre 1865.

HISTOIRE DE LA PIÈCE

Voici une pièce qui excite bien des passions, bien des colères et bien des haines.

Nous allons raconter son histoire. Et cette histoire restera une page curieuse et instructive de l'histoire littéraire de ce temps-ci.

Nous demandons pardon au public de lui parler de nous : notre excuse est de ne lui en avoir jamais parlé jusqu'ici.

Nous terminions, au mois de décembre 1863 (1), le drame intitulé *Henriette Maréchal* ; et vers la fin de janvier 1864, nous le présentions à M. de Beaufort, alors directeur du Vaudeville. Dans le mois de juin ou de juillet, M. de Beaufort nous le rendait, en nous disant, de premier mot, très nettement, qu'il était impossible. Nous essayions de faire valoir auprès de lui la nouveauté au théâtre de l'acte de l'Opéra ; il nous répondait que cela avait été fait par tout le monde. Nous lui demandions s'il ne croyait pas notre pièce, telle qu'elle était, appelée à plus de représentations que la pièce qu'il avait jouée cette semaine-là, et qui était morte au bout de trois soirées : il nous laissait entendre, d'ailleurs très poliment, qu'il ne le croyait pas. Sur ce refus, nous jetions, assez découragés, notre pièce dans un tiroir, nous promettant de revenir plus tard à la scène par le

(1) Nous appelons l'attention du public sur cette date, qui a son importance pour l'originalité de notre pièce.

roman, et de ne plus frapper à la porte d'un directeur qu'avec un de ces noms qui se font ouvrir le théâtre.

Le travail et l'émotion d'écrire *Germinie Lacerteux* nous faisaient complètement oublier notre pièce, quand, un soir du printemps de 1865, un de nos amis ayant une soirée à passer avec nous, et ne sachant comment la perdre, nous demanda de lui lire notre *Henriette*. Nous eûmes assez de mal à retrouver le manuscrit. A la fin de la lecture, l'ami fut pris par l'intérêt de la pièce, nous complimenta, nous prédit que nous serions joués. Nous ne le croyions guère, sachant toute la répugnance des directeurs à accepter une pièce de gens accusés de littérature, de style et d'art. Cependant cette lecture nous avait, malgré nous, un peu rattachés à *Henriette*. A ce moment, M. de Girardin venait de lire le *Supplice d'une femme* chez la princesse Mathilde. Nous avions l'honneur d'être reçus dans ce salon. Nous pensâmes qu'une lecture, là, devant un public d'hommes de lettres, aurait peut-être chance de valoir à notre pièce une heure d'attention, la lecture personnelle d'un directeur de théâtre comme M. Harmand, qui avait succédé à M. de Beaufort, ou comme M. Montigny. La pièce fut lue. Elle souleva, dans le salon, des objections et des sympathies. Quelques journaux annoncèrent cette lecture, et quelques jours après, nous écrivions à M. Harmand pour lui demander un rendez-vous. Nous attendions la réponse du directeur du Vaudeville, lorsque nous reçûmes la lettre suivante de M. Théodore de Banville, qui avait été l'un des écouteurs et l'un des applaudisseurs d'*Henriette* :

Mardi, 11 avril 1865.

« Mes chers amis,

« Édouard Thierry (ceci est confidentiel) m'a exprimé un vif désir de connaître votre pièce. Il est un de vos

ardents admirateurs, il a dit du bien de vos livres dans les papiers imprimés, et dans ce moment-ci même, ayant à monter une pièce dont l'action se passe sous le Directoire, il consulte et relit sans relâche votre *Histoire de la société française sous le Directoire.*

« Je lui ai fait observer que votre talent, votre situation littéraire et la juste renommée acquise par vos longs efforts ne vous permettent pas de vouloir être refusés à un théâtre. Mais il le comprend aussi bien et mieux que moi. Aussi est-ce à un point de vue non officiel et absolument amical qu'il vous prie de faire connaître votre pièce à l'homme de lettres Édouard Thierry, à qui elle inspire une vive curiosité. Pour votre gouverne, sachez bien, au pied de la lettre, que ce désir a été réellement et spontanément exprimé par Thierry, sans aucune provocation de ma part... »

Là-dessus nous hésitions. A quoi servirait cette communication de notre manuscrit? A rien, nous disions-nous. Cependant un soir, passant rue de Richelieu, nous montions au Théâtre-Français; nous ne trouvions pas M. Thierry.

Le 21 avril, M. Harmand nous répondait qu'il serait très heureux de nous offrir une lecture, mais après la pièce qu'il montait, le *Monsieur de Saint-Bertrand* de M. Ernest Feydeau. Nous avions reçu, avant cette réponse de M. Harmand, une lettre où M. Thierry s'excusait de ne pas s'être trouvé au théâtre lorsque nous y étions venus, et se mettait à la disposition de notre jour et de notre heure. Nous allions le voir, nous lui exposions très nettement l'inutilité, pour lui, de lire notre pièce, une pièce qui ne rentrait pas dans le cadre ordinaire du répertoire des Français. M. Thierry insistait pour lire *Henriette*; et il mettait tant de bonne grâce et de bon désir à vouloir la connaître, que nous cédions. N'ayant

aucune idée que notre pièce pût être retenue par le Théâtre-Français, et pressés par un rendez-vous que nous venions de recevoir de M. Harmand, nous écrivions à M. Thierry de nous renvoyer notre pièce. M. Thierry nous la renvoyait avec cette lettre :

« Messieurs et chers confrères,

« J'avais l'espérance que vous voudriez bien venir hier reprendre votre manuscrit ; il paraît que vous comptiez sur moi pour vous le renvoyer ; je vous le renvoie donc avec les compliments les plus sincères. Je ne sais pas si le Vaudeville vous attend et si vous êtes en pourparlers avec lui ; ce que je sais, c'est que la pièce ne me semble pas plus impossible au Théâtre-Français qu'au Vaudeville. Ce que le Théâtre-Français retrancherait dans le premier acte, sera retranché partout ailleurs et avec les mêmes ciseaux, ceux de la commission d'examen. Le dénoûment est brutal, je ne dis pas non, et le coup de pistolet est terrible ; mais il n'y a pas encore là d'impossibilité absolue. Au fond, je vois dans votre pièce, non pas précisément une pièce bien faite, mais un début très remarquable, et pour ma part je serais heureux de présenter au public cette première passe d'armes de deux vrais et sincères talents qui gagnent leurs éperons au théâtre.

« Tout à vous,

« E. Thierry.

« 27 avril 1865. »

Sur cette lettre, qui nous mettait au cœur des espérances dépassant nos ambitions, nous rapportions notre manuscrit au Théâtre-Français.

Quinze jours après, nous obtenions une lecture du Comité ; et le 8 mai les sociétaires de la Comédie-Fran-

çaise nous faisaient l'honneur de recevoir notre pièce (1).

On a parlé de protections, d'influences ayant déterminé cette réception. C'est une injure gratuite contre l'indépendance bien connue du Comité, auprès duquel rien ne nous a recommandés qu'un passé de travail, des livres d'histoire honorés de l'éloge d'un adversaire comme M. Michelet, des romans dont toute la critique s'est émue. Et pourquoi n'y aurait-il pas là des titres au rare honneur d'un début sur la première scène littéraire de France ?

Pendant l'été, nous remaniâmes, sur les intelligentes indications de M. Thierry, notre troisième acte, pour adoucir, au point de vue de la scène, ce qui était logique, mais ce qui pouvait être antipathique dans la passion de la mère. La pièce était distribuée. Madame Arnould-Plessy daignait accepter le rôle de la mère. M. Got, M. Bressant, M. Lafontaine, madame Victoria Lafontaine, mademoiselle Dinah Félix, voulaient bien donner à nos débuts l'appui de leurs noms et de leurs talents. Nous recevions le bulletin de la première répétition, lorsque M. Delaunay, obéissant à des scrupules et à des modesties exagérées d'artiste, rendait le rôle de *Paul de Bréville*, pour lequel il ne se croyait plus suffisamment jeune. Ce refus de M. Delaunay arrêtait tout. Nous vîmes notre pièce perdue, au moins pour le moment, et nous partîmes, assez désespérés, nous enterrer à la campagne dans le travail et la consolation d'un grand roman.

Cependant la presse, avec une sympathie dont nous avons gardé le souvenir, combattait le refus de M. De-

(1) Dans la première édition d'*Henriette Maréchal*, nous avons dit, d'après l'annonce des journaux de théâtre, que nous avions été reçus à l'unanimité. C'est une erreur. Nous avons été simplement reçus, d'après le renseignement officiel que nous communique l'archiviste du Théâtre-Français, M. Léon Guillard.

launay. Un critique, que toutes les questions de théâtre trouvent à son poste de feuilletonniste, armé de conscience et de bon sens, M. Sarcey, pressait M. Delaunay, au nom des auteurs et du public, de revenir sur sa résolution et d'oser avoir vingt ans, les vingt ans de son talent. Devant cet intérêt de la presse, la situation du théâtre, celle des deux auteurs, M. Delaunay cédait, et nous recevions tout à coup un beau jour, le 4 novembre, — dans le trou où nous étions terrés, ne pensant plus à notre pièce, — une lettre de M. Thierry qui nous annonçait en même temps la bonne nouvelle, et l'entrée en répétition d'*Henriette*.

La pièce était répétée. Les excellents acteurs qui devaient la jouer mettaient au service des auteurs tous leurs efforts, toute leur expérience, donnaient, nous pouvons le dire, tout leur cœur à la pièce. La confiance d'un grand succès était dans tout le théâtre ; et le succès paraissait éclater déjà aux dernières répétitions, devant l'admirable jeu des scènes d'amour.

Pendant ce temps, la chronique s'emparait de notre pièce. Et cette chronique, qu'on a dit avoir d'avance tant soutenu notre pièce, commençait à lui faire la méchante et basse guerre des cancans calomnieux, des citations falsifiées, et des dénonciations anonymes. Les petites informations empoisonnées s'écoulaient dans les Correspondances. Le *Nord* signalait et racontait notre premier acte, en lui prêtant les couleurs d'une turpitude immorale ; et nous ne savons comment l'article non signé du *Nord* parvenait, sous bande, à la censure.

Enfin arrivait la première représentation. Elle avait lieu le 5 décembre. Tous les journaux ont raconté ce qui s'y passa. Deux hommes seulement, dans toute la presse, n'ont pas vu ce soir-là de cabale dans la salle : ce sont M. de Biéville, du *Siècle*, et M. de Béchard, de la

Gazette de France. — Le rapprochement de ces deux extrêmes nous semble assez curieux pour le noter en passant.

Qu'y a-t-il maintenant au fond de toutes ces colères, au fond de toutes ces passions ennemies et jalouses ?

Il y a trois questions :

La question littéraire ;

La question politique ;

La question personnelle, — ou plutôt la question sociale.

La question littéraire ? — Celle-là, laissons-la de côté, nous y reviendrons plus tard. Mais aujourd'hui, il serait niais de discuter, de répondre, de se défendre, à propos d'art, quand cinquante sifflets d'omnibus écrasent tous les soirs une pièce que la salle veut écouter, quand une petite fraction des écoles (1) couvre de la tyrannie de son goût et de la révolte de ses pudeurs les applaudissements des loges, de l'orchestre, des femmes de la société, des hommes du monde, du public élégant, intelligent et lettré de Paris. Non, pas de discussion. Nous nous inclinons devant nos maîtres, devant les maîtres de l'Odéon devenus les maîtres du Théâtre-Français, et que nous espérons bien voir demain les maîtres de toutes les scènes, y décidant la chute de ce qui leur déplaira, empêchant les avenirs dont ils ne voudront pas, et tuant, du haut des cintres, toute pensée qu'ils voudront tuer, par-dessus la tête du public et la plume de la critique (2) !

La question politique ? — Vidons-la nettement pour n'avoir plus à y revenir.

(1) Voir les deux pièces que nous donnons à l'*Appendice*.

(2) Nous n'avons que le temps de remercier, en courant, MM. Jules Janin, Théophile Gautier, Nestor Roqueplan, Paul de Saint-Victor, Ernest Feydeau, Jules Vallès, Xavier Aubryet, Louis Ulbach, Francisque Sarcey, Jouvin, Jules Richard, Jules Claretie, Camille Guinhut, Henry de Bornier, et tous ceux que nous oublions.

On dit, on imprime même, qu'on siffle notre pièce parce que le gouvernement l'a fait jouer, parce que la princesse Mathilde l'a imposée au Théâtre-Français, parce que nous sommes des « protégés », des courtisans.

Nous, des protégés ! Nous, les seuls hommes de lettres qu'on ait fait asseoir en 1852 entre des gendarmes, sur les bancs de la police correctionnelle, pour délit de presse ! Nous, auxquels le ministère de la police d'alors donnait l'avertissement de ne plus écrire dans les journaux !...

Nous, des courtisans !... Mais qui sommes-nous donc ? Rien que des artistes qui n'ont jamais appartenu à un parti. Si nos études nous ont donné un peu de justice, et quelquefois un peu de regret pour le passé, nous croyons que nous avons montré dans nos livres historiques assez d'indépendance pour mécontenter toutes les opinions ; et nous avons cette conscience que nos romans se sont assez intéressés aux misères populaires du présent, et aux larmes des pauvres.

Arrivons à ce grand crime que nous lisons partout et qui a rempli tous ces jours-ci de circulaires le Quartier Latin : la protection de la princesse Mathilde.

Ici, on nous permettra bien quelques détails — et quelques vérités.

Après dix ans de travail solitaire, acharné, enragé, sans publicité, presque sans amis, un jour un de nos amis, M. de Chennevières, vint nous dire que la maîtresse d'un des grands salons de Paris, ayant lu nos livres, désirait nous connaître. C'était la première fois qu'un salon s'ouvrait devant nos titres littéraires. Il y avait presque quatre ans que nous n'avions mis d'habit. Nous allâmes dans ce salon, dans le salon de cette femme, une artiste qui est coupable d'être née princesse. Nous y trouvâmes toutes les libertés et presque toutes les intelligences, des artistes et des hommes de lettres comme

nous, des philosophes, des savants, des poètes : M. Renan et M. Berthelot, M. Claude Bernard et M. Taine, M. Sainte-Beuve et M. Bertrand, M. Théophile Gautier, M. Gustave Flaubert, M. Paul de Saint-Victor, M. Dumas fils, M. Émile Augier, les peintres, les sculpteurs d'avenir et de talent. Nous entendîmes là, dans ce salon d'art et de libre pensée, M. Sainte-Beuve défendre Proudhon, et M. Charles Blanc demander la levée de l'interdiction de la vente sur la voie publique pour l'*Histoire de la Révolution* écrite par son frère. Ce fut là, devant un public de lettres, que nous lûmes *Henriette Maréchal*, à l'exemple d'autres auteurs plus connus que nous, aussi soucieux de leur dignité, et qui ne croyaient pas faire acte d'insolence envers le public, en consultant le premier salon de Paris sur l'effet d'une œuvre dramatique.

Est-ce pour cela qu'on nous siffle, et qu'on veut empêcher notre pièce de parler au public ? Mais alors qui peut dire si demain on n'ira pas huer au Salon les toiles de M. Baudry ou de M. Hébert, parce que la maîtresse de ce salon aura été les voir dans leur atelier ? Et pourquoi ne ferait-on pas une partie d'aller casser à une prochaine exposition les sculptures de ce grand sculpteur, M. Carpeaux, parce qu'il a eu l'imprudence de faire un chef-d'œuvre du buste de la maîtresse de ce salon ?

Si ce n'est pas pour cela qu'on nous siffle, est-ce pour quelque chose de plus grave ? Est-ce parce que « cette haute protection », comme on l'appelle, a fait pour nous ce qu'elle a fait pour d'autres, — pour M. Louis Bouilhet, par exemple, à propos de *Faustine* ? Est-ce parce qu'elle a défendu notre pièce contre la menace d'interdiction de la censure (1) ?

(1) A propos de ceci, M. Feydeau, dans un remarquable article, rappelait que ce fait d'une haute protection n'était pas nouveau ; que M. Augier avait eu besoin de la volonté de l'Empereur pour se faire rendre par la censure le *Fils de Giboyer ;* M. Alexandre Dumas fils,

Nous ne pouvons le croire. Nous ne pouvons croire que ce qui s'appelle la jeunesse française, en 1865, ait les ciseaux de la censure dans son drapeau.

Mais, quoi qu'il en soit, puisqu'il semble y avoir quelque péril en ce moment à ne pas désavouer notre reconnaissance pour une princesse qui n'a d'autres courtisans que des amis, nous la remercions ici hautement et publiquement avec une gratitude qui serait presque tentée de lui souhaiter une de ces fortunes où l'on peut éprouver, autour de soi, le désintéressement des dévouements.

Arrivons à la dernière question, à la question personnelle, et cherchons en nous tout ce qui peut expliquer cet inexplicable déchaînement d'hostilités.

D'abord nous avons le malheur de nous appeler messieurs *de* Goncourt.

Mon Dieu! ce n'est pas notre faute. Nous ne faisons que porter le nom de notre grand-père, un avocat, membre de la Constituante de 89 ; le nom de notre père, un des plus jeunes officiers supérieurs de la Grande Armée, mort à quarante-quatre ans des suites de ses fatigues et de ses blessures, des sept coups de sabre sur la tête d'une action d'éclat en Italie, de la campagne de Russie faite tout du long avec l'épaule droite cassée le lendemain de la Moskowa.

Puis nous avons encore le malheur de passer pour être riches, de passer pour être heureux, de passer pour être arrivés facilement...

Eh bien! puisque, dans ce moment du siècle, c'est une

de l'intervention de M. de Morny, pour faire lever l'interdiction de la *Dame aux Camélias*. — Et puisqu'ici les noms de ces deux maîtres du théâtre moderne viennent sous notre plume, disons à M. Émile Augier et à M. Alexandre Dumas fils combien nous avons été consolés par les bravos donnés par eux à une pièce qu'honorait encore l'applaudissement de madame Sand.

suspicion et une raison d'ostracisme que l'apparence de la fortune et du bonheur, il nous faut essayer de désarmer l'envie, en la consolant un peu.

Nous avons travaillé quinze ans, renfermés, solitaires, acharnés au travail. Nous avons eu toutes les défaites, tous les chagrins, tous les désespoirs, toutes les attaques, toutes les injures amères de la vie littéraire. Nous avons saigné dans notre orgueil, pendant de longues heures d'obscurité. Pendant des années, c'est à peine si nos livres nous ont payé l'huile et le bois de nos nuits. Nous sommes arrivés pas à pas, livre à livre, obligés de tout disputer et de tout conquérir. Et nous avons mis quinze ans enfin à parvenir au Théâtre-Français.

Pour notre fortune, nous n'avons pas tout à fait douze mille livres de rentes à nous deux. Nous logeons au quatrième, et nous avons une femme de ménage pour nous servir.

Et pour notre bonheur, il ne faut pas qu'on se l'exagère tant : nous avons l'un une maladie de nerfs, l'autre une maladie de foie, qui doivent assurer nos ennemis de nos souffrances dans la cruelle bataille des lettres ; deux maladies qui finiront peut-être un jour par nous faire mourir, — à moins que nous ne mourions d'autre chose, tous les deux ensemble, selon des promesses qu'une menace a bien voulu nous faire.

Edmond et Jules de Goncourt.

12 décembre 1865.

Il nous reste à demander pardon au talent, au courage de nos grands acteurs, aux talents de madame Arnould-Plessy, de madame Victoria Lafontaine, de mademoiselle

Dinah Félix, de madame Ramelli, de mademoiselle Rosa Didier, de M. Delaunay, de M. Got, de M. Bressant, de M. Lafontaine, pour les avoir exposés à ces huées sauvages. Nous faisons personnellement des excuses à madame Plessy, pour lui avoir fait subir des insultes qu'un public français n'avait jamais encore fait subir, du moins là, à une actrice de génie qui a marqué, dans cette soirée du 5 décembre, sa place entre madame Dorval et mademoiselle Rachel.

Finissons cette histoire d'*Henriette Maréchal* par la lettre envoyée par nous aux journaux, où nous racontons comment elle a disparu de l'affiche de la Comédie-Française :

« 21 décembre 1865.

« Monsieur le Rédacteur en chef,

Les journaux ont annoncé que les représentations de notre pièce : *Henriette Maréchal*, étaient arrêtées. Le fait est vrai : *Henriette Maréchal* a disparu de l'affiche du Théâtre-Français dans les circonstances suivantes.

Le 15 décembre, il parut dans la *Gazette de France* une attaque qui méritait d'être remarquée parmi toutes les attaques lancées, chaque soir et chaque matin, contre notre pièce. La *Gazette de France* commençait par souligner ce qu'elle appelait « l'admiration du *Moniteur officiel* et du *Constitutionnel* » pour notre pièce. Puis elle parlait du *morne silence* dans lequel avait été écouté le second acte, de l'*attitude somnolente* du public au troisième. Elle ajoutait que le public ne venait là que pour s'amuser du scandale, que tous les applaudisseurs appartenaient à la claque, qu'il fallait l'intervention de la police pour « main-

tenir et comprimer le public entier à bout de patience et se levant comme un seul homme ». L'article continuait, en nous imputant à crime ce que nous avions coupé, ce qui n'était plus dans la pièce représentée, et ce que l'auteur de l'article y mettait, — un inceste, par exemple, dont il prêtait gratuitement l'intention au dénouement. Ici, la *Gazette de France* faisait appel à la dignité des comédiens, en leur reprochant de se ménager quelques recettes à la faveur de la curiosité provoquée par des scènes bruyantes ; et elle terminait par un procédé de critique littéraire jusqu'ici inusité, — une dénonciation aux contribuables ! « Ce qui nous regarde, nous, *contribuables,* — disait-elle, — c'est de savoir si nous devons, dans un temps où l'on parle tant d'économies, continuer à sacrifier trois ou quatre cent mille francs par an pour le plus grand profit d'une *entreprise ministérielle* qui sait si bien tirer profit même du scandale... »

Ce même jour, l'administrateur du Théâtre-Français, M. E. Thierry, venait chez nous. Nous lui demandions s'il était content des explications données par nous en tête de la pièce que nous lui avions dédiée. Son embarras, quelques mots, nous laissaient voir son impression. Nous lui représentions notre situation, la nécessité où nous avions été de dire la vérité, toute la vérité. Et pourquoi, ajoutions-nous, le Théâtre-Français aurait-il à rougir d'une pièce parce qu'elle a pris deux fois le chemin du Vaudeville, et parce que les auteurs ont la franchise de l'avouer ? Nous ne sommes pas de ceux qui écrivent pour tel ou tel théâtre : nous écrivons pour le public que peut intéresser, sur n'importe quelle scène, une pièce qui a au moins la conscience d'être une œuvre d'art. Si nous avons frappé au Vaudeville, c'est que nous ne voyions pas plus haut des chances d'être joués ; c'est que nous croyions — à tort — le Théâtre-Français fermé à tout ce qui n'était pas une tragédie, une comédie en vers, ou

une pièce en prose signée d'un nom aussi populaire au théâtre que celui de M. Émile Augier. Nous disions encore à M. Thierry que, si pour les inexpériences scéniques et les détails de métier, nous faisions bon marché de notre pièce, nous la trouvions, avec les critiques les plus autorisés, digne après tout du Théâtre-Français par ses qualités littéraires, par un style que les auteurs des *Hommes de lettres,* de *Sœur Philomène,* de *Renée Mauperin,* de *Germinie Lacerteux,* ne trouvent pas trop inférieur au style du répertoire moderne de notre grande scène.

M. Thierry nous répondait avec gêne, sortait de sa poche l'article de la *Gazette de France* du matin, et nous donnait lecture d'un passage de cet article où la *Gazette* s'étonnait de ne pas nous voir retirer notre pièce. Là-dessus, nous disions à M. Thierry que quand même nous aurions fait le plus grand chef-d'œuvre ou la plus grande turpitude, chef-d'œuvre ou turpitude n'exciteraient pas de telles passions, un tel bruit ; que ce qu'on sifflait n'était point notre pièce ; et que devant cette situation, devant des attaques sans précédent, devant la majorité des applaudissements, devant le courage et la confiance de nos acteurs décidés à lutter jusqu'au bout, nous ne pouvions ni ne voulions retirer *Henriette Maréchal* ; et que nous étions décidés à attendre qu'elle fût arrêtée par l'administration, interdite par l'autorité. Seulement, nous demandions encore deux épreuves, celle de ce soir-là, et celle du lundi suivant : nous espérions, pour cette représentation du lundi, l'effet de notre brochure qu'on allait mettre en vente à quatre heures et qui nous semblait destinée à faire revenir les gens de cœur sur le compte de notre dignité et de notre indépendance. « *Lundi, c'est impossible,* » nous dit M. Thierry. Ici, qu'on le comprenne bien, nous n'accusons pas M. Thierry. Nous lui restons, et nous lui resterons toujours profondément

reconnaissants pour le brave accueil qu'il a fait à notre pièce. Aussi le plaignons-nous seulement pour s'être trouvé dans une situation où il ne pouvait nous accorder cette dernière demande.

La sixième représentation avait lieu le soir de cette entrevue. Tous ceux qui y ont assisté peuvent dire le succès de la pièce dans cette soirée, la salle tout entière applaudissant, écrasant de ses bravos les quelques sifflets arriérés qui s'essayaient. Et c'était une salle de bonne foi, une salle payante : un vrai public de quatre mille francs de recette, — de trois mille neuf cent un, pour être exact. Nous allions voir M. Thierry après la pièce, nous lui disions qu'il nous semblait bien dur d'être arrêtés après une telle soirée, où le succès semblait enfin conquis : M. Thierry nous répondait qu'il ne pouvait rien nous promettre.

Le lendemain, *Henriette Maréchal* disparaissait de l'affiche du Théâtre-Français.

Maintenant, attaqués à droite et à gauche, attaqués en même temps par le *Siècle* et par l'*Union*, par l'*Avenir national* et par la *Gazette de France*, sans oublier le *Monde*, fusillés par un premier-Paris de la *France*, arrêtés par l'administration, — que nous reste-t-il à faire pour une pièce à laquelle les sympathies de la grande critique, les feuilletons de Jules Janin, de Théophile Gautier, de Nestor Roqueplan, de Paul de Saint-Victor, de Louis Ulbach, de Francisque Sarcey, la presse et le public, des recettes de quatre mille francs, une location de huit jours à l'avance, devaient assurer, semblait-il, le droit de vivre ?

Il nous reste à faire un appel à l'opinion, à cette grande majorité de spectateurs qui a applaudi *Henriette Maréchal*, à tout ce monde d'hommes et de femmes du Paris intelligent et lettré qui ne veut pas que la tyrannie de la politique ou l'exagération de la morale touche à ses plaisirs,

à ses goûts, à ses sympathies. Il nous reste à faire un appel à nos ennemis mêmes, à ceux qui aiment la liberté et qui doivent avoir quelques regrets devant leur victoire, devant l'interdiction de notre pièce par mesure administrative.

Agréez, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de notre considération distinguée. »

APPENDICE

Nous donnons ici, sans commentaires, ces deux pièces curieuses à confronter :

« Paris, 7 décembre 1865.

« Monsieur le Rédacteur,

On fait circuler, au sujet de la première représentation d'*Henriette Maréchal*, certaines accusations contre une partie du public qui composait la salle.

On veut jeter sur cette défaite une sorte de voile tout chargé de mystère ; on veut mettre de la cire aux oreilles du public ; on l'entoure de paravents pour lui dissimuler les sifflets ; on s'enveloppe soi-même d'une sorte de peplum de Chalchas-Critique, et l'on crie à la foule un de ces gros mots à l'aide desquels on explique la *Raison universelle* et la *Cause efficiente et probante des choses !*

En vérité, Figaro n'eut pas tort quand il parlait des avantages de la Sainte-Cabale.

On est tombé Gros-Jean, on se relève Etoile !

Eh bien, non, Monsieur, il n'y avait point de cabale contre la pièce de MM. de Goncourt. Une cabale s'organise, et quoi que l'on ait, — je ne sais déjà plus qui, — prétendu qu'elle était bien disciplinée, c'est se railler du public que de vouloir prétendre qu'une bulle de savon ne

peut crever sans que les puissances conjurées n'aient médité sa ruine.

Une cabale!... Et de qui?... et pour quoi?... contre quoi?... — Voilà trois points d'interrogation auxquels il paraît difficile de répondre. C'est avec ce mot de cabale que les amis satisfont la politesse, que les auteurs consolent leur génie, et qu'enfin on fouette le dos des Innocents, assez niais, pour oser exprimer une opinion qui était *la leur,* en face d'une salle qui, ce soir-là, était toute aux soins empressés de l'amitié, aux benoîtes ferveurs de la sainte claque.

Le poulailler a crié, hurlé, sifflé. — Complot!...

Le parterre a applaudi, applaudi, applaudi. — Indépendance!

Renversez les mots, Monsieur, et vous aurez la vérité!

Nous autres, nous étions venus dès cinq heures, les pieds dans la boue, inquiets, impatients, plus sympathiques qu'hostiles, croyant au talent de ces messieurs et prêts à applaudir, si nous trouvions leur pièce bonne. Nous étions là près de trois cents jeunes gens... Et, en effet, on a raison de dire que nous étions une cabale...

Une cabale, c'est un complot; et nous complotions la chose la plus extraordinaire, Monsieur, celle, étant les plus jeunes de l'assemblée, d'être les plus justes; celle, étant les moins favorisés, d'être les seuls payants! Nous avions organisé la conspiration des pièces de vingt sous contre les billets d'amis. Et, — voyez à quel point nous sommes simples, — au moment où l'on nous refusait au guichet des billets de parterre, nous subissions l'inspection d'un capitaine recruteur qui ne nous demandait qu'un peu de claque pour un bon fauteuil. Et à notre tour, nous avons refusé; — refusé, voulant rester indépendants et ne pas mettre les ficelles de notre enthousiasme entre les mains d'un chef de claque, et, comme des pantins, ne pas

lever les bras, jeter des cris, pleurer d'admiration, selon le caprice de Son Indépendance.

Nous avons sifflé, comprend-on cela ? sifflé, je ne sais quelles rapsodies que Bobino ne voudrait pas pour coudre à ses grelots ! Sifflé un vieux paquet de ficelles dont le portrait de mon père, les gants de ma fille, le domino de madame, le mari qui manque le train sont les bouts les moins roussis et les moins usés ! Sifflé un premier acte dont le réalisme n'a même pas le charme de la nouveauté : les *Enfers de Paris* et la *Mariée du Mardi-Gras* sont moins retroussés et plus joyeux ! Sifflé un second acte dont la fantaisie court à travers un monde d'aphorismes prétentieux, de situations bizarres, de visions hystériques, commençant au babillage d'une servante et finissant au baiser ridicule d'une femme de quarante ans. Sifflé au troisième acte... Oh ! le troisième acte !... N'est-ce pas du Girardin, première édition, non corrigée ?... Les *Deux Frères* faisant pendant aux *Deux Sœurs* ?... Du Girardin, moins... Girardin ! c'est-à-dire l'impossible, moins cette chose étonnante en faveur de laquelle on pardonne tout : l'originalité !

Nous disons, nous autres, ce que nous avons sifflé ; que les partisans de la pièce nous disent ce qu'ils ont applaudi, en dehors du magnifique jeu des acteurs, un seul acte, une seule scène, une situation, un mot, et nous nous déclarons satisfaits.

Il y a eu cabale, prétend-on ! Oui, la cabale des indépendants contre les engagés... volontaires ou non !...

Qui siégeait à l'orchestre ? Des amis, des amis, et toujours des amis !

Qui siégeait au parterre ?... — Un mot, à ce propos, Monsieur. On a parlé d'*Hernani !* Est-ce une ironie ? A l'époque d'*Hernani,* on livrait le parterre à la jeunesse, et l'on refusait la claque ! Mardi dernier, quand les jeunes gens se sont présentés, le parterre était envahi. — Par

qui ? — Et sés portes fermées. — Pourquoi ?... Alors nous avons gagné les hauteurs. Quant à ceux du parterre, ils ne sifflèrent pas, j'en suis bien sûr, étant de ceux pour qui Boileau n'a pas fait ce vers :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Mardi, c'étaient les jeunes gens qui sifflaient et les *genoux* qui applaudissaient! Voilà la petite différence à signaler entre les deux *Hernani*. Ce n'est pas un drapeau autour duquel les frères de Goncourt rassemblaient leurs partisans! C'est un torchon! Nous, nous n'avons pas une sensitive à la place de cœur; nous ne prétendons pas faire un rempart de notre corps à Thalie, et Melpomène nous impose peu! Nous savons chiffonner d'une main osseuse la guimpe des vieilles Muses, et nous accrocher, quand nous voulons rire, à la queue des sourds satyres, amoureux de la joie et de la folie. Est-une raison pour ne pas crier : Pouah! quand la fange tente d'éclabousser l'art! Nous n'aimons pas voir sa robe s'accrocher au clou du lupanar, et toute débraillée, titubant à travers les ruisseaux, voir la Muse, le stigmate de l'impudeur au front, s'en aller, psalmodiant des rapsodies sans nom, parmi lesquelles rien ne transpire, ni vérité, ni style, ni inspiration!

Nous ne sommes ni des cabaleurs, ni des amis! Nous avions payé nos places, et seuls peut-être dans toute la salle nous avions l'esprit dégagé de toutes les préoccupations de l'amitié et de la camaraderie. Mais, en vérité, en face des singulières rengaines qu'on voulait nous faire applaudir et accepter comme une transformation dans l'Art, quand nous avons entendu comparer *Hernani* à *Henriette*, nous avons mis les clés à nos lèvres. Une révolution, cela? On ne fait pas des révolutions avec des bonshommes de bois ; et si Bobèche avait voulu remplir le

rôle de Mirabeau, la foule eût sifflé et tourné le dos. Qu'on nous donne *Ruy-Blas, Othello, Chatterton*, le *Gendre de M. Poirier,* et vous verrez où seront les jeunes gens, et quelle grande cabale d'applaudissements nous nous chargeons de discipliner pour ces *vraies* fêtes de l'intelligence et de l'art !...

C'est sur ce souhait et cette espérance que nous finissons, Monsieur. Dussent certains esprits, complaisants *aux douceurs d'une amitié pure,* s'irriter parce que nous préférons *Carmosine* à *Henriette*, nous ne nous attacherons pas à discuter leurs goûts. Seulement, lorsqu'on nous crie : « Adorez ! » — Ma foi, non, nous aimons mieux siffler ! — C'est plus conséquent.

Mettez le bœuf gras dans une charrette, nous nous amusons ; mettez-le sur un autel, nous haussons les épaules ! Les messieurs de Goncourt se sont trompés de porte, ils ont pris la rue Richelieu pour la rue Montpensier ; c'est à recommencer !

Agréez, Monsieur, l'hommage de notre considération la plus distinguée.

Charles Dupuy, 23, rue de Condé ;
Louis Linyer, 3, rue des Fossés-Saint-Jacques ;
Jules Bernard, 3, rue des Fossés-Saint-Jacques ;
Georges Nivet, 51, rue Monsieur-le-Prince ;
Émile Ranquet, 3, rue du Dragon.

Figaro-Programme, 9 décembre. »

« 11 décembre 1865.

« Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous envoyer la copie ci-jointe d'une note qui a couru aujourd'hui à l'École de droit, au cours de M. Colmet de Santerre.

La voici :

« MM. les étudiants en droit sont invités à se rendre ce soir lundi au Théâtre-Français pour siffler la nouvelle pièce, *Henriette Maréchal*. Il faut que la toile tombe au premier acte.

« Signé : Pipe de Bois.

« 11 décembre 1865. »

En vous signalant cet étrange mot d'ordre, nous n'avons pas besoin, Monsieur, de vous dire que nous désapprouvons complètement, avec l'immense majorité des étudiants, une prétention aussi contraire à la liberté théâtrale qu'aux égards dus aux auteurs et à des acteurs de talent.

A. Ramier,
étudiant en droit.

D'Aigremont,
étudiant en droit.

Opinion nationale, 12 décembre 1865. »

Nous remercions MM. Ramier et d'Aigremont, et tous ceux dont ils sont la voix.

E. et J. de G.

PROLOGUE [1]

Bast ! tant pis, Mardi gras a lâché sa volière,
Et l'essaim envahit la maison de Molière,
Cent oiseaux de plumage et de jargon divers ;
Moi, je viens, empruntant aux *Fâcheux* ces deux vers,
Dire au public surpris : « Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crincrins et des tambours de basques. »
Des masques ? Vous voyez un bal au grand complet ;
Mais Molière, après tout, aimait fort le ballet.
Les matassins, les turcs et les égyptiennes
Se trémoussent gaîment dans les pièces anciennes.
L'intermède y paraît vif, diapré, joyeux,
Au plaisir de l'esprit joignant celui des yeux,
Et pour les délicats c'est une fête encore
D'y voir en même temps Thalie et Terpsichore,
Ces Muses, toutes deux égales en douceurs,
Se tenant par les mains comme il sied à des sœurs.
Quand s'interrompt d'Argan la toux sempiternelle,
On s'amuse aux archers rossant Polichinelle,
Et les garçons tailleurs s'acceptent sans dédain
En cadence apportant l'habit neuf de Jourdain.
Le bon goût ne va pas prendre non plus la mouche
Pour quelques entrechats battus par Scaramouche.

(1) Ce prologue a été dit, au lever du rideau, par Mademoiselle Ponsin.

Seulement, direz-vous, ces fantoches connus
Sont traditionnels, et, partant, bien venus.
Leur visage est coulé dans le pur moule antique,
Et l'Atellane jase à travers leur pratique ;
Même pour des bouffons, l'avantage est certain
De compter des aïeux au nom grec ou latin.
Nous autres, par malheur, nous sommes des modernes,
Et chacun nous a vus, sous le gaz des lanternes,
Au coin du boulevard, en quête d'Évohé,
Criant à pleins poumons : « Ohé, c'te tête, ohé ! »
Pierrettes et pierrots, débardeurs, débardeuses
Aux gestes provoquants, aux poses hasardeuses,
Dans l'espoir d'un souper que le hasard paîra,
Entrer comme une trombe au bal de l'Opéra.
Pardon, si nous voilà dans cette noble enceinte
Grisés de paradoxe, intoxiqués d'absinthe,
Près des masques sacrés, nous, pantins convulsifs.
Aux grands ennuis il faut des plaisirs excessifs,
Et notre hilarité furieuse et fantasque,
En bottes de gendarme, un plumeau sur le casque,
Donnant à la Folie, un tam-tam pour grelot,
Aux rondes du Sabbat oppose son galop.
Mais, hélas ! nous aussi, nous devenons classiques,
Nous, les derniers chicards et les derniers caciques,
Terreur des dominos, repliant le matin,
Chauves-souris d'amour, leurs ailes de satin.
Bientôt il nous faudra pendre au clou dans l'armoire
Ces costumes brillants de velours et de moire.
Le carnaval déjà prend pour déguisement
L'habit qui sert au bal comme à l'enterrement.
Il vient à l'Opéra, grave, en cravate blanche,
Gants blancs, souliers vernis, et du balcon se penche.
Hamlet du trois pour cent, ayant mis un faux nez,
Il débite son *speech* aux titis avinés.
L'outrance, l'ironie et l'âcre paroxysme.

L'illusion broyant les débris de son prisme,
Tous les moxas brûlants qu'applique à son ennui
La génération qui se nomme Aujourd'hui,
Mêlent leur note aiguë à l'étrange harangue
Dont la vieille Thalie entendrait peu la langue ;
Dialecte bizarre, argot spiritu
Où de toutes ses dents rit le rire actuel !
Si le théâtre est fait comme la vie humaine,
Il se peut qu'un vrai bal y cause et s'y promène,
Or donc, excusez-nous d'être de notre temps,
Nous autres qui seront des types dans cent ans.
Pendant que la parade à la porte se joue,
Le drame sérieux se prépare et se noue,
Et quand on aura vu l'album de Gavarni,
L'action surgira terrible. .

UN MASQUE, l'entraînant.

As-tu fini !

THÉOPHILE GAUTIER.

PERSONNAGES

PIERRE DE BRÉVILLE. .	MM.	Got.
PAUL DE BREVILLE. . . .		Delaunay.
M. MARÉCHAL		Lafontaine.
HENRIETTE MARÉCHAL.	Mmes	Victoria Lafontaine.
MADAME MARÉCHAL. . .		Arnould-Plessy.
THÉRÈSE.		Dinah-Félix.
UN MONSIEUR EN HABIT NOIR.	M.	Bressant.
MASQUES ET DOMINOS. .	MM.	Seveste, Guérin, Tronchet, Mmes Rosa Didier, Lloyd, Barretta, Ramelli.
AMIS.	MM.	Montet, Prudhon.

I

LE BAL DE L'OPÉRA

ACTE PREMIER (1)

(Le théâtre représente le corridor des premières loges. On voit au fond les portes des loges et au-dessus la galerie du balcon. — Des masques passent. Porte d'un escalier à droite. — Des masques au balcon.)

SCÈNE PREMIÈRE

UN MASQUE.

Voilà le plaisir, Mesdames ! voilà le plaisir !

UN AUTRE MASQUE, à un domino.

Pardon, Madame, je ne crois pas me tromper, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer dans le monde... à la Closerie des Lilas...

UN MASQUE, à une femme.

Angelo del mio cor !

(1) Nous donnons ici notre pièce telle que nous l'avons conçue, écrite. Nous avons de nous-même fait des coupures, aux représentations, sans pour cela abandonner ni désavouer un mot ni une phrase de notre œuvre. On comprendra que, quand on a le triste honneur de faire insulter, trois heures durant, des talents comme MM. Delaunay, Bressant, Got, Lafontaine, des femmes comme madame Plessy et madame Victoria Lafontaine, c'est bien le moins qu'on cherche à leur épargner le plus dur des insultes.—Nous avons cru aussi devoir détailler les indications de scène, pour consacrer le souvenir d'une mise en scène à laquelle le Théâtre-Français avait mis tous ses soins, tout son art.

LA FEMME.

Savoyard, va !

UN DOMINO.

Anatole !

UN MASQUE.

S'il vous plaît !

UNE FEMME, descendant l'escalier de droite.

Oh! Monsieur, tu me chiffonnes ! (Apercevant un vieux monsieur endormi sur une banquette auprès de l'escalier.) Gendarme ! arrêtez monsieur : il dort !

PREMIER MASQUE.

Ange adoré ! vous appartenez à un sexe qui est la plus belle conquête que l'homme ait faite sur les animaux...

UNE FEMME.

Oh ! la la !

DEUXIÈME MASQUE.

Qui est-ce qui a vu ma femme ?

PREMIER MASQUE, à une femme.

Ton nom ?

LA FEMME.

Marguerite.

PREMIER MASQUE.

Marguerite ? Charmant !... Il y a une fleur comme ça qui tire les cartes à l'Amour : un peu, beaucoup, passionnément...

LA FEMME.

Pas du tout !

UN MASQUE, en postillon, arrivant à cheval sur une banquette.

Mes enfants, voilà le faubourg Saint-Germain qui arrive ! Il suit mes bottes ! Tout le monde sur le pont ! (Regardant le vieux monsieur sur la banquette.) Oh ! c'te tête ! Portons ce Monsieur-là en triomphe ! Il ressemble au cheval de La Fayette... Je l'ai connu ! Je te dis que si ! Il était blanc, toi aussi ! Hop là ! hop ! houp ! Enlevé le bourgeois ! (Les masques enlèvent le vieux monsieur sur leurs épaules.) Et voilà ce que c'est que la Gloire ! En avant !... arche !

(La troupe de masques disparaît par l'escalier à droite.)

SCÈNE II

PIERRE et PAUL, arrivant et venant sur le devant de la scène. — Des masques au fond.

PIERRE.

Écoute-moi, mon cher ami : tu as dix-sept ans, j'en ai trente-cinq. De notre famille, il ne nous reste que des parents. Tu es mon frère... et je suis un peu ton père... (Paul lui serre la main.) C'est vrai, je t'ai un peu élevé. Dieu merci ! je suis bronzé pour deux... Quand on a été consul à Caracas, chercheur d'or à San-Francisco, et mangeur d'argent à Paris, on a des notions pratiques pour l'éducation des garçons. Aussitôt que tu as eu des poings, je t'ai appris à ne pas battre ceux qui étaient plus petits que toi, et à ne pas être battu par ceux qui étaient

plus forts. Au bain, je t'ai mené tout de suite où tu n'avais pas pied, en pleine eau. A dix ans, je t'ai planté sans selle sur un cheval. Quand tu as voulu fumer, je t'ai acheté une pipe, pour que tu ne fumes pas les cordons de tes souliers. Au collège, je t'ai fait prendre des leçons d'armes, pour te donner le droit de ne pas être insolent. Je t'ai formé, je t'ai armé comme j'ai pu. Aujourd'hui, tu es bachelier ; tu sais tout ce qu'il est convenable et inutile de savoir : le grec, l'algèbre et la philosophie. Il ne te reste plus rien à apprendre pour être un homme... rien que la vie ; et la vie, c'est la femme à ton âge. (Pierre lui prend le bras ; ils se promènent.) Oui, la femme. Allons, voyons, confie-moi ça, et je n'en rirai pas... Tu as fait tous les songes qu'on faitquand on rentre le dimanche soir au dortoir du collège. Tu es persuadé qu'il va t'arriver quelque chose. Tu espères je ne sais quoi : une lettre, un rendez-vous, un billet non signé, une voiture qui t'emportera, les yeux bandés, la nuit, à la porte d'un petit parc... Tu penses à des aventures... La femme est devant toi comme un monde non découvert : c'est immense, vague, périlleux et tentateur...

PAUL.

Oui, c'est vrai !

PIERRE.

Parbleu ! (Il s'arrête.) Eh bien ! mon ami, rien n'arrive. Figure-toi que le monde est devenu plat comme une pièce de six liards. Les romans devraient être poursuivis comme fausses nouvelles.

Toutes les aventures sont enterrées, l'imprévu est fini, le Hasard est mort! Jamais votre portier ne vous donne une lettre qui sent bon, sans que vous en reconnaissiez l'écriture... Et voilà pourquoi je t'ai amené ici pour que tu ne rêves ni l'amour, ni la femme, ni le bal de l'Opéra. Le bal de l'Opéra, tu y es...

(Il bâille et remonte la scène ; Paul le suit.)

PAUL.

Tu t'ennuies...

PIERRE.

Non, je bâille... L'amour et la femme ? (Il lui montre la salle par un carreau de loge.) Voilà deux mille femmes comme Diogène : elles cherchent toutes un homme. Il y en a trois cent cinquante-neuf qui ont leur montre au mont-de-piété, cinq cent quarante et une qui ont besoin de payer leur terme, six cent vingt-trois qui veulent se meubler en palissandre, cent vingt-deux qui ont envie de louer un coupé au mois... Il y en a, à l'heure qu'il est, douze cents qui ont soif, et demain matin sur le coup de six heures, les deux mille auront faim! Et maintenant, (Il redescend la scène.) va ! Je t'ai mis un peu de champagne dans la tête, et un peu d'argent dans la poche. Cours, monte, descends, regarde danser, arrête les dominos dans les escaliers, offre des oranges aux bergères des Alpes! Amuse-toi, sapristi! Il te manque des cheveux gris et une épingle en faux sur ta chemise ; tu es jeune et tu n'es pas laid : les femmes ne te diront rien, parleleur! Si on te blague, fais semblant de rire! Si des

épaules te passent sous le nez, ne rougis pas !... et si, par hasard, tu rencontres dans les corridors la femme honnête, la femme du monde qui vient au bal de l'Opéra tous les cent ans, fais-lui une cour effrontée et une égratignure au visage ! Déchire-lui la dentelle de son masque, et vole-lui dans sa poche la carte de son mari pour la reconnaître ! Des folies, mon garçon, des folies ! Et à tout à l'heure...

(Il remonte la scène et sort par le corridor de gauche.)

SCÈNE III

PAUL, seul.

C'est donc cela le bal de l'Opéra ! J'y suis, c'est cela, j'y suis... (Il regarde aux carreaux des loges, puis redescend la scène et vient s'asseoir sur la banquette.) Oh ! oui, j'en ai rêvé ! C'est drôle, je suis comme quand j'allais, enfant, sur les boulevards, le mardi gras, dans les masques : ça m'amusait, et j'avais peur ! Je me sentais tout petit dans la foule, et tout seul dans tout ce monde... (Il se lève et se promène.) J'ai la musique dans la tête.., et quelque chose dans la poitrine qui me passe... Il y a un domino qui m'a regardé, il m'a semblé, en montant... Si j'allais tout en haut, pour voir danser ?... Lui, ça l'ennuie, il ne s'amuse plus... Il faut que je parle à une femme... Oui, il faut que je parle à une femme... Mon Dieu ! comme il fait chaud !

SCÈNE IV

PAUL, UNE FEMME, en bébé, passant à gauche.

LA FEMME.

Tiens ! cet innocent... Vois donc, j'ai une épingle qui me pique dans le dos... (Elle lui tend son dos, Paul lui embrasse l'épaule.) Tu embrasses, toi ? Regarde-moi donc : tu es gentil... Tu ressembles à quelqu'un que j'aimais bien. (Elle lui prend le bras.) Il était très-distingué. Il portait toujours des bottines vernies. M'aimes-tu un peu ? (Paul lui prend les mains.) Ah ! tu regardes mes gants ? N'est-ce pas que ça ne sent pas les gants nettoyés ? Ce sont des idées... Mais comme tu es bien mis ! (Elle le regarde.) Tes parents sont au moins bijoutiers ?... As-tu vu danser Badoche ? (Elle essaye son lorgnon.) Ah ! voyons si je vois... Non, ça me fait pleurer... Est-ce que tu es dans un magasin ? Il y a un monsieur qui m'a appelée grue de Numidie... Sais-tu ce que ça veut dire, toi ? (Elle lui met les mains sur les épaules.) Ah ! achète-moi donc un bâton de sucre de pomme, dis donc, veux-tu ? Tu ne veux pas ?... Non ?... Adieu, amour ! Tu sais, pour me retrouver, je suis contre l'orchestre des musiciens...

(Elle sort en chantonnant un air de valse. — Paul disparaît un peu après elle.)

SCENE V

UN MONSIEUR en habit noir et en cravate blanche à la galerie du balcon.

LE MONSIEUR.

Femmes séparées de vos amants ! Calicots en vacances ! Photographes sans ouvrage ! Athéniens de Chaillot !... Tas de polichinelles !

DEUXIÈME MASQUE.

Va donc, pékin !

LE MONSIEUR.

Parce que j'ai un habit noir sur le dos ? Mais c'est le premier des déguisements : ça donne l'air d'avoir dîné ! (A un masque en sauvage.) Sauvage !

LE SAUVAGE.

De quoi ?

LE MONSIEUR.

Tu vas manquer le train des Batignolles !... Savez vous de quoi vous me faites l'effet d'ici, mes enfants ? d'un magasin de rubans dans une hotte de chiffonnier, sauf le respect que je vous dois ! Vous avez l'air d'un feu d'artifice dans un ruisseau, parole d'honneur ! Ah çà ! Pierrots que vous êtes, vous êtes encore pas mal serins ! Comment ! vous êtes la fleur de Paris, et voilà comme vous représentez le peuple le plus spirituel de la terre, la gaieté française, et le vin de Champagne ! Mais saperlotte ! ayez au moins l'air de vous amuser !

Dites des bêtises... des bêtises qui ont déjà servi... ça ne fait rien... (Se penchant vers une femme à côté de lui.) On ne demande pas du neuf ici, n'est-ce pas, Madame ? Allons ! un peu de train ! Vous n'avez plus que jusqu'à demain matin, malheureux ! A six heures, le carnaval est enfoncé, le carême vous remet la main sur le collet, et il pleut de la neige sur les gens trop gris ! Un an, mes petites biches, un an, avant de me revoir ! C'est la dernière fois que je vous permets de me passer la main dans les cheveux, et de m'appeler pacificateur de la Vendée !...

UN MASQUE.

Blagueur !

LE MONSIEUR.

Toi, t'es trop drôle ! Tu dois être employé aux Pompes funèbres...

LE MASQUE.

A ton service, mon cher !

LE MONSIEUR.

Ah ! ma foi, pour ce que vaut la vie !... On y tient... on y tient parce qu'elle vous trompe : c'est comme une vieille maîtresse... Mais en voilà une vallée de larmes qu'on devrait bien trouver moyen de drainer ! Enfin, zut ! comme disent les philosophes, et c'est encore ce qu'ils ont dit de mieux. (Des dominos passent.) Ah çà ! vous laissez passer des dames sans y goûter, vous autres ? On ne vérifie donc pas les dominos ? De pauvres femmes qui viennent ici pour n'être pas respectées... Ah ! tenez, vous n'avez pas de cœur !... Non, c'est posi-

tif, la politesse s'en va... Mais vous ne savez donc pas ce dont les almanachs nous menacent? Il paraît que l'année prochaine sera remarquable par la vertu des femmes, la maladie des raisins et la longévité des oncles! Ce sera gai, comme vous voyez. Jouissons de notre reste, saperlotte! jouissons de notre reste! Aglaé! Aglaé! dire que je t'ai connue : tu étais un ange... dans les apothéoses du Petit-Lazari!... Ciel! la nourrice de mon petit!... Malheureuse! tu vas faire tourner ton lait! (Rire et cris des masques.) Hein? qu'est-ce que tu dis là-bas, toi? Je suis enroué? Laisse donc, si tu parlais depuis le temps que je parle, il faudrait te ressemeler le gosier...

DEUXIÈME MASQUE.

As-tu fini, paillasse en deuil?

LE MONSIEUR.

Monsieur est du Jockey?

DEUXIÈME MASQUE.

Va donc te coucher, chapelier de la rue Vivienne!

LE MONSIEUR.

Dis donc, peintre de tableaux de sage-femme!

DEUXIÈME MASQUE.

Jeune premier de Montmartre!

LE MONSIEUR.

Tourneur de mâts de Cocagne en chambre!

DEUXIÈME MASQUE.

Bibliothécaire de la garde nationale!

LE MONSIEUR.

Éleveur de sangsues mécaniques!

DEUXIÈME MASQUE.

Pédicure de régiment!

LE MONSIEUR.

Président de la Société du Bec dans l'eau.

DEUXIÈME MASQUE.

Abonné de la *Revue des Deux Mondes!*

LE MONSIEUR.

Ah! des gros mots!... Attends! Je vais descendre.

(Il disparaît de la galerie.)

SCÈNE VI

M. MARÉCHAL, UN MONSIEUR.

M. MARÉCHAL, sortant d'une loge au fond, dont il tient la porte, et parlant à une personne dans la loge.

Dans un instant, ma chère, je reviens...

UN MONSIEUR.

Vous ici, Maréchal?

M. MARÉCHAL.

Pardon, mon cher... Figurez-vous... vous savez bien mon gredin de caissier sur lequel on n'a pu mettre la main?... Je crois que je viens de le voir dans la salle, en costume de Peau-Rouge, dansant comme un enragé... et si c'est lui!... Venez avec moi.

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE VII

LE MONSIEUR en habit noir entre à droite accompagné d'UN AMI.

L'AMI.

Tu es gris...

LE MONSIEUR.

Vrai? Tant mieux.

L'AMI.

Est-ce que tu as des chagrins?

LE MONSIEUR.

Non, pas encore... Mon ami, tu recevras sous peu une lettre de faire part qui ne sera pas encadrée de noir, parce que ce n'est pas l'usage... Tel que tu me vois, j'enterre ma vie de garçon, mon ami... et je fais des libations dessus, comme les anciens... Dire que je serai marié jeudi!

L'AMI.

Marié?

LE MONSIEUR.

Tout à fait! J'aurai une femme et un beau-père... Ah! les dettes finissent par vous coûter cher! Les créanciers ne savent pas les sacrifices qu'on fait pour eux! Penses-tu que c'est mon dernier bal masqué? La semaine prochaine, je jouerai au whist en famille! Et tu veux que je sois convenable? Mais jamais je n'ai eu envie d'être fou comme aujourd'hui... J'ai une rage de m'amuser... Il me passe

des idées ! Je voudrais concevoir un poème épique, et déshériter ma tante ! Je ne sais pas ce que je ferais... Toutes les femmes qui passent, vois-tu ? ça m'a l'air de ma dernière maîtresse que je verrais pour la dernière fois... Tous les cabinets du Café anglais me défilent dans la tête, avec la couleur de leur papier...

L'AMI.

Voyons, mon cher...

LE MONSIEUR.

Ne me dis rien !... ou je vais danser ! et je marche sur les mains, à la pastourelle ! Ce soir, mon ami, ce soir ! je séduirais la femme de chambre de ma femme ! Oui, des choses insensées... Tiens ! veux-tu parier que j'entre dans la première loge venue, que j'y place une déclaration, et que j'y reste ? (Il va vers la loge du fond et fait signe à une ouvreuse de lui ouvrir la loge d'où est sorti M. Maréchal.) Voulez-vous m'ouvrir ?

L'AMI, l'arrêtant.

Tu vas te faire une affaire.

LE MONSIEUR, le repoussant.

Une, deux, trois affaires, toutes les affaires du monde ! Sois tranquille : un homme qui va se marier est sûr de n'être pas tué, il est sacré par le malheur ! (Il entre dans la loge, Madame Maréchal, qu'il essaye d'arrêter, se précipite hors de la loge.) Ma chère... voyons, ma chère... C'est comme ça ? Bonsoir ! je vais faire un somme.

(Il rentre dans la loge et referme la porte.)

SCÈNE VIII

PAUL, MADAME MARÉCHAL, entourée par des masques.

UN MASQUE.

Qu'est-ce que Madame cherche ? ses illusions ?

UN AUTRE MASQUE.

Eh ! la petite dame !

UN TROISIÈME.

Mon petit chou !

PAUL, allant à madame Maréchal et lui offrant son bras en se découvrant.

Madame, voulez-vous mon bras ? (Madame Maréchal lui prend le bras.) Est-ce que vous attendez quelqu'un? (Elle ne répond pas, Il remet son chapeau.) Veux-tu souper ?

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur !

(Elle dégage brusquement son bras et remonte la scène.)

PAUL.

Madame...

MADAME MARÉCHAL

Laissez-moi, je vous prie.

Il s'arrête. Madame Maréchal disparait à droite. Tout à coup il sort par où elle est sortie.)

SCENE IX

PIERRE descendant par l'escalier de droite avec UN DOMINO qu'il tient par la taille.

PIERRE.

Tu me connais? tu me connais? tu es plus avancée que moi...

LE DOMINO.

M'as-tu assez aimée?

PIERRE.

C'est bien possible. Va, ce n'est pas ma faute!

LE DOMINO.

Te rappelles-tu la rue de la Bruyère?

PIERRE.

Quel numéro?

LE DOMINO.

Insolent! tu étais bien jaloux de moi tout de même...

PIERRE.

Oh! par politesse! Je sais que ça fait plaisir aux femmes...

LE DOMINO.

Je te trouve bien vieilli, dis donc?... On te donnerait quarante ans...

PIERRE.

Ne me les donne pas; garde-les.

LE DOMINO.

Je te vois de mon coupé souvent passer sur les boulevards à pied.

PIERRE.

Est-ce que je t'aurais éclaboussée ? Ton coupé est si bas... Ah çà! tu as donc fait fortune, ma chère Agathe ?

LE DOMINO.

Mais oui, un peu, mon cher. Je roule sur l'or. Je possède des peignoirs qui coûtent deux cent quarante francs de blanchissage. J'ai dans mon antichambre un huissier qui a une chaîne, et dans mon salon un plat de Chine où il y a les cartes de tous les gens connus...

PIERRE.

Par toi ?... Mes compliments... Vois-tu, dans ton état, on arrive à tout, à l'ancienneté...

LE DOMINO.

Chéri, va ! trop aimable !... Eh bien ! et toi, mon pauvre ami, tu n'es devenu rien depuis que je ne t'ai vu ?

PIERRE.

Non... pas même millionnaire. Il faudrait que je me ruine pour être ton amant de cœur...

LE DOMINO.

Tu blagues donc toujours ?

PIERRE.

C'est ma santé.

LE DOMINO.

Et qu'est-ce que tu fais de l'existence?

PIERRE.

Pas grand'chose...

LE DOMINO.

Et des femmes?

PIERRE.

Rien du tout: du plaisir.

(Ils remontent l'escalier, à droiie.)

SCÈNE X

MADAME MARÉCHAL, entrant par la gauche; après avoir regardé au carreau de la loge, elle va s'asseoir sur la banquette. — PAUL entre un peu après et vient s'asseoir de côté auprès d'elle.

PAUL.

Laissez-moi là... Je ne vous touche pas .. N'ayez pas peur... Je ne vous dirai rien, si vous voulez... Tout à l'heure... ce que je vous ai dit... il ne faut pas m'en vouloir... Je ne savais pas... J'ai eu tort... Je vous demande pardon... Pardonnez-moi, voulez-vous? Je vous ai dit: Tu... Mon Dieu! est-ce que je savais? Oh! vous ne vous figurez pas ce que c'est, ce que ça coûte pour parler!... On a la bouche sèche... Je cherchais quelque chose, je ne trouvais rien... Vous avez bien vu que j'étais pâle... On se dit: Je lui parlerai tout à l'heure... et puis

un mot vous vient... on s'arrache le cœur et la voix pour le dire... Et on est malheureux après! Je ne voulais pas vous paraître enfant... je voulais faire l'homme... Vous ne me croyez pas?... Oh! c'est bien vrai, pourtant, je vous jure!... Et puis toutes les femmes ici, moi, je croyais... Oh! ce n'est pas vrai, je vois bien..., et il y en a, je suis maintenant bien sûr qu'il y en a qui viennent ici pour la première fois... (Silence de madame Maréchal.) Ah! ne me répondez pas, ça m'est égal! Je veux le croire... et je le crois! Votre bras tremblait sous le mien tout à l'heure... Ne dites pas non, je l'ai senti... et vous étiez tout effrayée... Oh! c'est que cela fait peur d'abord, n'est-ce pas? Ce bruit, ces cris, tout ce monde... c'est une joie qui vous glace... Et puis la chaleur, les lumières, les masques, la musique, cet air du bal... il vous monte comme un étourdissement de tout cela... On n'y voit plus, on ne sait plus, on n'est plus le même... et je vous parle, Madame!... moi, je vous parle!... Mon Dieu! nous serions dans le monde, j'aurais fait un tour de valse avec vous, vous me laisseriez m'asseoir à côté de vous, sur la même banquette... et j'aurais touché votre taille, pourtant, j'aurais eu votre main dans la mienne! Cela serait tout simple... Je vous ferais des compliments qu'on fait à une femme, je ne vous manquerais pas de respect pour ça; je vous dirais: Vous êtes belle...

MADAME MARÉCHAL.

Laissons le monde, Monsieur. Nous n'y sommes pas. Parlez, si cela vous fait plaisir: je n'écoute

pas... Tenez! vraiment vous feriez bien mieux de vous adresser à toutes ces femmes qui sont là...

PAUL.

Mais toutes ces femmes, ça m'est égal, Madame: ce n'est pas vous! Pourquoi vous ai-je suivie? Comment vous ai-je retrouvée dans la foule? Je ne sais pas... Pourquoi n'y a-t-il que vous ici pour moi? Dites-le-moi: moi, je ne le sais pas... Les autres? Mais près d'elles je n'aurais pas ce trouble plein de délices... Je ne serais pas comme je suis à côté de vous... Je ne me dirais pas: Enfin! c'est donc ça l'amour! Ah! c'est bon! Mon Dieu! que c'est meilleur que tout ce qu'on vous a dit et tout tout ce qu'on a lu!... Oh! je vous en prie, ne vous moquez pas de moi... (Il ôte son chapeau.) Ce que votre silence me murmure de vous (se penchant vers elle), vos yeux qui, dans votre masque, semblent me regarder comme des étoiles, la nuit... tout ce qui me vient dans la tête, follement... la pensée que je vous sers à quelque chose (il se lève et passe à droite de madame Maréchal), que je puis vous empêcher d'être insultée... Mais il n'y a que vous, encore une fois, pour me donner tous ces bonheurs-là!... Vous riez?

MADAME MARÉCHAL.

Oh! pardon... Mais c'est que vous êtes très amusant! Vous avez un petit air si convaincu! Et puis vous faites des phrases... comme on n'en fait plus! Je croyais que c'était perdu comme les carlins, la race des amoureux au bal de l'Opéra...

PAUL.

Cela doit vous coûter, Madame, d'être méchante... Et pourquoi l'être avec moi ? Ce n'est pas très brave... Vous voyez bien que vous avez affaire à un pauvre garçon bien jeune, qui vous dit tout... Il n'y a pas besoin de beaucoup d'esprit pour l'embarrasser... et s'il a le courage de vous parler, c'est que votre masque ne lui laisse voir que la douceur de vos yeux... (il appuie le bras à la colonne.) Je suis donc bien ridicule? Et vous, Madame, vous avez donc été bien gâtée par la vie?... Votre cœur a donc été heureux et comblé toujours, pour avoir si peu de charité, et ne trouver qu'à rire, quand je suis là, ne vous demandant qu'une chose... de baiser le bout de votre gant et de m'en souvenir toute ma vie...

(Il lui prend la main, elle la retire.)

MADAME MARÉCHAL. Elle se lève et redescend la scène.

Savez-vous que vous êtes un peu fou, Monsieur? Vous me faites une déclaration... car c'est une déclaration, n'est-ce pas?... sans me connaître, sans m'avoir vue... Vous tombez amoureux, non de moi, mais de mon domino... Vous me croyez jeune, je ne sais pourquoi... Vous vous figurez que je suis venue ici chercher un cœur, et vous m'offrez le vôtre... Mais qui vous dit, s'il vous plaît, que je ne suis pas une honnête mère de famille, pas plus belle et pas plus jeune que toutes les mères de famille, amenée ici tout bonnement par la curiosité, par une bête d'envie de voir ça avant de mourir?

(Elle va se rasseoir sur la banquette.)

PAUL.

Vous me le dites : ce n'est pas vrai... Non, rien que votre main que j'ai aperçue tout à l'heure, le bout de votre pied... Oh ! ne le cachez pas... votre regard, votre front, enfin tout ce que je vois à aimer en vous sans vous voir, tout ce que je reconnaîtrais de vous,.. de vous que je ne connais pas... (Il s'assied auprès d'elle.) Vous êtes jeune, je vous dis que vous êtes jeune. Gardez votre masque, je sais que vous êtes belle... Et puis vous dites que vous êtes venue pour voir?... Non, tenez, je ne sais quoi me dit que vous êtes venue ici comme j'y suis venu moi-même... Votre cœur a battu comme le mien en montant l'escalier... Je ne sais rien de votre vie, mais vous pensiez, je vous le dis, à des émotions, à des choses imprévues, à tout ce que fait attendre, espérer, imaginer le bal masqué !... Oh ! vous ne l'avouerez pas, je sais bien ! Mais vous enfoncez vos lèvres dans votre bouquet de violettes pour ne pas me dire : Oui !

MADAME MARÉCHAL.

Assez ! Monsieur, assez... je vous l'ordonne...

(Elle se lève.)

PAUL, restant assis et s'avançant lentement vers elle, sur la banquette.

Je vous obéis, Madame. C'est fini... Je ne vous reverrai plus... plus jamais ! Demain, je ne serai plus rien pour vous... Moi, je n'oublierai pas !.. Et peut-être y aura-t-il un jour dans votre vie de femme, une heure vide, où votre pensée reviendra à cette nuit, et où vous songerez à ce jeune homme

qui vous apportait le dévouement de son premier amour !

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur... voulez-vous me donner le bras... (Paul se lève avec un mouvement de joie.) pour retrouver mon mari ?

(Ils vont pour sortir à gauche et passent devant la loge de madame Maréchal. — La loge s'ouvre, et le monsieur en habit noir paraît sur la porte.)

SCENE XI

PAUL, MADAME MARÉCHAL, LE MONSIEUR
en habit noir.

LE MONSIEUR.

Ah ! voilà ma femme chic ! (Il ferme la porte derrière lui.) Madame, j'ai l'honneur d'être... Qu'est-ce qu'on peut vous servir ? (Madame Maréchal veut aller à sa loge. Il lui barre le chemin.) Voulez-vous du sentiment, des asperges en branche, une discrétion à toute épreuve, et mon cœur sous la serviette ? Parlez, mon idole ! J'ai un peu dormi dans votre loge : vous voltigiez dans mes songes avec des ailes en papier... (Il lui barre le chemin à gauche et se trouve en face de Paul.) Tiens, vous avez fait sortir votre fils ? Très gentil ! Il ne rentrera que lundi, n'est-ce pas ?... Ne craignez rien, belle dame, je suis un homme bien (la poursuivant), parole d'honneur ! Je ne mets pas mes ordres étrangers, mais je suis un homme bien... c'est plein de notaires honoraires, ma famille !... Écoute,

tu vas me lâcher ce petit jeune homme-là : la jeunesse, ce n'est jamais sérieux, et nous allons nous repasser sur l'estomac un beurre d'écrevisse...

PAUL.

Monsieur !...

LE MONSIEUR.

Attends donc, je n'ai pas fini de séduire Madame... Comment, vous voulez aller de ce côté-là, dans les corridors ? Mais l'inconvenance y pousse en plein vent, jeune imprudente ! (Madame Maréchal s'assied sur la banquette, en lui tournant le dos. — Paul reste debout devant elle.) Il y a des gens qui y disent des choses qui corrompraient un singe et qui feraient défleurir un lys sur sa tige ! Je vous dois aide et protection, je ne vous lâche pas... Et puis si tu savais tout ce que j'ai à te dire !... Je te parlerais bien en vers... mais ça t'embêterait... Oh ! dis-moi que nos âmes se comprennent !... Qu'est-ce que tu veux ? je suis poétique : je lis tous les soirs des feuilletons pour m'endormir... Et toi aussi, tu dois être poétique : je parie que tu habites la rue Papillon, et que tu donnes tous les matins de la mie de pain aux oiseaux sur le toit en face !... Tiens ! nous irons bien loin... plus loin que la ligne des omnibus !... dans un endroit vierge et béni, embaumé de brises d'amour et de parfums de matelotes... à Asnières ! Et là nous serons heureux comme des gens qui n'ont pas d'enfants et qui pêchent à la ligne... Viens-tu ?

PAUL.

Monsieur !...

LE MONSIEUR.

Mais, Monsieur, votre dame me manque ! Je la trouve plus que froide à mon égard... (Madame Maréchal a repris le bras de Paul et va vers le fond de la scène, que lui barre encore le monsieur passant et repassant derrière une colonne.) J'en suis fâché pour elle... Comment ! je m'échigne à lui faire luire des horizons ! je lui parle comme un livre ! je forge des métaphores hardies à son usage... Je lui offre de la bisque et des idylles... Je lui confie mes plus secrètes mélancolies... et elle reste avec moi comme la bourse d'un ami : on ne peut rien en tirer...

PAUL, s'avançant vers le monsieur en quittant le bras de madame Maréchal.

Mais, Monsieur...

LE MONSIEUR.

Jeune homme, je parle à Madame... Espèce de femme du monde, va ! Mais tu dois être vieille comme les rues de Versailles ! Je crois bien que tu te caches !... Voyons un peu...

(Il va pour soulever la barbe de son masque.)

MADAME MARÉCHAL, la tête tournée vers le corridor de gauche.

Ah ! mon mari !

(Elle s'échappe et disparaît à gauche ; Paul arrête le bras du monsieur.)

SCÈNE XII

PAUL, LE MONSIEUR, puis PIERRE.

LE MONSIEUR.

Tu es l'amant, toi ?

PAUL.

Non.

LE MONSIEUR.

Tu es le frère?

PAUL.

Non.

LE MONSIEUR.

Eh bien, alors, mon petit, remercie ta figure de gamin : si tu ne l'avais pas, je t'aurais calotté.

(Pierre entre au fond.)

PAUL.

Eh bien, Monsieur, c'est un soufflet que je vous dois.

LE MONSIEUR.

Moutard, va!

PAUL.

Ceci est la carte d'un homme, Monsieur.

LE MONSIEUR.

Mais, voyons... sérieusement... nous battre?... vous êtes un enfant...

(Paul fait un pas pour se jeter sur lui; Pierre s'avance et lui met la main sur le bras.)

PIERRE.

Un enfant en âge d'être tué, Monsieur, quand on l'insulte...

(Il prend la main de son frère. — Le monsieur les regarde et fait un échange de cartes avec Paul. — Les trois hommes se saluent profondément.)

SCÈNE XIII

PIERRE et PAUL.

PIERRE.

Pour une femme, n'est-ce pas?

PAUL.

Oui.

PIERRE.

Qui demeure?

PAUL.

Je n'en sais rien.

PIERRE.

Qui s'appelle?

PAUL.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Diable!

FIN DU PREMIER ACTE.

II

VILLE D'AVRAY

ACTE DEUXIÈME

Un salon avec une serre au fond, sur laquelle ouvrent trois portes. Porte à gauche. Porte vitrée à droite. A gauche, du côté de la cheminée, un canapé et une chaise basse. A droite, une chaise, une table longue où sont des livres, des revues et un métier à tapisserie. A côté de la table, un canapé. Sur la cheminée, une corbeille à ouvrage.

SCÈNE I

MADAME MARÉCHAL, assise sur le canapé à gauche; THÉRÈSE, à côté d'elle, debout, recousant un bouton à un gant.

MADAME MARÉCHAL.

Quelle bavarde tu fais ! Allons ! dépèche-toi...

THÉRÈSE.

Un beau petit garçon comme ça ! Écoutez donc, Madame, ça aurait été dommage... Le médecin a bien dit qu'il ne s'en était pas fallu de ça... Et les trois premières nuits encore, il n'allait pas bien fort... Il étouffait comme un poulet, figurez-vous ! Je ne faisais que le faire boire.. Peut-on se battre si jeune, n'est-ce pas, Madame?

MADAME MARÉCHAL.

Voilà bien la dixième fois que tu me rabâches tout ça...

THÉRÈSE.

Tout de même, le voilà sur pied à cette heure...

MADAME MARÉCHAL.

Alors il va bientôt s'en aller, j'espère. C'est si gênant, un étranger, un homme dans une maison... avec cela que la fenêtre de la chambre où on l'a mis donne sur le jardin... Je ne peux plus me promener de ce côté-là... ma fille encore moins...

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu, Madame, moi, je m'y promènerais tout de même... Vous n'êtes pas mauvaise à voir...

MADAME MARÉCHAL

Eh bien! est-ce fait?

THÉRÈSE, elle va à gauche et range sur la table.

Au fait, vous savez, Madame, je suis décidée pour ma robe... je la ferai montante, sans garniture, tout unie... C'est égal.., voyez-vous, Madame... si vous l'aviez vu comme moi, quand on l'a rapporté, au petit mur... Il était comme un linge...

MADAME MARÉCHAL.

C'est M. Maréchal qui a eu cette bonne idée-là... Enfin!

THÉRÈSE.

Mais il serait mort, madame... oh! pour ça, oui, il serait mort avant qu'on ne l'ait porté aux Quatre-Chemins, à l'auberge.

MADAME MARÉCHAL.

As-tu entendu dire pourquoi il s'est battu?

THÉRÈSE.

Est-ce qu'on sait! (Elle apporte à madame Maréchal un mouchoir et un flacon.) Ah! Madame, ce petit monsieur-là, il a l'air si doux, si gentil, si potelé, que si j'étais riche...

MADAME MARÉCHAL, la regardant.

Thérèse?

THÉRÈSE.

Oh! si j'étais riche!... Eh bien! j'en ferais mon cœur!

(Elle se sauve.)

SCÈNE II

MADAME MARÉCHAL seule. — Elle se lève.

« Elle en ferait son cœur!... » Ces gens-là se figurent que la vie se passe à aimer, et qu'il n'y a qu'à être riche pour ça!... Quel temps désagréable! Je trouve qu'il porte sur les nerfs... Je ne sais pas ce que j'ai depuis quelques jours... Si, au fait, je le sais, je m'ennuie. (Elle va vers la glace et se regarde de loin.) Cette Thérèse vous fagote! J'ai remarqué que les domestiques dévoués ne savaient rien faire... Oh! j'ai bien mon âge aujourd'hui... C'est singulier, la beauté, c'est comme la santé : on n'y pense que lorsqu'on a peur de la perdre... Je ne sais pas du tout pourquoi je songe à tout ça : mon mari me

trouvera toujours bien; c'est tout ce qu'il faut... (Elle va s'asseoir sur le canapé, à droite.) Est-ce bizarre qu'il arrive dans notre vie un moment où nous avons comme un besoin de compliments qui nous rassurent contre les années : des admirations que, plus jeunes, nous aurions laissé passer... Eh bien! je ne sais pas, il y a au fond de nous, pour la première fois, une espèce de reconnaissance... Oui, nous sommes touchées de ce qui nous flattait... Ma pauvre sœur avait raison quand elle me parlait de ce moment-là, de ce dernier feu de jeunesse qui se rallume un jour en nous, et dans la flamme duquel on voit passer encore une fois tous les désirs avec tous les regrets d'une vie d'honnête femme... (Elle se lève.) Ah! on n'a plus l'avenir, c'est vrai... (Regardant la porte par où Thérèse est sortie.) « J'en ferais mon cœur... » Mais c'est très joli ce qu'elle a dit, cette bête-là!... Décidément, le bonheur parfait... c'est fade.

(Elle se rassied sur le canapé, à gauche.)

SCÈNE III

MADAME MARÉCHAL, HENRIETTE, accourant par la porte de droite.

MADAME MARÉCHAL.

Ah! te voilà, paresseuse!

HENRIETTE.

Oui, mère, c'est moi.

MADAME MARÉCHAL.

Tu te lèves?

HENRIETTE.

Non... J'ai été à la messe, ce matin.

MADAME MARÉCHAL.

Tous les jours alors?... Qu'est-ce que tu as donc à demander au bon Dieu, mon enfant, dans ce moment-ci?

HENRIETTE.

Mais... rien, mère.

MADAME MARÉCHAL.

Que je t'aime plus, dis? (Elle l'embrasse. — Henriette s'assied. Madame Maréchal lui prend les mains.) Mets-toi là, tout près, que je te sente... Cher ange! tiens, je suis si habituée à toi, que, quand tu n'es pas là, c'est une drôle de chose, il me semble que j'ai froid!... Et quand on pense que j'ai désiré un garçon! Je ne t'aurais pas... C'est moi qui ne changerais pas à présent, par exemple!

HENRIETTE.

Mère!

MADAME MARÉCHAL.

Tu aimes si bien quand tu aimes!... Tiens! quelquefois, quand j'y pense, tu me fais peur avec ces tendresses que tu as... Chère fille! c'est que c'est terrible, les natures comme la tienne... Tu n'es que cœur, affection, sensibilité... Tu vaux mieux que la vie : te le pardonnera-t-elle?... (Elle se lève. Henriette la suit.) Tu as vu ton père ce matin?

HENRIETTE.

Non, maman. Je crois qu'il est allé à Paris.

MADAME MARÉCHAL.

Au fait, ce monsieur, tu sais... je pense qu'il va pouvoir s'en aller... Il va nous débarrasser... Enfin on sera chez soi. Ça devait te manquer, ton piano.

(Elle se dirige vers la table, et va pour prendre son métier de tapisserie.)

HENRIETTE.

Ah!... il va déjà si bien... assez bien pour s'en aller? J'en suis bien contente.

MADAME MARÉCHAL.

Mais voilà quinze jours...

HENRIETTE, avec une expression de peur.

S'il était mort ici!

MADAME MARÉCHAL.

Voyons! voyons! c'est fini, je te dis... (Elle lui prend les mains, et lui fait une petite caresse sur la joue.) Mais sais-tu que tu es bien belle ce matin? Comment, j'ai donc une grande fille comme ça? c'est à moi, ça? (Lui prenant les mains, et la tenant sous son regard, au bout de ses bras.) Ah! chérie, tu ne sais pas ce que c'est que d'embrasser sa jeunesse sur le front de vos seize ans... de vous regarder comme je te regarde là... de vous manger des yeux... et de se dire : Voilà ma beauté, ma grâce, mon orgueil, ma vie! Ce n'est plus moi maintenant, c'est elle!

(Elle se jette dans les bras de sa fille.)

HENRIETTE, dans un baiser.

Ma bonne petite mère !

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. MARÉCHAL entrant et les voyant s'embrasser.

M. MARÉCHAL.

Eh bien ! eh bien ! c'est cela ! ne vous gênez pas ! Après vous, s'il en reste... (A sa femme.) Bonjour, chère amie. (A sa fille.) Et qu'est-ce qu'on dit à ce père ? (Henriette saute dans ses bras.) Oh ! toi, tu es mademoiselle sans phrases, c'est une justice à te rendre : plus de baisers que de paroles avec toi ! Ce n'est pas que je m'en plaigne... (Il va mettre son paletot, à gauche.) Ah çà ! vous savez qu'il fait un temps superbe aujourd'hui... un soleil ! Vous sortez de votre lit, je suis sûr, vous autres ? Il y a deux heures que vous devriez être sur pied... On fait une grande course avant son déjeuner, on marche, on va dans la rosée... Il n'y a rien de bon comme ça. (A sa fille, tirant une boîte de sa poche.) Tiens ! j'ai une petite bêtise pour toi.

HENRIETTE.

Oh ! une croix !... qu'elle est jolie ! merci, papa ! (Elle court à sa mère assise sur le canapé à droite.) Vois donc, maman.

M. MARÉCHAL.

J'ai aussi quelque chose pour vous, Louise. (Il ouvre une boîte et la présente à sa femme.)

MADAME MARÉCHAL.

Des diamants? des diamants! mais (regardant sa fille qui est auprès d'elle, derrière le canapé.), mon ami, ce n'est la fête de personne de nous aujourd'hui.

M. MARÉCHAL.

Pardon, ma chère, c'est la mienne.

MADAME MARÉCHAL.

La vôtre? la vôtre... mais du tout... C'est dans le mois de décembre...

M. MARÉCHAL.

Si, je vous assure, c'est la mienne. Il y a aujourd'hui trente ans, Madame, trente ans, jour pour jour, que votre mari entrait à Paris, par la barrière de Fontainebleau, avec cinquante francs dans sa poche... cinquante francs, mon Dieu! oui, pas plus, je n'avais que ça. Il ne faisait pas si beau qu'aujourd'hui, et j'avais un pantalon de toile. Un an après, ma fortune eût encore tenu à peu près dans le creux de ma main, mais j'avais mangé tous les jours. Dix ans après, j'avais cent mille francs, cent mille francs à moi, bien à moi, qui ne devaient rien à personne, qui ne me reprochaient rien, mais qui m'avaient coûté rudement cher! C'est difficile à mériter, allez! le premier argent, encore plus qu'à gagner, le diable m'emporte! Et ce qu'il faut d'énergie, de volonté, de travail, d'économie... je le sais, je vous en réponds. Je crois que je vous voyais d'avance, toutes les deux, ma parole d'honneur! dans ce temps-là, et que c'était ça qui me soutenait. (Il s'assied sur la chaise à côté de la table. Henriette

est venue s'asseoir sur le canapé, à côté de sa mère.) A cinq ans de là, j'avais fait, de mes cent mille francs, trois cent mille francs. Vous me faisiez alors, Madame, l'honneur de m'épouser, et vous me donniez plus que je ne vous apportais en me donnant le bonheur. Aujourd'hui, d'après mon dernier inventaire, j'ai... c'est-à-dire, vous avez deux millions...

MADAME MARÉCHAL, regardant Henriette.

Deux millions?

M. MARÉCHAL.

Deux millions... et même un peu mieux que cela. Eh bien! madame, eh bien! mon Henriette... (Madame Maréchal fait lever Henriette, et lui passant un bras autour de la taille, l'avance doucement vers son père.) C'est bon de se dire : Me voilà riche pour ma femme, pour ma fille... J'ai eu toutes les privations, je n'en veux pas une pour elles! Je sais ce que c'est qu'un désir; j'ai fait une tirelire où j'ai mis des pièces blanches tous les samedis, pendant des mois, pour m'acheter une commode en acajou que j'avais vue rue de Cléry... Elles, je ne veux pas qu'elles aient un désir! Qu'est-ce qu'elles veulent? du luxe? Eh bien! elles auront du luxe! Je leur achèterai du plaisir, et de tout! (Il se lève.) Ah! tu disais que ce n'était pas aujourd'hui ma fête! (Sa fille se jette dans ses bras. Madame Maréchal se leve.) C'est curieux!... il y a comme cela des moments dans la vie où tout vous réussit... J'ai vu un temps où je ne pouvais pas toucher une carte sans perdre; maintenant, je gagne toujours. Et pour tout, c'est de même. C'est-à-dire que j'ai de la veine jusque dans les malheurs

qui m'arrivent... (A sa femme, en remontant la scène.) Tu sais bien, la faillite Labourieux? Eh bien! c'est incroyable, il paraît que nous ne perdrons rien. Et mon voleur de caissier que je retrouve l'autre jour au bal!... Oh! quand on se met à avoir les atouts en main... (Henriette se met à travailler à un ouvrage de crochet.) Jusqu'à notre maison, qui porte bonheur! Tu sais notre blessé, dont le médecin ne répondait pas d'abord? Le voilà sur pied, au bout de quinze jours... Un très-joli garçon, ma foi! que mon jeune homme... (Henriette fait un signe de tête en travaillant.) Hein? tu l'as vu?

HENRIETTE.

Oh! je lisais au jardin... dans l'allée... J'ai regardé en l'air... j'ai vu quelqu'un qui m'a fait un grand salut derrière les carreaux... ça m'a fait sauver...

M. MARÉCHAL.

Ah! ça t'a fait sauver? Eh bien, va donc voir si on nous donne à déjeuner... (Il la mène, en la tenant par la taille, à la porte du fond.) Je crève de faim, je suis levé depuis six heures, moi...

HENRIETTE.

Oui, papa.

(Elle sort.)

SCENE V

MADAME MARÉCHAL, assise et lisant; M. MARÉCHAL.

M. MARÉCHAL, allant à la table, auprès de madame Maréchal.

N'êtes-vous pas heureuse, aussi, vous, madame? je ne dis pas autant que moi... mais un peu... assez pour sourire à ma joie... Oh! ne vous étonnez pas de tout l'amour que j'ai pour cette enfant... (Il désigne la porte par laquelle Henriette est sortie.) Je lui dois tant! A mesure qu'elle a grandi, chaque jour, elle m'a apporté un peu du cœur de sa mère... C'est en l'embrassant que nous nous sommes rapprochés! (Il prend lentement la main de sa femme, et la baise.) Oh! je vous disais bien dans les commencements de notre mariage : Ayez confiance, laissez faire le temps, et vous verrez qu'un jour l'affection viendra... Je la ferai venir à la fin, moi, je vous en réponds.

(Il s'assied sur le canapé, à côté d'elle.)

MADAME MARÉCHAL.

Oui, mon ami. Si jamais un mari a mérité d'être aimé...

M. MARÉCHAL.

Vous êtes contente de moi, Louise? tout à fait contente de moi? Dans votre salon, vous me trouvez comme tout le monde? n'est-ce pas, comme tout le monde? L'ouvrier, soyez franche, dites-moi tout... mais est-ce que vous pouvez me blesser, vous? l'ouvrier, vous ne le retrouvez plus;

bien sûr? Voyez-vous ces deux sourcils-là, vous n'imaginez pas tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, quand il se fronçaient à un mot qui m'échappait, à un geste que je faisais... à une violence... Car je sais, j'avais de vraies violences de peuple... Oh ! non, c'est vrai, vous ne me disiez rien : vous me regardiez seulement : vous ne m'aimiez pas assez pour me dire ces choses-là... J'ai eu du mal tout de même à me faire une peau d'homme du monde ; c'est dur à tailler dans du vieux!... Mais je m'étais juré que vous ne me regarderiez plus avec ces yeux-là, que vous laisseriez vos sourcils tranquilles, et que je ferais à la fin un mari comme un autre... qui ne vous rendrait pas trop malheureuse... Me suis-je tenu parole, Louise?

MADAME MARÉCHAL.

Mon ami... (Elle lui prend la main.) Tenez! je suis heureuse... et je ne demande qu'une chose, c'est de l'être toujours ainsi...

M. MARÉCHAL.

Et pourquoi ne le seriez vous pas toujours?

MADAME MARÉCHAL.

Oui, pourquoi? (Elle se relève et lui pose les mains sur les épaules.) C'est vrai !

SCÈNE VI

LES MÊMES, un DOMESTIQUE annonce M. de Bréville.

M. MARÉCHAL, le présentant à sa femme.

Madame, le frère de notre jeune blessé.

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur...

PIERRE.

Madame, je ne vous remercie pas... Mon frère vous doit la vie : moi, je vous dois la vie de mon frère...

MADAME MARÉCHAL.

Oh ! mon Dieu... Mais, monsieur, cela ne mérite pas... vraiment... En pareil cas, la plus simple humanité... D'ailleurs, c'est mon mari... (Pierre serre la main de M. Maréchal.) Et monsieur votre frère est tout à fait hors de danger? M. Maréchal me disait tout à l'heure qu'il n'y avait plus la moindre inquiétude à avoir.

PIERRE.

Oh ! plus la moindre, madame. Il va même si bien que, ne voulant pas abuser de votre bonne hospitalité, il est en train de s'habiller pour venir prendre congé de vous. Son médecin lui a permis ce matin de partir.

M. MARÉCHAL.

Partir? Mais il ne gêne personne. Et puis il n'est pas si fort... Hier, pour être resté levé quatre ou cinq heures, il a manqué s'évanouir en se recouchant. Ce serait une imprudence... (Il remonte la scène.) Ah ! il veut partir... Eh bien ! nous allons voir ça, sapristi ! Je saurai bien le faire rester, moi.

(Il sort.)

SCÈNE VII

MADAME MARÉCHAL, PIERRE.

(Madame Maréchal s'assied sur le canapé, à droite, et fait signe à Pierre de s'asseoir.)

PIERRE.

Ah ! madame, permettez-moi de vous faire mes compliments : j'ai rarement vu une aussi jolie propriété que la vôtre.

(Il s'assied.)

MADAME MARÉCHAL.

Mon Dieu, monsieur, les affaires de mon mari le retenant ici toute l'année, nous avons arrangé notre petit coin pour nous y plaire... Nous avons mis le plus de fleurs possible : ma fille les aime beaucoup. Il y a de grands arbres qui nous enferment chez nous. Nous ne voyons pas du tout Paris : cela nous empêche de le regretter... Vous aimez la campagne, monsieur?

PIERRE.

Beaucoup, madame... mais platoniquement... dans les tableaux.

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur votre frère est un tout jeune homme, à ce qu'on m'a dit?

PIERRE.

On ne peut plus jeune, madame... et j'ai tout lieu de croire que cela durera...

MADAME MARÉCHAL.

Vraiment?

PIERRE.

Oui, j'espère qu'il me donnera pas mal de chagrins...

MADAME MARÉCHAL.

Comment?

PIERRE.

Mais, madame, il a tout ce qu'il faut pour cela : une jolie figure, une mauvaise tête, beaucoup d'honneur, pas un sou de raison, et tout plein de cœur. Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui arrive d'heureux avec toutes ces mauvaises chances-là?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PAUL entre appuyé sur le bras de M. MARÉCHAL.

M. MARÉCHAL.

Le voilà, le voilà, ce petit scélérat... Je vous l'amène.

MADAME MARÉCHAL, à part.

Lui!... c'est lui!

M. MARÉCHAL, le présentant à sa femme.

Madame, M. Paul de Bréville... Madame Maréchal... (A sa femme.) Il veut absolument partir. Il n'y a plus que toi, ma chère, pour lui faire entendre raison... Voyons, que diable! aujourd'hui n'est pas

un jour comme les autres. Nous sommes tous heureux, contents... Tenez! voilà ce qu'il faut faire : vous allez passer la journée avec nous, et si ce soir le cœur vous en dit, si cela va très-bien... eh bien, on vous embarquera avec votre frère... Nous ne le lâchons pas jusque-là, n'est-ce pas, madame Maréchal?

MADAME MARÉCHAL.

Certainement... oui... monsieur... nous fera... un grand plaisir.

PAUL, s'avançant vers madame Maréchal.

Madame, je suis trop votre obligé pour vous rien refuser.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, accourant.

Papa, on va déjeuner tout de suite.

M. MARÉCHAL.

Messieurs, l'enfant de la maison.

(Henriette fait une révérence.)

MADAME MARÉCHAL, à part.

Lui!... chez moi! C'est donc cela que j'y pensais...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Le déjeuner de madame est servi.

M. MARÉCHAL.

Bon. Tenez, monsieur Paul, vous allez vous installer sur le canapé. Vous avez des journaux, des livres... (Paul s'incline.) Monsieur de Bréville, voulez-vous bien donner le bras à ma femme?

PIERRE.

Madame, je suis désolé, mais...

M. MARÉCHAL.

Mais quoi?

PIERRE.

J'ai déjeuné avant de partir.

M. MARÉCHAL.

Vous ne faites pas de cérémonies, je pense? Ah çà! vous n'aurez pas dîné ce soir, j'espère? Eh bien, alors, tenez compagnie à votre frère... Et à tout à l'heure.

(Il prend le bras de sa femme et sort par la serre, suivi par Henriette.)

SCÈNE X

PIERRE, PAUL.

PIERRE, après avoir regardé sortir Henriette.

Tu te sens bien?

PAUL.

Oui, très-bien.

(Il s'assied sur le canapé, à gauche.)

PIERRE.

Enfin te voilà hors d'affaire, Dieu merci! Ah çà!

j'espère que tu vas être raisonnable, à présent. Un coup d'épée a cela de bon, quand il ne vous tue pas, qu'il fait de vous un homme. Mais à quoi penses-tu?

PAUL.

Moi? à rien.

PIERRE.

Tu as un air absorbé.

(Il s'assied sur le canapé, à côté de Paul.)

PAUL.

Mais non.

PIERRE.

Comment trouves-tu la jeune personne?

PAUL.

Mais assez bien, il m'a semblé.

PIERRE.

Assez bien!... Qu'est-ce qu'il te faut? Elle est charmante, cette jeune fille-là. Elle ne ressemble pas à ces poupées à ressort... Elle a un air aimant... quelque chose de doux et de profond...

PAUL.

Oh! je l'ai si peu regardée... Est-ce que tu trouves cela amusant, les jeunes personnes, toi?

PIERRE.

Mon ami, je commence.

PAUL, se levant.

Ah bien! alors, j'ai le temps! (Il se met à se promener lentement et semble chercher autour de lui.)

PIERRE.

Tiens! c'est une justice à nous rendre, nous sommes tous bien bêtes!

PAUL.

Nous?

PIERRE.

Oui, nous les hommes. As-tu remarqué que pas un de nous, quand il est jeune, ne cherche le bonheur... l'amour, si tu veux, mon Dieu! ça y ressemble tellement... là où il est, là où on le trouve, là où on n'a qu'à se baisser pour le ramasser, et qu'à le prendre pour l'avoir? Quand on pense qu'il y a un moyen si simple d'être amoureux et d'en avoir le droit, d'être amoureux tranquillement, paisiblement, comme on est propriétaire, sans souci, sans tracas, sans jalousie du passé, sans défiance de l'avenir, là, en toute sécurité, les pieds dans ses pantoufles; (Paul tourne autour de la table, touche d'un air distrait à ce qui est dessus, au métier à tapisserie.) quand on pense qu'on peut avoir cela, de l'amour, et du vrai, de celui qu'on ne trouve pas dans les magasins, du véritable amour d'honnête femme, sans scandale, sans coups et blessures, sans risques de flagrant délit, sans tous les inconvénients de l'amour qui n'est pas garanti par le gouvernement...

PAUL, s'asseyant sur le canapé, à droite.

Ah çà! parce que j'ai reçu bêtement un coup d'épée, est-ce que tu aurais l'idée de me marier pour ma convalescence?

PIERRE.

Tu as raison. Il faut être vieux comme moi pour te dire cela... (Il se lève.) Je suis stupide de vouloir te donner mon expérience. C'est comme un habit noir, l'expérience: ça demande à être fait sur mesure... ça ne sert que pour un ! (Il va vers Paul.) Dis donc, Paul, tu n'aurais pas envie de voyager?

PAUL.

Moi ?

PIERRE.

Tu ne fais rien... pas même ton droit. Voyons, si nous arrangions là un beau voyage... (Il s'assied sur la chaise, à côté de la table, en face ds son frère.) Tu n'as pas songé quelquefois à aller bien loin, en Orient, par exemple? Un petit tour d'un an ou deux... Qu'en dis-tu? Ça ne te sourit pas?

PAUL

Tu as entendu dire que les voyages formaient la jeunesse, n'est-ce pas?

PIERRE.

Ils mûrissent bien le vin de Bordeaux !

PAUL.

Et tu crois qu'en me promettant des paysages, tu vas me faire quitter Paris?... Paris! Mais tu ne te rappelles donc pas ce que c'était pour toi quand tu avais mon âge? Paris! mais rien que ce mot-là... On voit la liberté de sa jeunesse et la femme qu'on aimera! Tout ce qu'on s'est figuré... ce qu'on espère de la vie et ce qu'on n'en sait pas... c'est là!

Paris ! mais c'est le rendez-vous donné par les romans à vos rêves ! Paris ! je n'y ai encore vécu qu'une nuit... et il me semble qu'on y marche comme dans une féerie de théâtre... à travers des surprises et des enchantements qui vous enveloppent... au milieu de femmes voilées qui vous échappent...

PIERRE.

Ah ! ton domino ! toujours ton domino !

M. MARÉCHAL.

Voilà ! c'est fait !

PIERRE.

Déjà ?

SCÈNE XI

PIERRE, PAUL, M. MARÉCHAL, MADAME MARÉCHAL, HENRIETTE, revenant de déjeuner. Madame Maréchal donne le bras à Henriette.

M. MARÉCHAL.

Oh ! ma fille mange comme un oiseau... Ma femme n'a pour ainsi dire pas déjeuné... Il n'y a que moi... (Madame Maréchal va s'accouder au canapé, à gauche ; Henriette, assise sur la chaise basse auprès du canapé, tire son crochet de sa poche et se met à travailler. — A Pierre.) Ah çà ! mais vous fumez, n'est-ce pas ?

PIERRE.

Comme un homme qui a vécu dans la patrie des cigares... Voyez-vous, on a beau dire, le tabac,

pour la santé... c'est encore le meilleur des poisons.

M. MARÉCHAL, à Henriette.

Te voilà déjà fourrée dans ton ouvrage, toi?

HENRIETTE.

Je voudrais finir ça... Tiens, jusque-là.

M. MARÉCHAL.

Laisse donc! c'est très mauvais après ses repas de travailler tout de suite... Tu ne prends jamais d'exercice. Viens donc faire un petit tour, Allons, viens donc avec nous... (Il l'entraîne avec lui. Madame Maréchal fait signe à sa fille d'aller avec son père. — A Paul.) Je vous laisse ma femme.

SCÈNE XII

MADAME MARÉCHAL, PAUL.

MADAME MARÉCHAL, à Paul qui s'est levé.

Eh bien, Monsieur, vous ne vous trouvez pas trop fatigué?

PAUL.

Non, madame, je vous remercie... Je me sens très bien, au contraire... et je suis bien content. (Madame Maréchal s'est assise sur le canapé, à gauche.) C'est que j'ai eu grand'peur de mourir. Quand mon frère venait les premiers jours, je croyais qu'il avait pleuré... On regarde beaucoup, quand on en est là, le visage de ceux qui vous aiment... Et cela me paraissait bien

dur de m'en aller ainsi, de tout quitter, la vie avant d'y avoir goûté... Ce qu'on ne connaît pas, si vous saviez comme cela paraît beau ! Et puis mourir, c'est toujours mourir... (Il s'assied sur la chaise basse auprès de madame Maréchal.) Oh ! mais je ne sais pas pourquoi je vous dis cela ; je n'y pense plus : aujourd'hui je vais si bien, je me sens vivre, et je suis tout heureux de vivre...

MADAME MARÉCHAL.

Oui, c'est ce qui arrive... Je me rappelle, après une maladie, une sensation comme celle que vous dites là... la vie qui revient comme une joie... Mais aussi pourquoi vous battre ? Vous n'avez pas songé à votre mère ?...

PAUL.

Je n'ai plus de mère, Madame.

MADAME MARÉCHAL.

Mais comment monsieur votre frère, qui me paraît raisonnable, et qui vous aime, il me semble...

PAUL.

Comme un père, Madame. C'est pour cela qu'il m'a laissé me battre...

MADAME MARÉCHAL.

Oh ! mon Dieu ! mais c'était donc bien grave ?

PAUL.

Oh ! du tout, madame... Une querelle de bal masqué tout simplement...

MADAME MARÉCHAL.

De bal masqué ?

PAUL.

Oui, un Monsieur qui, à l'Opéra...

MADAME MARÉCHAL.

A l'Opéra?

PAUL.

Vous n'avez jamais été au bal de l'Opéra, Madame?

MADAME MARÉCHAL, froidement.

Non, Monsieur.

(Elle se lève.)

PAUL, se levant.

Oh! pardon... Mais je vous demandais cela... On m'avait dit que quelquefois des femmes mariées avaient la curiosité de s'y faire mener par leurs maris... une fois dans une loge... pour voir... (Madame Maréchal va s'asseoir sur la chaise près de la table et prend sur ses genoux son métier à tapisserie. — Paul est debout tout près d'elle.) Eh bien! au dernier bal, à la mi-carême, un domino comme cela, qui avait perdu son mari et qui était insultée par un monsieur, réclama mon bras: cela a amené entre ce monsieur et moi un échange de paroles... un peu vives... et voilà d'où vient mon coup d'épée, Madame.

MADAME MARÉCHAL.

Mais c'est une aventure, s'il vous plaît! Vous vous êtes conduit là en chevalier... Et vous ne connaissiez pas la femme?

PAUL.

En aucune façon.

MADAME MARÉCHAL.

Oh! mais nous ne sommes plus habituées à ces dévouements-là... Comment, vous manquez de vous faire tuer pour une femme qui ne vous a pas seulement remercié... peut-être?

PAUL.

Me remercier? Mais elle ne sait pas que je me suis battu pour elle! Elle s'est sauvée, et elle n'était plus là quand la provocation a eu lieu... C'est bien jeune, vous trouvez, n'est-ce pas, ce que j'ai fait là? Se battre pour une vision... pour une femme à peine entrevue, qui passe par hasard, un moment, dans votre vie... Que voulez-vous? maintenant cela me fait un petit bonheur au fond de moi... Je me dis qu'il y a quelque chose entre nous, et que c'est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose... Si j'étais mort, il me semble qu'elle aurait pleuré, ce jour-là, sans savoir...

MADAME MARÉCHAL.

Quelle idée!

PAUL.

Et puis cette heure à ses côtés au bal... sa robe que je sentais... (Madame Maréchal se recule.) les pensées qui me sont venues près d'elle.,. sa voix qui me touchait... Ah! cela vaut bien les quelques gouttes de mon sang que je lui ai données! Vous souriez? Je suis sûr que dans la vie on fait encore de plus mauvais marchés que ça!... Et puis je peux la rencontrer, la retrouver... Pourquoi ça ne recommencerait-il pas, le hasard?

MADAME MARÉCHAL, retournant la tête vers lui.

Parce que c'est le hasard. Mais, vraiment, Monsieur, il faut que vous soyez enfant, mais enfant comme on ne l'est pas! Vous êtes unique avec votre femme mariée! Quelque lorette qui se sera amusée de vous et qui aura joué le sentiment...

(Elle se lève et descend la scène.)

PAUL, la suivant.

Ah! Madame, c'est que vous ne l'avez pas entendue! non, non... C'était une femme... mon Dieu! une femme... comme vous...

MADAME MARÉCHAL, se retournant.

Je vous remercie bien... Et à quoi avez-vous reconnu cela, Monsieur? Je serais curieuse...

PAUL.

A rien, Madame, et à tout! A des paroles qui lui montaient aux lèvres et qu'elle ne disait pas, au respect que je respirais près d'elle! Elle ne m'a pas même laissé toucher sa main... et pourtant elle a été attendrie un moment...

MADAME MARÉCHAL.

Ah! vraiment? attendrie, vous croyez?

PAUL.

Oh! ç'a été une minute, Madame, je ne vous dis pas... Elle n'y aura plus pensé après... En ôtant son masque, elle ne se sera plus souvenue; mais là, dans le bal, sur la banquette où nous étions... oh! je suis sûr qu'il y a eu un instant... Je la regardais... elle m'a regardé... (Les yeux de Paul et de

madame Maréchal se rencontrent. -- Un silence.) et nous sommes restés une seconde à ne nous rien dire... (Un silence, les yeux baissés.) Cette seconde-là, allez! elle me l'a bien donnée...

MADAME MARÉCHAL.

Oh! si vous en êtes si sûr que cela... (Elle remonte la scène. — Se retournant.) Allons, tenez! je vois ce que c'est : vous serez tombé, je parie, sur quelque femme de chambre de bonne maison, qui aura pris le domino et les airs de sa maîtresse... (Revenant à lui.) Eh bien! je vais vous donner un conseil... Il ne vous faut plus penser à cela, voyez-vous. Vous finiriez par vous rendre ridicule...

(Elle remonte la scène et va vers le fond arranger un vase de fleurs.)

PAUL, la suivant comme attiré.

Et pourquoi n'y plus penser, Madame? Qu'est-ce que ça fait que les romans soient faux? Ils sont plus beaux que la vie, voilà tout! (Aux paroles de Paul madame Maréchal tourne lentement sur elle-même.) Pourquoi ne voulez-vous pas que je croie à cette douce aventure d'une femme du monde, jeune et belle... comme vous... égarée là, un soir, curieuse et tremblante, au milieu de tout ce plaisir? Pourquoi ne voulez-vous pas que cette femme ait laissé tomber un regard sur ma jeunesse? Et pourquoi ne voulez-vous pas que j'y pense (Madame Maréchal va lentement vers la cheminée.) quand il me semble que vous m'y faites songer davantage... quand je crois la sentir dans je ne sais quel parfum qui vous entoure... dans je ne sais quoi de vous qui a l'air d'être elle? Pourquoi ne voulez-vous pas?

MADAME MARÉCHAL, se retournant vivement et s'accoudant à la cheminée.

Mais, moi, je ne veux rien... Sans doute je n'ai aucun droit... Et je ne puis vous défendre...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HENRIETTE, accourant tout essoufflée.

MADAME MARÉCHAL.

Ah ! te voilà... arrive ! Qu'est-ce que tu as fait de ces messieurs ?

HENRIETTE.

Oh ! papa est en train de montrer la fabrique... je les ai laissés.

MADAME MARÉCHAL.

Ton père est étonnant pour cela... Il croit que c'est amusant pour tout le monde... Mais comme tu as chaud ! tu as couru !...

(Elle lui essuie le front avec son mouchoir.)

HENRIETTE, s'asseyant sur le canapé à gauche, avec sa mère.

Mais non, maman.

(Un silence.)

MADAME MARÉCHAL.

Vous savez, Monsieur... si vous voulez lire... vous avez là des Revues...

PAUL.

Je vous remercie, Madame...

(Un silence.)

HENRIETTE, à madame Maréchal.

Trouves-tu le dessin de mon crochet plus joli que celui de madame Lubert?

MADAME MARÉCHAL.

Oui, oui... c'est plus léger. (Un silence. — Elle prend un peloton de laine sur la cheminée et revient le dévider sur le canapé avec sa fille. — A Paul.) Vous allez beaucoup dans le monde, Monsieur de Bréville?

PAUL, s'avançant.

Oh! Madame, je voudrais bien... J'ai été seulement à deux bals cet hiver...

MADAME MARÉCHAL.

Vous dansez?

PAUL.

Tant que je peux, Madame.

MADAME MARÉCHAL.

C'est de votre âge... Comment, deux bals seulement?

PAUL.

Oui, une fois chez madame d'Anjorand...

MADAME MARÉCHAL.

Ah! oui, je connais... Elle invite beaucoup de jeunes gens... Elle trouve que c'est meublant pour un salon. (Paul se recule un peu. — Un silence.) Est-ce que vous comptez faire quelque chose, Monsieur?

PAUL.

Mon Dieu! Madame, j'aurais été seul, sans mon frère, j'aurais pris une carrière...

MADAME MARÉCHAL.

Laquelle ?

PAUL.

Je serais entré à Saint-Cyr.

HENRIETTE, levant les yeux vers sa mère.

Ah !

MADAME MARÉCHAL.

Militaire, vraiment ? C'est en voyant des uniformes que cette vocation-là vous est venue?

PAUL.

Non, Madame, c'est en regardant le portrait de mon père.

(Il va vers la table à droite.)

UNE FEMME DE SERVICE, paraissant à la porte et disant à Madame Maréchal.

Madame, il y a en bas cette femme... dont le mari a été tué à la fabrique, vous savez...

MADAME MARÉCHAL. Elle se lève.

Ah ! oui, c'est vrai, c'est le jour de son mois... (A Henriette.) Il faut donner l'argent à cette pauvre femme.

HENRIETTE, avec peur.

Oh ! maman !

MADAME MARÉCHAL.

Est-ce que tu as peur de la voir ?

HENRIETTE.

Non... j'ai peur de pleurer.

MADAME MARÉCHAL.

Eh bien, alors j'y vais.

(Elle sort en faisant un geste de caresse à sa fille.)

SCÈNE XIV

HENRIETTE, PAUL.

HENRIETTE, s'avançant timidement, tout en travaillant vers Paul qui feuillette sur la table.

Vous n'avez pas de sœur, Monsieur ?

PAUL.

Non, Mademoiselle.

HENRIETTE.

C'est que vous parliez tout à l'heure des bals de madame d'Anjorand... Maman m'y mène quelquefois... Et si vous aviez eu une sœur, j'aurais eu le plaisir de l'y rencontrer.

PAUL.

Ma foi, Mademoiselle, j'aurais bien voulu... Nous sommes quelquefois quinze cousins à table... c'est lugubre.

(Il prend un album sur la table et l'ouvre.)

HENRIETTE.

Ah ! c'est mon album.

PAUL.

Pardon, Mademoiselle.

(Il le referme.)

HENRIETTE.

Oh ! vous pouvez regarder... C'est de tous les gens qui sont venus ici... une pensée qu'ils nous ont laissée d'eux...

(Elle lui tourne le dos, en s'appuyant à demi au dossier de la chaise.)

PAUL, à part.

L'invitation à l'album... (Haut.) Vous aimez les souvenirs, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Oh ! beaucoup... Je vais vous dire quelque chose... Vous ne rirez pas?... Quand j'ai donné la main à une personne que j'aime je garde les gants que j'avais... J'en ai tout un tiroir... (Elle regarde par la porte vitrée à droite.) Mon maître de dessin...

(Elle fait une révérence à Paul et se sauve.)

SCÈNE XV

PAUL, assis sur le canapé, puis THÉRÈSE.

PAUL, seul.

Écrire sur un album de demoiselle, c'est commode ! Mais je ne sais pas, je n'ai jamais appris, moi...

THÉRÈSE, avec un paquet sur le bras. Elle entre en criant.

Mademoiselle ! mademoiselle ! C'est le peintre... Tiens !... mademoiselle est déjà montée ? (Paul lui fait signe que oui.) Et ça va bien, monsieur Paul ? C'est vrai que vous partez ce soir ? Vous allez manquer

à la maison... On avait l'habitude de vous... Mademoiselle me demandait tous les matins de vos nouvelles... Moi... je suis sûre que j'entrerai dans votre chambre, comme si vous y étiez...

(Elle va pour sortir.)

PAUL, se levant et venant s'asseoir sur la chaise près de la table.

Viens un peu ici... Sais-tu que tu es une fameuse garde-malade, et que si je ne t'avais pas eue?...

THÉRÈSE.

Dame, Monsieur, aux Enfants-Trouvés où Madame m'a prise, quand les malades donnaient, j'étais un peu infirmière...

PAUL.

Tu es une brave fille... Tiens!

(Il lui met de l'argent dans la main.)

THÉRÈSE.

Oh! tant que ça!... Gardez donc... On n'a jamais trop d'argent, un jeune homme...

PAUL.

Va donc! va donc! Tu t'achèteras quelque chose... Qu'est-ce que tu t'achèteras, voyons?

THÉRÈSE.

Eh bien! Monsieur. j'achèterai une chaîne de montre, pour porter, quand j'aurai ça sur le dos... (Elle déplie un domino.) Hein? la belle soie!...

PAUL, avançant la main.

Mais c'est... c'est un domino!

THÉRÈSE.

Oui, que m'a donné Madame... pour m'en faire une robe... (Elle lui apporte le domino.) La jolie dentelle, n'est-ce pas? C'est du Chantilly, voyez-vous? Par exemple, ce n'est pas pour moi, la dentelle... (Elle lui enlève des mains le domino.) On devrait s'amuser, n'est-pas, avec un si beau domino que ça? (Elle le jette sur ses épaules, et le retire presque aussitôt) Eh bien, comme c'est drôle! depuis que Madame l'a mis, il y a de cela quinze jours...

PAUL.

A la mi-carême?

THÉRÈSE, repliant son domino.

Oui, juste... eh bien! elle a toujours l'air d'être dans ses réflexions...

PAUL, se levant.

Ah!

THÉRÈSE, revenant au moment de sortir.

Allons, je vous remercie bien, monsieur Paul... mais vous savez, vous ne m'auriez rien donné, ça aurait été tout de même.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE XVI

PAUL, puis MADAME MARÉCHAL.

PAUL.

C'est elle! C'était elle! C'est elle!

(Il tombe assis sur la chaise près de la table.

MADAME MARÉCHAL, entrant par le fond.

Ah! vous êtes seul, Monsieur? Ces messieurs ne sont pas encore rentrés? Mais qu'est-ce que vous avez?... Est-ce que vous souffrez?

PAUL.

Un peu, Madame... oh! presque pas...

MADAME MARÉCHAL.

Voulez-vous que je sonne? que je fasse monter un domestique pour vous aider à regagner votre chambre?

PAUL, se soulevant sur la chaise.

Merci, Madame, merci... ç'a été un élancement... et puis, ce n'est plus rien...

MADAME MARÉCHAL.

Oh! vous êtes pâle... Respirez un peu, tenez!

(Elle lui présente un flacon. Il le regarde, le prend à mains jointes, se dresse debout.)

PAUL.

Vous l'aviez, vous rappelez-vous?... C'était vous! C'est vous!

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur...

PAUL.

Je vous dis que c'est vous! Mais puisque je le sais!... puisqu'on me l'a dit! puisque c'est vous!... Ah! vous ne vouliez pas me laisser rêver! Eh bien, Madame, je ne rêve plus!

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur, je ne sais vraiment où vous prenez...

PAUL.

Madame, vous étiez au bal, à l'Opéra, à la mi-carême...

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur!...

PAUL.

Ah! tenez, c'est inutile encore une fois... Je viens, il n'y a pas cinq minutes, de toucher le domino que je tâchais d'effleurer de mes lèvres cette nuit-là!

MADAME MARÉCHAL.

Eh bien! oui, Monsieur, j'y étais. Après? J'ai même causé avec vous. J'ai peut-être eu tort, mais c'est vrai. Après? Quel droit cela vous donne-t-il à me parler chez moi de choses que je ne dois pas entendre?... Nous ne sommes plus en carnaval, Monsieur. Ici, vous êtes M. de Bréville, et je suis madame Maréchal... Je suis mariée, je suis mère, j'aime mes devoirs, Monsieur, mon mari et ma fille... Vous m'avez compris, je pense?

(Elle passe devant lui, et va s'asseoir sur le canapé à droite. Un silence.)

PAUL, après avoir rapporté lentement le flacon qu'il pose sur la table.

Ah! tenez! tout à l'heure, Madame, vous me disiez que j'étais un enfant... Un enfant, ce n'est pas dangereux... Eh bien! supposez-moi encore plus jeune que je ne suis... que je sois un enfant tout à fait... pas autre chose... Alors, on a des adorations qui ne font de mal à personne... Les gens âgés en sourient, les plus méchants leur pardonnent, le

mari ne s'en inquiète pas... et la femme... (Il s'avance derrière le canapé.) la femme s'en laisse caresser comme par le parfum de ce qui fleurit, et la musique de ce qui chante. (Il passe derrière elle et lui parle dans le dos.) Cela flotte et voltige autour d'elle... à peine si cela l'effleure... C'est de l'amour... mais de l'amour qui ne dérange rien de sa vie... qui ne prend rien de son cœur... qui ne veut rien d'elle que ce qu'elle donne à tout le monde... de l'amour... qui n'est pas de l'amour! (Il s'appuie et se penche sur le canapé.) La regarder quand elle ne vous regarde pas, s'endormir avec une phrase qu'elle vous a dite, se tenir tout petit et tout content dans l'ombre de sa robe... et puis, un jour, une fois, un moment, dans une promenade, sentir la chaleur de son bras passé autour du vôtre... Mais on ne demande rien de plus! La femme dit : C'est un enfant...

(Paul est tout à fait derrière madame Maréchal, qui détourne la tête.)

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur, restons-en là, je vous en prie, pour vous et pour moi...

(Elle se lève, et va vers le fond pour sortir.)

PAUL, l'arrêtant en se mettant devant elle.

Ah! écoutez-moi encore un peu... Mais c'est impossible que je ne vous sois rien... Il y a comme une main qui nous a poussés l'un vers l'autre... une fatalité, si vous voulez, je ne sais pas... Cette rencontre... ce coup d'épée qui me jette mourant à la porte de votre parc... moi ici, chez vous!... Oh? vous n'auriez pas le courage de me chasser!...

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur, au dîner, vous ne me verrez pas : je serai malade... Et je vous demande de ne jamais chercher à me revoir... jamais, entendez-vous?

PAUL.

Oh ! par grâce, pitié !... vous revoir !... si ! vous revoir ! Oh ! restez ! (Il parle dans le dos de madame Maréchal qui fuit lentement vers la droite, devant le canapé.) Je voudrais tant !... Aujourd'hui !... rien qu'aujourd'hui !... jusqu'à ce soir !... Encore un peu !... Oh ! vous serez bonne... Ce sont mes nuits de fièvre... voyez-vous... Je ne dormais pas... toujours la même idée... toujours vous ! On devient fou !... (Madame Maréchal se retourne.) Oh ! pardon... je ne dirai plus cela... Ne me renvoyez pas, dites? Que je reste !... oh ! que je reste !... Madame... Madame... (Il tombe sur le canapé. D'une voix qui s'éteint.) Ah ! tenez, maintenant je ne m'en irai pas... Je... je ne peux plus...

(Il s'évanouit.)

Madame Maréchal le regarde, s'arrête, hésite, court à la sonnette de la cheminée, sonne, fait un geste d'impatience et d'angoisse, puis court à Paul évanoui, lui jette un baiser sur le front, recourt vers la sonnette, se retourne, aperçoit Paul soulevé sur le canapé et lui tendant les bras. Elle pousse un cri et se cache la figure dans ses mains.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

III

TROUVILLE

ACTE TROISIÈME

Un petit salon dans un chalet de Trouville, porte au fond. Portes avec portières à gauche et à droite, celle de droite menant à la chambre de madame Maréchal, celle de gauche à la chambre d'Henriette. — A gauche, une cheminée ; à côté, un bonheur du jour, une chaise, une table à ouvrage, un fauteuil, une chaise. — A droite, un guéridon entre deux chaises. — Canapés au fond.)

SCÈNE I

MADAME MARÉCHAL, seule, assise sur un fauteuil, près de la table à ouvrage. Elle regarde la pendule.

Il est maintenant en wagon... Je croyais qu'il ne partirait jamais... Il m'a dit : Comme tu m'embrasses ! J'ai eu peur qu'il ne me regardât... Parti ! j'ai besoin de me répéter cela... C'est qu'il faut si peu de chose ! On a beau tout combiner, tout arranger, penser à tout... un accident, un rien, une de ces bêtises qui arrivent, mon Dieu ! il ne faut que cela !... Huit heures !... Oh ! ces aiguilles, quand on les regarde, elles n'ont pas l'air de marcher... Voyons ! faisons quelque chose... (Elle prend une bande de tapisserie, essaye de travailler, et la laisse retomber.) Ah ! c'est tuant, cette vie-là, de toujours lutter, de toujours veiller, d'avoir toujours besoin de toutes ses forces et de toute sa volonté, d'être là toujours aux écoutes... avoir peur du regard d'un domestique... de ses rê-

ves, la nuit! Il y a des moments, il me semble, où je deviens stupide... J'ai des choses qui se brisent dans ma tête... Encore quatre heures!... Oh! il sera exact... (Elle se lève et s'assied à droite sur la chaise, à côté du guéridon.) Qu'est-ce que peut faire Henriette? Les autres fois, elle est moins longtemps, quand elle va jusqu'au chemin de fer avec son père... Je dirai que je suis fatiguée, je ferai servir le thé de bonne heure... Je voudrais être un peu seule avant qu'il ne vînt, pour que toutes mes pensées l'attendent!...

SCÈNE II

MADAME MARÉCHAL, M. MARÉCHAL, entrant et jetant un sac de voyage sur un canapé.

MADAME MARÉCHAL.

Vous! c'est vous?

(Elle se lève.)

M. MARÉCHAL.

Mon Dieu, oui, c'est moi, ma chère amie. Vous retardez de dix minutes simplement, voilà. C'est absurde, cette heure de Paris qu'on rapporte... et puis, on n'est plus à l'heure d'ici. (Il va à la pendule et fait marcher les aiguilles.) J'ai parfaitement manqué le train avec tout cela.

MADAME MARÉCHAL, se rasseyant et se mettant à travailler.

Oh! vous d'abord, pour partir, vous mettez toujours un temps...

M. MARÉCHAL.

Bon ! c'est ma faute à présent.

MADAME MARÉCHAL.

Et votre rendez-vous pour demain ?

M. MARÉCHAL.

Eh bien, mon rendez-vous... qu'est-ce que vous voulez ? je n'y serai pas. J'ai envoyé une dépêche... Il va falloir que je parte demain matin par le premier train... Oh ! c'est une journée de perdue... Tenez, voilà les journaux, la *Revue*... c'était là, en bas, depuis ce matin midi... mais avec nos domestiques !... (Il regarde sa femme.) Vous ne les lisez pas ?

MADAME MARÉCHAL.

Parcourez-les, vous me direz ce qu'il y a d'intéressant.

M. MARÉCHAL, s'asseyant de l'autre côté du guéridon.

Le Crédit mobilier a ouvert au-dessous de 1,100... Voyons combien a fait le Comptoir d'escompte ? 765...

MADAME MARÉCHAL.

Est-ce que vous allez me lire le cours de la Bourse, mon ami ?

M. MARÉCHAL.

Pardon !... voyons... Les nouvelles télégraphiques... « La crise ministérielle a abouti à un arrangement. Une position officielle a été rendue au prince Kong... » Ah! c'est en Chine... Un grand article sur l'hégémonie de l'Herzégovine... Ça vous est égal ?... Un anonyme vient de restituer au Tré-

sor public... heu... heu... heu... Ah! « Hier au soir, une détonation a jeté l'émoi... » C'est toujours intéressant. « Hier au soir, une détonation a jeté l'émoi... » (Il regarde sa femme.) Mais vous ne m'écoutez pas, ma chère?

MADAME MARÉCHAL.

Moi? si... si... c'est que je comptais mes points... J'ai pris un dessin terrible...

M. MARÉCHAL.

« M. R...! à Luzarches! ancien agent de change! » Mais c'est Roger! c'est Roger, mon Dieu!

MADAME MARÉCHAL.

Celui qui avait cette jolie femme blonde?

M. MARÉCHAL.

Il l'a tuée!

MADAME MARÉCHAL.

Tuée!

M. MARÉCHAL.

Net! Lis...

(Il lui donne le journal.)

MADAME MARÉCHAL, parcourant des yeux le journal.

Oh! c'est affreux!... Mais reprenez, reprenez donc ce journal!

(Elle le repousse sur le guéridon.)

M. MARÉCHAL.

Oui, affreux; mais que veux-tu? On n'a plus sa tête, on doit voir tout rouge dans ces moments-là... Un mariage d'inclination! Il l'adorait. Je me rappelle, sur les boulevards, en nous promenant, avant

son mariage, il m'en parlait... il était comme un fou! (Il se léve et se promène.) Une femme qui lui devait tout... Elle n'avait rien... Sa mère et elle brodaient des mouchoirs, quand il l'a connue... Il lui a donné voiture de suite, des chevaux, une maison, tout ce qu'elle voulait! Il ne lui refusait rien. Il se saignait pour elle. Pendant dix ans, il travaillait toute la journée comme un nègre, et il la menait dans le monde le soir... Il se couchait à trois heures du matin, il se levait à cinq heures... C'est lui que je plains, moi...

MADAME MARÉCHAL.

Henriette n'est donc pas revenue avec toi?

M. MARÉCHAL.

Non. Nous avons rencontré madame de Noisy et sa fille. Elles vont te la ramener.

MADAME MARÉCHAL.

Je pense à cette pauvre femme... C'est horrible... Il faut être si sûr!

M. MARÉCHAL.

Sûr? Et que veux-tu de plus? Tu n'as donc pas lu? Il l'a surprise, la nuit, dans sa chambre, une nuit où elle le croyait absent...

MADAME MARÉCHAL.

Ah! oui... elle le croyait absent... oui...

M. MARÉCHAL.

C'est toujours comme cela que cela arrive, du reste.

MADAME MARÉCHAL.

Où as-tu rencontré ces dames de Noisy?

(Elle se lève.)

M. MARÉCHAL.

Elles étaient à la porte du bijoutier. (Il s'assied.) Savez-vous, ma chère amie, quelque chose qui me trotte dans la tête depuis quelque temps? Est-ce que vous ne trouvez pas que notre Henriette a souvent maintenant un air triste, préoccupé?... Elle a toujours été un peu sérieuse, je sais bien... mais voilà plusieurs fois que je remarque...

MADAME MARÉCHAL.

Henriette?

(Elle remonte la scène).

M. MARÉCHAL.

Oui, Henriette... C'est que ce n'est plus un enfant que notre fille. Il faut bien nous mettre cela dans l'idée... Et elle aurait un petit sentiment, que ça ne m'étonnerait pas du tout. Alors vous ne vous êtes pas aperçue?

MADAME MARÉCHAL.

Hein? Moi... non.

M. MARÉCHAL, reprenant son journal.

Je vous dis cela, c'est une idée. Vous savez, on sent ces choses-là... Oh! je ne lui en voudrais pas. Nous ne pouvons pas toujours, nous autres pères, prendre toute la place dans le cœur de nos enfants, il faut être juste.

MADAME MARÉCHAL, allant à la cheminée.

Sans doute... oui, sans doute.

M. MARÉCHAL.

Tiens ! si tu lui en parlais? Je voudrais que tu lui en parles... Tu verrais...

MADAME MARÉCHAL.

Bien, mon ami, bien... oui... oui... Est-ce que vous avez vu ce bateau qui est échoué sur la plage? Ces pauvres gens font leur quête ce soir...

M. MARÉCHAL.

Oh! je connais ça : ici c'est un métier de s'échouer.

(Un silence.)

MADAME MARÉCHAL.

Tenez ! si vous restez, vous allez vous endormir, je suis sûre, comme hier...

M. MARÉCHAL, se levant.

Moi, par exemple !... Enfin, je vais toujours voir.

MADAME MARÉCHAL.

Ah ! si vous rencontrez M. Pierre de Bréville, envoyez-le-moi donc, cet ours-là... Il y a un siècle...

M. MARÉCHAL.

Je passerai au Casino... (Sur la porte.) Eh bien, n'oublie pas Henriette, n'est-ce pas ? Si tu trouves une occasion...

(Il sort.)

SCÈNE III

MADAME MARÉCHAL, seule.

Mon Dieu! pourvu qu'il le rencontre! s'il ne le rencontre pas! Mais Paul ne saurait pas qu'il est revenu! Il viendrait!... Oh! il le rencontrera... Ce journal! J'en ai encore froid! (Elle tombe assise sur une chaise.) Ah! moi qui n'en trouvais pas assez d'émotions dans ma vie! Ma fille... Il me parlait de ma fille... mon Dieu! Qu'est ce qui m'aurait dit cela, qu'un jour il ne me resterait plus d'idées pour penser à ma fille!

SCÈNE IV

MADAME MARÉCHAL, HENRIETTE.

MADAME MARÉCHAL.

Ah! te voilà revenue, Henriette!

HENRIETTE. (Elle va mettre son chapeau sur le bonheur du jour et revient.)

Oui, mère. J'étais avec madame de Noisy, qui m'a ramenée jusqu'à la porte... Est-ce que j'ai été longtemps?

MADAME MARÉCHAL.

Non... non...

HENRIETTE.

On ne m'embrasse pas? (Elle se penche vers sa mère

pour être embrassée.) Ah ! ce n'est pas vos yeux pour embrasser, ça, maman?

MADAME MARÉCHAL.

Enfant!

(Elle l'embrasse.)

HENRIETTE.

J'ai été si longue... Je vais te dire... Louise de Noisy a voulu que je reste pendant que le bijoutier lui perçait les oreilles... Tu sais, c'est la mode ici... Et puis il y avait un monde fou sur la place. (Elle va à gauche.) Nous avons été arrêtées par un tas de gens, des connaissances... les Lourmel, les Terval... (Elle ôte son châle; tournant le dos à sa mère.) Ah ! j'ai été saluée par M. Pierre de Bréville.

MADAME MARÉCHAL.

Ah ! M. Pierre de Bréville...

HENRIETTE.

J'étais avec papa, nous revenions du chemin de fer.

MADAME MARÉCHAL, avec un mouvement de joie.

Il le dira à son frère... je serai sauvée!... (A Henriette.) Viens donc ici, ma chérie. (Henriette s'assied sur une chaise à côté de sa mère.) Mais tu fais bien peu de toilette pour Trouville, il me semble ?

HENRIETTE.

Tu ne me trouves pas assez belle, maman ?

MADAME MARÉCHAL.

Tu sais, pour moi... Cela ne t'amuse pas, la mer?

HENRIETTE.

Oh ! si !

MADAME MARÉCHAL.

Tu ne trouves pas cela un peu triste ? C'est si grand...

HENRIETTE.

Ce n'est pas plus triste que le ciel.

MADAME MARÉCHAL.

Nous avons causé de toi, tout à l'heure, avec ton papa, Henriette.

HENRIETTE.

Ah !

MADAME MARÉCHAL.

Oui... il te croit le cœur un peu pris, figure-toi !

(Elle lui fait une caresse sur la joue.)

HENRIETTE.

Et vous, maman ?

MADAME MARÉCHAL.

Moi, je te le demande, mon enfant. (Elle lui prend le bras et l'approche tout près d'elle.) Oh ! tu as confiance en moi... Dis-moi cela tout bas, à l'oreille... Je veux tes confidences, moi... Tu m'as toujours dit tout... Une mère c'est comme une sœur aînée... ça comprend tout. Qu'est-ce que nous voulons, ton père et moi? que tu sois heureuse, n'est-ce pas ? heureuse pour la vie avec un mari de ton choix... (Henriette se lève ; madame Maréchal la reprend par les deux mains.) Ne crains rien... Mais je te demande un peu pourquoi tu ne

me le dirais pas? Voyons, est-ce qu'il n'y a pas ici un monsieur que tu trouves mieux que les autres ?

HENRIETTE, debout.

Moi?... mais non.

MADAME MARÉCHAL, la tenant toujours par les mains.

Un monsieur que tu vois... quand tu ne le regardes pas!

HENRIETTE.

Non.

MADAME MARÉCHAL, la regardant.

Quand tu ne penses à rien, il n'y a pas quelqu'un auquel tu penses un peu?

HENRIETTE.

Non... non.

MADAME MARÉCHAL, se levant.

Alors ton père se sera trompé... il avait cru s'apercevoir... (Elle se retourne vers Henriette.) Voyons, mon ange, c'est la vérité bien vraie... tu n'aimes personne, bien sûr? Tu ne me caches rien? (Elle lui lève la tête avec la main.) Tes yeux... que j'y voie ton cœur.

HENRIETTE.

Mais non, maman... Ah! on a sonné... je me sauve. (Sur la porte.) Je reviendrai...

SCÈNE V

MADAME MARECHAL, seule, puis PIERRE.

MADAME MARÉCHAL.

Ah! les hommes! (Se retournant elle aperçoit Pierre. Avec un mouvement de joie.) Ah! c'est vous... je suis enchantée... Vous devenez d'un rare... Il y a bien huit jours qu'on ne vous a vu...

PIERRE, lui donnant une poignée de main.

Madame...

MADAME MARÉCHAL.

Tiens, vous êtes seul?... Vous allez prendre le thé avec nous, (Avec intention.) avec mon mari... Vous l'avez rencontré? (Elle va s'asseoir sur une chaise à gauche.) Il ne part que demain pour Paris... Où est donc votre frère?

PIERRE.

Mon frère? Il revient seulement de la pêche... Il soupe maintenant.

MADAME MARÉCHAL.

Et qu'est-ce que vous devenez?

PIERRE.

Mon Dieu! je mène la vie de tout le monde... (Il passe derrière la chaise de madame Marechal et va à la cheminée.) Je prends des bains, je bois, je mange... et je tâche de rendre aux autres le mal qu'ils peuvent dire de moi ...

MADAME MARÉCHAL.

Cela vous rend si méchant que cela, les bains de mer?

PIERRE.

Mais c'est un effet général, Madame... si vous croyez que je suis une exception... Mon Dieu! c'est tout naturel... De quoi voulez-vous qu'on s'occupe? De la mer? Mais on ne la regarde pas... J'étais l'autre jour avec une dame qui est ici depuis un mois; tout à coup elle a dit : Ah! tiens, la mer!... Trouville? Mais vous savez ce que c'est : c'est Mabille pour les femmes mariées... et le café de la Garde nationale pour les maris...

MADAME MARÉCHAL.

Allons! voyons...

PIERRE.

Mais positivement. A Paris, on a ses affaires, ses ambitions, ses amis, ses plaisirs, ses distractions : ici, quand on s'est mouillé et essuyé, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse entre ses repas, pour tuer le temps? De l'observation, et je vous assure qu'on en fait! et que rien ne passe inaperçu. (Il passe à gauche de madame Maréchal.) Un salut, une robe nouvelle, une poignée de main, un tête-à-tête de deux minutes, une arrivée au chemin de fer, un sourire, une migraine, n'importe quoi... (Il s'assied sur une chaise à côté de madame Maréchal.) Je vous réponds que tout cela est étudié, observé, noté, analysé, commenté... C'est-à-dire que je ne sais pas s'il se perd, l'hiver, sur toutes les côtes de France, autant de bateaux

qu'il se perd, ici, l'été, de réputations de femmes sur la plage!

MADAME MARÉCHAL.

Vraiment? Ah! c'est très amusant!

PIERRE.

Non, Madame, ce n'est pas amusant toujours, je vous assure... Moi, qui ne suis pas un enfant, je suis quelquefois effrayé de ce qui se découvre, de ce qui se murmure, de ce qu'on voit, de ce qu'on dit, de tous ces chuchotements où commencent les scandales... C'est qu'il y a des gens de génie, des hommes, des femmes surtout, dans cette partie-là... et qui ont comme une seconde vue du mal... Des gens qui n'oublient rien et qui apprennent tout! tout! on ne sait comment! C'est un travail de sauvages : ils remontent du geste au regard, ils concluent de l'imprudence à la faute, ils soupçonnent, ils flairent, ils devinent!... Au second bal du Casino, vous savez bien qu'on parlait déjà de madame de Rilliers?...

MADAME MARÉCHAL, *d'un air distrait.*

Ah! oui, madame de Rilliers...

PIERRE.

Madame Bériat est aujourd'hui on ne peut plus affichée...

MADAME MARÉCHAL.

Ah! madame Bériat?

PIERRE.

Et il n'y a plus à présent que le mari de madame

de Laujon qui demande pour quelle histoire de femme M. Gonet s'est battu avant-hier...

MADAME MARÉCHAL.

Madame de Laujon?

PIERRE.

Oui, madame de Laujon... Et puis, pour mieux deviner, on suppose; on met un peu de calomnie en avant pour éclairer la médisance; on lance un mot pour voir s'il sera ramassé... on laisse tomber, en mettant la cuiller dans une glace, négligemment : « Madame Maréchal?... Oh!... » Et je viens d'entendre nommer mon frère, Madame...

(Il se retourne vers elle.)

MADAME MARÉCHAL.

Qu'est-ce que vous voulez me dire enfin... voilà une heure?... Est-ce que vous croyez que je ne me doute pas que vous savez tout?

PIERRE.

Ce que je veux vous dire, Madame, (Il se lève.) c'est qu'en aimant mon frère, vous avez fait de moi un homme reconnaissant, orgueilleux de cet amour... comme s'il tombait sur moi-même... Ce que je veux vous dire, et ce que vous ne savez pas, ni vous, ni lui, c'est que votre amour, je l'ai gardé, je l'ai veillé, comme un homme qui couche en travers d'une porte et qui ne dort pas de la nuit... J'épiais autour de vous le bruit, les coups d'œil, le silence... J'étais là derrière vous, effaçant vos imprudences, je renouais chaque jour votre secret, et je refaisais autour de vous sans cesse quelque

chose comme de l'ombre et de la sécurité... Je fermais les bouches qui parlaient, j'empêchais la jalousie de vous voir... Votre bonheur était insolent : je me mettais devant pour le cacher, et faire qu'il ne blessât personne ! (Il marche et revient auprès de madame Maréchal.) Voilà trois mois que je fais ce métier-là, trois mois que je suis toujours là, rompant vos tête-à-tête, vous arrachant à lui, vous jetant de sottes plaisanteries qui vous fassent rire, quand vous rêvez, quand je sens que vous allez rougir ou pleurer... vous avertissant de votre mari, du monde, de tous ceux qui sont là, et que vous ne voyez pas, quand il est là !... (Il marche avec agitation.) Trois mois que je vous suis insupportable... et que vous croyez que je fais cela à cause de je ne sais quel mauvais sentiment de jalousie, parce que vous me prenez de l'affection de mon frère, n'est-ce pas?... Oh ! je vous pardonne... Eh bien, Madame, je suis au bout de ma tâche... J'ai cru réussir un moment ; j'ai cru qu'on pouvait cacher un bonheur comme le vôtre, que j'avais endormi la curiosité du monde, que vous pourriez vivre tranquilles tous les deux, et qu'on vous laisserait vous aimer... Aujourd'hui, je le vois, c'est impossible. J'ai lutté, je suis battu... (Se retournant vers elle et se rapprochant.) Mais cela court maintenant sur les chaises de la promenade ! Les indifférents en parlent déjà ; votre mari peut l'apprendre demain... ce soir... Et alors votre amour, savez-vous ce que ce sera? Ce sera, ce qu'on appelle de son vrai nom légal : l'Adultère ! l'Adultère, entendez-vous? quelque chose qui est dans le Code et qui fait asseoir sur le banc des voleurs ! Votre

passion, cela fera un procès qu'on vendra... Vos lettres seront un dossier, et il y aura des avocats pour les lire tout haut... Vous pleurerez devant des juges, comme une femme déshabillée toute vive... La *Gazette des Tribunaux* dira la couleur du chapeau que vous aviez... et il viendra, pour vous voir là, des gens que vous aurez reçus dans votre salon, qui auront dansé chez vous!

MADAME MARÉCHAL.

Un procès à moi? Mon mari? Jamais! Oh! je n'ai pas peur... Il me tuerait! (Elle se lève. — Pierre s'est assis à droite.) Tout ce que vous me dites... ce que je risque, tout ce que je joue, est-ce que vous croyez que je ne le sais pas aussi bien que vous? C'est ma vie, je le sais bien. Eh bien! après?... De la honte? Allez! j'en ai par-dessus la tête! Et je n'ai pas besoin du mépris des autres! Enfin, quoi? Qu'est-ce que vous voulez? Que je rompe, n'est-ce pas? Eh bien! voilà, je ne peux pas... non, je ne peux pas! Ah! tenez... Regardez-moi... Il ne m'aime plus... Et vous venez de me dire tout ça pour que je lui rende sa liberté... Oh! d'abord vous avez dû toujours l'empêcher de m'aimer, je suis sûre... (Pierre se lève.) J'ai bien vu que vous étiez toujours contre moi.

PIERRE.

Mon frère vous aime aujourd'hui comme il vous aimait hier, Madame... Il ne sait rien de ce que je vous ai dit... et j'espère qu'il l'ignorera toujours...

MADAME MARÉCHAL.

Oh! pardon... Je vous assure, je ne lui ai jamais

dit de mal de vous, demandez-lui... au contraire... Mais c'est que l'idée de le perdre!... Ma vie, vous avez dû la comprendre... (Elle tombe assise sur la chaise, à droite, la tête dans les mains, les coudes sur le guéridon.) Vous connaissez mon mari... Mon Dieu! je ne l'accuse pas... Il est bon... il ne peut pas m'aimer autrement... Moi, un mari, je croyais... J'avais rêvé... Oh! j'ai souffert! j'ai pleuré! Et pourquoi? Je n'avais pas de chagrin, j'avais tous les jours à dîner, du feu, un logement, des robes... J'ai cru mourir! Ce sont des années qui me font encore peur!... Et vous voulez que j'y retombe comme cela, tout de suite? Laissez-moi le temps au moins... Mon Dieu! pour des cancans... Je vous promets : nous serons sages, nous ferons attention... Je vous donnerai toujours le bras... Il ne viendra plus ici... je sais bien, c'est imprudent... Oh! je vous en supplie... Elle lui prend les mains.) Nous vous aimerons tant tous les deux!

PIERRE retire ses mains. Après quelques tours dans la chambre, il revient s'asseoir près d'elle.

Vous jouez votre vie, c'est bien, Madame... Mais savez-vous que vous jouez aussi le bonheur de votre fille?

MADAME MARÉCHAL, se dressant debout.

De... ma fille? Allons! vous êtes fou... (Se retournant vers Pierre.) Ma fille! Eh bien! ma fille, quoi?

PIERRE, allant à elle.

Aux dernières courses de Caen, Madame... Vous n'y étiez pas... Vous aviez laissé mademoiselle Henriette y aller avec son père... Mon frère courait ce

jour-là... Il est tombé, comme vous savez, au premier obstacle... et il est resté un moment sans bouger... On le croyait tué... Moi, je n'y voyais plus... Une main a saisi la mienne, une main que j'ai sentie trembler jusqu'à ce que mon frère fût relevé... (Il la regarde.) C'était la main de votre fille.

MADAME MARÉCHAL, joignant les mains.

Mon Dieu!... Mais alors... Oh! mon Dieu, ma fille!... Moi qui lui demandais là... Elle l'aime!... Voyons, c'est vrai qu'elle l'aime?... Je vous crois, mon Dieu!... Vous dites aux courses de Caen?... Ah! oui... Ne me dites plus rien, en voilà assez!... (Elle tombe sur le canapé, à gauche. — Pierre est assis à droite.) Eh bien! oui, c'est cela, il le faut... Oui, vous avez raison... Il le faut... Il faut rompre... Eh bien! c'est cela... Vous lui direz, à votre frère, comme si ça venait de moi... N'est-ce pas? comme si ça venait de moi... Vous lui direz... Je ne sais pas... Vous arrangerez cela... que ma position, mes devoirs... ah! oui, mes devoirs!... tout de suite, n'est-ce pas?... Allez!

PIERRE.

Il ne me croira pas, Madame...

MADAME MARÉCHAL, se levant.

Mais qu'est-ce que vous voulez, alors?

PIERRE, s'approchant d'elle.

Ses lettres, madame. Je vous rapporterai les vôtres demain.

MADAME MARÉCHAL.

Ses lettres?... (Elle prend une clef dans un médaillon pendu

à son cou.) Ah! c'est vrai. (Elle va au petit meuble à côté de la cheminée, prend dans un tiroir le paquet de lettres, et le rapporte lentement à Pierre.) Tenez!... plus même cela de lui! (Se jetant dans les bras de Pierre en fondant en larmes.) Ah! je suis bien malheureuse!

PIERRE, lui tenant les mains.

Madame, je voudrais pouvoir vous donner du courage avec la pitié que j'ai pour vous.

(On entend à la porte la voix de M. Maréchal.)

MADAME MARÉCHAL, se retournant.

Mon mari!

SCENE VI

LES MÊMES, M. MARÉCHAL.

M. MARÉCHAL, à Pierre.

Ah! moi qui cours après vous... Vous allez toujours bien?

PIERRE.

Très bien.

M. MARÉCHAL.

Et vous faites la cour à ma femme, comme cela, pendant que je vous cherche!... Très bien, très bien!... (Voyant Pierre prendre son chapeau.) Eh bien! je vous fais sauver?

PIERRE.

Mon Dieu, je le disais à madame, j'ai quelques lettres à écrire ce soir... (Saluant.) Madame...

M. MARÉCHAL.

Au revoir, mon cher Bréville, au revoir.

(Ils se serrent la main.)

SCÈNE VII

MADAME MARÉCHAL, assise sur le canapé à gauche; M. MARÉCHAL, puis HENRIETTE.

M. MARÉCHAL.

Figure-toi, ma chère, qu'au Casino, on danse, on danse... Et des toilettes! des toilettes! C'est étonnant, maintenant : je ne sais pas où on prend l'argent... Personne n'a cinquante mille livres de rente, et tout le monde les dépense...

(Un domestique apporte le thé. Henriette entre, pour le servir, par la porte de gauche.)

MADAME MARÉCHAL.

Oh! c'est très brillant, je sais...

M. MARÉCHAL, à Henriette.

Tu n'as donc pas pu décider ta paresseuse de mère à te mener au bal?

HENRIETTE.

Oh! ce n'est pas maman... Elle m'avait proposé de m'y mener... je n'ai pas voulu, ça m'ennuie.

M. MARÉCHAL.

Déjà?... mon Dieu! comme tu fais tes dents de sagesse de bonne heure! (Henriette passe à droite et range sur le guéridon. — M. Maréchal s'assied sur la chaise, à droite, auprès de la table de thé.) A propos, ma chère, on a l'habitude

de laisser l'argenterie dans la cuisine... Je ne sais pas s'il ne serait pas plus prudent de la faire remonter ici pendant la nuit... Il paraît que le jardinier, en venant le matin, l'autre jour, a vu des pas dans le jardin... (Henriette, après un mouvement et un regard vers la fenêtre, va vivement vers la table et se met à servir le thé.) des pas d'homme, à ce qu'il dit...

MADAME MARÉCHAL, troublée.

Ah ! il a vu...

M. MARÉCHAL.

Oh ! c'est bien arrivé à Robinson !... (A Henriette qui le sert.) Pas de lait... non... Mais je te dis non... Tu as une manière de servir le thé, par exemple, ce soir ! (A madame Maréchal.) Oui, ma chère, près de la maison, dans l'allée... (Henriette repose sur la table la théière, et madame Maréchal sa tasse de thé.) Bon ! vous voilà effrayées, je parie...

MADAME MARÉCHAL.

Moi... mais... mais non...

HENRIETTE, se penchant vers son père comme pour couvrir sa mère.

Oh ! nous sommes une des seules maisons où il y ait des fleurs... On vient peut-être la nuit pour en prendre... C'est si mal fermé sur la plage...

(Madame Maréchal regarde sa fille.)

M. MARÉCHAL, se levant.

C'est qu'il paraît qu'on exploite le pays depuis quelque temps... une bande de rôdeurs de nuit... Les Robiquet, tu sais?... Ils ont été complètement dévalisés pendant qu'ils étaient à Paris... On me

sait souvent absent... Il y a cette fenêtre du corridor... Vous feriez bien de la fermer... (Allant vers la porte du fond.) Avec le treillage qui est contre la maison... c'est si facile de grimper, et on est tout de suite à vos deux chambres... (A part.) En attendant, comme mesure de précaution, je vais toujours glisser une paire de balles dans mes pistolets... (Haut.) Tiens! Henriette... (Il lui donne une tasse.) Regarde-moi donc... (Lui prenant la main.) Mais tu as les yeux rouges?

HENRIETTE.

Moi? mais non... C'est qu'il commençait à faire froid au bord de la mer...

(Elle passe vers le guéridon, a droite, et prend un moment son ouvrage.)

M. MARÉCHAL, à madame Maréchal, assise à gauche.

As-tu parlé à Henriette?

MADAME MARÉCHAL.

Oui, mon ami.

M. MARÉCHAL.

Eh bien!

MADAME MARÉCHAL.

Eh bien! Henriette ne m'a pas répondu...

HENRIETTE.

Mais, maman, vous savez bien, je vous ai dit...

M. MARÉCHAL.

Allons! Henriette, pas d'enfantillage... Te voilà devant nous; ce n'est pas un tribunal, sapristi! Allons! faut-il t'aider à parler? Je vais faire l'appel

des jeunes gens que nous rencontrons ici... Voyons si mes petites jalousies de père ont eu de bons yeux... Le petit Lugeac, hé? (Henriette fait un signe de tête négatif.) M. de Vermorel? (Même jeu d'Henriette.) Non? Ah! je vais t'en nommer un... Tenez, ma chère, pour celui-là, je voudrais que notre fille dise oui... Mon Dieu! je sais, il est bien jeune... mais c'est un défaut qui ne dure pas... Il n'a pas précisément le poids d'Henriette comme fortune, mais notre fille sera assez riche... Et je passerais par-dessus tout cela... Je ne sais pas pourquoi toutes les fois que j'ai cherché à me figurer mon gendre, c'était la figure de ce garçon-là que je voyais... Ah! un vrai jeune homme!... de la poudre! Charmant, là, charmant!... Bonne famille... un nom honorable...

MADAME MARÉCHAL.

C'est?

M. MARÉCHAL.

Oh! tu sais bien... Eh bien, le petit Paul... Paul de Bréville...

HENRIETTE, se retournant vivement.

Je ne l'aime pas, M. Paul de Bréville...

M. MARÉCHAL.

Ah! tu te dépêches bien de dire que tu ne l'aimes pas... Tiens! aujourd'hui tu es dans tes diables d'entêtements... On te nommerait toute la terre... Qu'en dites-vous, Louise? Est-ce que vous ne voyez pas comme moi ce joli couple-là? Est-ce que vous n'auriez pas du plaisir à les voir tous les deux ensemble, à côté de nous?...

MADAME MARÉCHAL, d'une voix étouffée.

Tous les deux... ensemble... à côté de nous...

HENRIETTE, allant à son père.

Mais, papa, puisque je ne l'aime pas... J'en aime un autre d'abord !

M. MARÉCHAL, se levant.

Un autre? Tu en aimes un autre?... Eh bien, tant pis pour mon jeune homme, voilà tout! Moi, que ce soit l'un, que ce soit l'autre... tu comprends... Comment s'appelle-t-il celui-là, hein?... Voyons... (S'approchant de sa fille.) Eh bien, dis donc... On ne te mangera pas... (Il lui prend une main et la fait asseoir sur un de ses genoux.) Voyons, Nenette, ma petite Nenette... Ah! voilà un petit nom qui va te faire parler... Y a-t-il longtemps que je t'appelais comme ça! Tu étais haute comme la table, et tu me disais alors le nom de tous tes petits maris, te rappelles-tu? Qui est-ce, cet autre-là, hein?

HENRIETTE, lui mettant les bras autour du cou.

Mais c'est toi, papa!... Je ne veux pas me marier...

M. MARÉCHAL, déliant brusquement ses bras.

Tiens, laisse-nous... J'ai à causer avec ta mère... Laisse-nous.

(Henriette sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII

MADAME MARÉCHAL, M. MARÉCHAL.

MADAME MARÉCHAL.

Mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez donc ce soir?

M. MARÉCHAL, après un silence.

C'est la première fois que ma fille ne me dit pas la vérité... Elle a un secret, notre enfant... oui, un secret pour nous, pour moi, pour vous, sa mère...

MADAME MARÉCHAL.

Oh! mon Dieu ! mon ami, vous prenez cela...

M. MARÉCHAL.

Non... c'est que cette première chose qu'on me cache me fait peur, voyez-vous, Louise... Ces eaux, ces bains de mer, ce monde... on ne sait qui on rencontre, qui on voit, qui on reçoit... Je sais bien, ce sont des craintes... c'est absurde... Mais on n'est pas maître de ses inquiétudes... et malgré moi, ce soir... ce soir, Louise, est-ce que vous ne trouvez pas que cela sent le mystère chez nous?

MADAME MARÉCHAL.

Le mystère? Mais quel mystère voulez-vous?...

M. MARÉCHAL.

Enfin pourquoi n'a-t-elle pas voulu me dire qu'elle aimait? Car elle aime... moi, je vous dis qu'elle aime...

MADAME MARÉCHAL.

Peut-être parce que vous avez voulu le lui faire dire... Vous, les hommes, vous savez si peu... Ces jeunes cœurs-là s'ouvrent d'eux-mêmes, on ne les force pas... Ce n'est pas en la brusquant... Laissez-moi le temps de la faire parler... Tenez, elle me dira tout, à moi... je vous réponds qu'elle me dira tout...

M. MARÉCHAL, jetant un livre sur la table avec colère.

Elle vous dira tout! elle vous dira tout!

MADAME MARÉCHAL.

Mon ami...

M. MARÉCHAL.

C'est vrai, vous avez raison... Je sens que je me mettrais en colère... Il vaut bien mieux que j'aille me coucher... Bonsoir... bonsoir...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

MADAME MARÉCHAL, puis HENRIETTE.

MADAME MARÉCHAL, tombant à genoux.

Mon Dieu! dites-moi qu'elle ne sait rien! (Henriette entre et se laisse glisser à genoux, sans que sa mère la voie — Madame Marechal continuant à prier, à part) Mon Dieu! donnez-moi la force de mon sacrifice.

HENRIETTE, à part.

Mon Dieu! pardonnez-moi : je voudrais bien mourir.

MADAME MARÉCHAL, en relevant la tête, la voit à côté d'elle.

Toi!... Oh! les anges viennent quand on prie... (Elle la relève et la regarde.) Henriette! Non... non... Ma fille... embrasse-moi!...

HENRIETTE, se jetant dans ses bras.

Mère!

(Madame Maréchal l'embrasse, la rappelle des yeux, l'embrasse encore et la reconduit doucement à sa chambre.)

SCÈNE X

MADAME MARÉCHAL, seule.

MADAME MARÉCHAL.

Oh! elle ne sait rien! Elle ne m'aurait pas embrassée comme cela!... Elle ne sait rien, rien! (Elle tombe sur un canapé au fond.) Ah! j'ai bien fait... Oui, oui, j'ai bien fait... A présent, c'est fini, je ne peux plus l'aimer... Mais quelle soirée! mon Dieu! quelle soirée! De l'air... j'ai besoin d'air... (Elle va ouvrir la porte et voit la fenêtre ouverte.) Ah! la fenêtre... (Elle retombe assise.) Ne plus rougir de moi, ah! j'en avais besoin!... Il me semble que je revois ma conscience et que mon cœur rentre dans ma maison... (Elle tombe dans une rêverie. — Par la fenêtre ouverte, entre la musique d'une redowa jouée au premier acte dans le bal.) Ah! la musique du Casino...

SCENE XI

MADAME MARÉCHAL, PAUL, entrant en sautant par le balcon de la fenêtre ouverte.

MADAME MARÉCHAL, se levant avec un cri.

Ah !... Vous n'avez donc pas vu votre frère?

PAUL.

Voici les vôtres... (Il lui tend un paquet de lettres.) Mon frère? Si... vous voyez, je l'ai vu... Il m'a dit... Tenez, je ne sais pas trop... que votre position dans le monde... votre considération... C'est bien cela, n'est-ce pas? Oh! j'ai compris... (Il tombe assis sur une chaise, à droite.) Cela finit donc, l'amour, Louise?

MADAME MARÉCHAL.

Je vous expliquerai... Plus tard... Mon mari est ici... il est là...

PAUL.

Ah! votre mari!

MADAME MARÉCHAL.

Je serais perdue!

PAUL.

Eh bien, quand nous nous perdrions?

MADAME MARÉCHAL.

On lui a parlé d'escalades... de voleurs... Il a des pistolets...

PAUL.

Oh ! je vous aimais bien pourtant ! Je vous aimais bien !... Dans votre voix, dans votre sourire, dans vos yeux, si vous saviez tout ce qu'il y avait pour moi ! Quelquefois, quand vous ne faisiez que me regarder, j'étais heureux... heureux à sentir dans mes yeux des larmes me venir du fond de ma joie !... J'étais si jeune !...

MADAME MARÉCHAL.

Taisez-vous ! Oh ! taisez-vous !

(Elle remonte la scène, le dos tourné à Paul.)

PAUL.

Je n'ai pas eu ma mère, moi, figurez-vous... Et toutes les douceurs de la femme, c'était vous pour moi ! Non, vous n'imaginez pas : vous étiez dans mes pensées comme il y a du bleu dans le ciel !... Quand je vous ai vue au bal, la première fois, vous rappelez-vous ? Oh ! je vous ai aimée tout de suite ! Il me semblait que ma vie vous espérait... Vous ? Mais je ne voyais que vous... Vous étiez ce que je croyais, ce que je priais !

MADAME MARÉCHAL, debout, le dos tourné, les mains appuyées sur la table.

Oh ! je voudrais des injures, pour souffrir moins !

PAUL.

Un mot de vous, je le portais sur moi comme une médaille... Tenez, je me disais votre petit nom souvent tout seul, pour me mettre mon bonheur sur les lèvres, et l'écouter retomber de ma bouche sur mon cœur !

MADAME MARÉCHAL.

Mon Dieu! vous ne comprenez donc pas?... (Se retournant.) Ma fille t'aime! Ah! voilà!

(Elle se tord les mains.)

PAUL.

Henriette! Moi?

(Il se lève.)

MADAME MARÉCHAL.

Oui, Henriette!

PAUL.

Qui a pu...?

MADAME MARÉCHAL.

Je le sais... (Elle court à la porte et met le verrou. — Revenant à Paul, elle le prend par le bras et le force à s'asseoir sur une chaise à côté d'elle.) Et Dieu me donnera bien une minute pour vous dire cela!... Écoutez : c'est quelque chose de bien mal et qui coûte, allez! de tromper son mari... un homme à qui on doit tout... qui croit en vous, qui a confiance, qui vous estime... qui vous estime!... mettre tous les jours le mensonge, la trahison, de la boue dans son ménage! Oui, c'est odieux... Et vous ne savez pas les remords qui déchirent une femme quand il lui reste encore l'honnêteté d'en avoir!... Ah! vous m'avez vue assez souffrir! J'ai eu avec vous bien des larmes... tout mon bonheur les essuyait mal! Eh bien! tout cela... la honte, le chagrin, ce qui me rongeait, les dégoûts de moi-même, la peur de ce qui pouvait arriver, le monde et tous ses yeux, j'aurais tout supporté, tout bravé...

PAUL.

Louise !

MADAME MARÉCHAL. (Elle lui quitte les mains.)

Mais quand on m'a dit que ma fille vous aimait... mon Henriette ! Mais les mères, n'est-ce pas ? c'est pour donner le bonheur à leurs filles... elles ne sont faites que pour cela !... et je lui volais le sien... je lui volais le sien pour toujours !... Oh ! alors, je me suis détestée... j'ai eu horreur de moi... je me suis pris le cœur à deux mains, et j'en ai si bien arraché mon amour, que vous n'y êtes plus !... Non, vous n'y êtes plus !

(Elle lui repousse les mains et se cache la figure.)

PAUL.

Et moi, je vous dis que vous m'aimez toujours !

MADAME MARÉCHAL. (Elle se lève.)

Non, je ne veux pas !... je ne veux plus !... Partez ! Oh ! vous partirez !... Laissez-moi, tenez ! je vous en supplie, laissez-moi ! Faut il que je vous parle à genoux ? (Elle tombe à genoux.) Vous voyez bien que c'est moi qui vous demande grâce... Non... il ne faut plus m'aimer...

PAUL.

Je vous aime !

MADAME MARÉCHAL. (Elle se relève lentement.)

Et puis moi... je vais avoir fini d'être belle, moi, ce ne sera pas long... Un jour, vous m'auriez quittée...

PAUL.

Jamais !

MADAME MARÉCHAL

Si, si... vous auriez vu!... Voyons, partez!

PAUL.

Je vous aime!

MADAME MARÉCHAL.

Vous ne pouvez pas pourtant me demander de faire mourir ma fille! Vous ne pouvez pas!... C'est mon enfant, Paul!... je vous dis que c'est mon enfant! (Elle lui saisit le bras.) Oh! vous allez partir!

PAUL.

Je vous aime! je vous aime!

(Il veut la prendre dans ses bras. Elle le repousse.)

MADAME MARÉCHAL, avec terreur.

Écoute... des pas... on monte... (Bas.) C'est lui!

PAUL, à demi souriant.

Je l'avais entendu.

(La porte est secouée.)

MADAME MARÉCHAL.

Par où? mon Dieu!... Ah! la fenêtre de ma chambre... Il n'y a pas de treillage de ce côté-là... Il se tuerait!... Non... Ah! là... Malheureuse! c'est la chambre de ma fille!...

LA VOIX DU JARDINIER EN DEHORS.

Il est en haut, monsieur! il est en haut!

(Paul marche vers la porte.)

MADAME MARÉCHAL.

Où vas-tu?

PAUL.

Mais... mourir...

MADAME MARÉCHAL. (Elle se précipite vers la porte.)

Oh! pas sans moi!

(La porte de la chambre d'Henriette s'ouvre. Henriette paraît sur le seuil en peignoir blanc, les cheveux dénoués.

MADAME MARÉCHAL, avec épouvante.

Ma fille! ma fille!

(Elle recule et tombe évanouie sur un canapé au fond.)

M. MARÉCHAL derrière la porte.

Mais ouvrez donc, madame Maréchal!

SCÈNE XII

PAUL, MADAME MARÉCHAL évanouie. HENRIETTE entre, passe devant Paul, et lui montre d'un geste la porte ouverte de sa chambre. Paul hésite. Henriette le poursuit jusqu'à la porte d'un geste qui le chasse, et le fait sortir, éperdu, à reculons.

SCÈNE XIII

MADAME MARÉCHAL évanouie, HENRIETTE puis M. MARÉCHAL.

(Henriette va à la lampe, l'éteint, et se met à genoux au milieu de la chambre, tournée vers la porte qui va être enfoncée. La porte est enfoncée. M. Maréchal entre, un pistolet à la main.)

M. MARÉCHAL.

Ah! la nuit .. Ils ont éteint... Où est-il? (Aperce-

vant Henriette en blanc dans l'obscurité, et la prenant pour sa femme.) Ah ! (On entend se fermer une porte intérieure du côté de la chambre d'Henriette.) Tenez ! elle l'a fait sauver par la chambre de sa fille !... Madame Maréchal, madame Maréchal ! veux-tu me dire comment s'appelle ton amant ?... Tu ne veux pas ?... tu ne veux pas ?... Eh bien ! tiens !

(Il lui tire un coup de pistolet. Henriette tombe à la renverse en poussant un cri. A ce cri, madame Maréchal se lève d'un bond, se précipite sur sa fille, tâte la vie qui peut encore lui rester, se soulève en ouvrant la bouche pour crier.)

M. MARÉCHAL, tombant à genoux.

Henriette !

HENRIETTE, à son père, en mettant les deux mains sur la bouche de sa mère, d'une voix mourante.

C'était... mon amant... à moi... !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LA

PATRIE EN DANGER

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La pièce ici imprimée, je la donne, telle qu'elle a été écrite par mon frère et par moi, telle qu'elle a été lue par mon frère au comité de la Comédie-Française, le 7 mars 1868, je la donne sans changer un mot (1).

Maintenant, si cela intéresse quelques personnes, de savoir les raisons pour lesquelles je renonce à épuiser toutes les chances d'une représentation théâtrale sur un théâtre quelconque, pour une œuvre dans laquelle mon frère avait mis et les derniers efforts et les

(1) Seul le titre a été changé. La pièce a été lue sous le titre de *Mademoiselle de la Rochedragon.* Mais le matin de la lecture, sur l'annonce des journaux, nous recevions la visite d'une personne qui nous apprenait l'existence d'une marquise de la Rochedragon, d'une vieille femme qui souffrait de l'idée de se voir affichée, imprimée. Nous n'avons pu nous refuser à un changement de titre.

dernières espérances de sa vie, ces raisons ; les voici :

Sous l'empire, on nous avait dit : « Allez, c'est bien inutile de chercher à vous faire jouer, jamais la censure ne laissera passer votre pièce. »

L'empire est tombé, la république lui a succédé ; mais sous le nouveau régime de liberté, je retrouve la censure replâtrée dans sa perpépuité et rafistolée dans sa toute-puissance. Or, avec les nouveaux censeurs, — qui, je crois bien, sont toujours les anciens, — je n'ai pas seulement à appréhender qu'ils trouvent notre pièce ou trop légitimiste ou trop révolutionnaire ; par le fait cruel des derniers évènements, j'ai à craindre qu'ils ne découvrent, en notre troisième acte — écrit en 1867, dans la prévision certaine de la guerre future, — des allusions, des manœuvres tendant à une agitation dangereuse pour nos relations avec la Prusse.

Dans cette crainte, aujourd'hui que, des deux collaborateurs, je suis resté seul avec une énergie un peu défaillante, je ne me sens pas le courage d'entreprendre les démarches, de subir les taquineries, les ennuis, les petites tortures morales, qu'un fabricateur de livres rencontre

d'ordinaire près d'une direction théâtrale, quand, au bout d'une réussite si chèrement achetée, peut se dresser le désespérant *veto*.

Après tout, s'il me prenait fantaisie de faire le tour des théâtres de Paris, il se pourrait bien que les directeurs épargnassent aux censeurs le crime que je leur impute par avance et que notre pièce fût refusée partout. Le temps n'est guère aux tentatives d'art pur, et le public républicain d'aujourd'hui me paraît ressembler bien fort au public impérial d'hier, au public contemporain de cette anecdote.

Je me trouvais, il y a quelques années, dans le salon d'un grand écrivain ; autour de lui des auteurs de livres connus, des esprits distingués et bêtement idéaux, gémissaient, sur un mode élevé, du remplacement au théâtre des mots spirituels par des gorges, du remplacement des phrases bien faites par des cuisses, et à défaut de chair toute crue et toute nue, du remplacement d'à peu près tout par des robes de Worth. Tout à coup, une actrice connue par le cynisme de son esprit, interrompit les doléances littéraires par cette apostrophe : « Vous êtes jeunes, vous autres, mais le théâtre au fond, mes enfants, c'est l'absinthe du mauvais lieu. »

Et ladite actrice avait toujours l'habitude

d'appeler les sales choses par leurs noms propres.

Obligé de reconnaître que le brutal aphorisme a du vrai pour aujourd'hui comme il en avait pour hier, et que la république n'a pas encore beaucoup fait pour la régénération du goût public, je me résigne, à peu près de la même manière qu'on se suicide, à imprimer cette pièce, un peu consolé cependant par un pressentiment vague, qui me dit qu'un jour, un jour que nous devons tous espérer, cette œuvre mort-née sera jugée digne d'être la voix avec laquelle un théâtre national fouettera le patriotisme de la France.

EDMOND DE GONCOURT.

Mars 1873.

PERSONNAGES

LE COMTE DE VALJUZON.
PERRIN.
BOUSSANEL (1).
LE CHEVALIER DE MEUDE-MONPAS.
JOURGNIAC SAINT-MÉARD.
MARCEAU.
VOGNET.
BLOSSEVILLE.
LAPALLU.
PIERRE.

LA CHANOINESSE DE VALJUZON.
BLANCHE DE VALJUZON.
MADELEINE.
MARGAT.

UN PARLEMENTAIRE, UN AUBERGISTE, UN ADJUDANT, UN ENFANT, PRISONNIERS, GEÔLIERS, HUISSIER DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE, GENDARMES, SOLDATS, PEUPLE.

(1) Un journal nous a accusé de nous être inspirés pour le type de Boussanel du Cimourdain de M. Hugo ; nous n'avons qu'à répondre ceci : l'impression de notre pièce a précédé la publication de *Quatre-vingt-treize*. Mais un critique légitimiste ne nous a-t-il pas sérieusement reproché d'avoir plagié *Madame Benoiton* dans *Renée Mauperin*, roman paru deux ou trois ans avant la représentation de la pièce de M. Sardou ?

I

LE 14 JUILLET 1789

ACTE PREMIER

Le salon d'un hôtel de la rue de la Chaise, à panneaux blancs, à sculptures dorées. Meuble Louis XV en tapisserie de Beauvais. Grande porte au fond. Petites portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LA CHANOINESSE, MARGAT.

(Au lever du rideau, la chanoinesse est assise dans une bergère au bras de laquelle est pendu un grand sac de taffetas. Le comte, assis sur un fauteuil, lui lit la *Gazette de France*. Margat range dans le le salon.)

LE COMTE, lisant.

« De Versailles, le 14 juillet... le commandeur d'Estourmel, procureur de l'ordre de Malte et chargé par intérim des affaires de l'ambassade de cet ordre, a le 8 de ce mois présenté au Roi les faucons que le grand maître est dans l'usage d'envoyer annuellement à Sa Majesté. Ce présent a été reçu par le chevalier de Forget, commandant du vol du cabinet. »

LA CHANOINESSE.

Pardon, comte... Margat, le tailleur est-il venu ? les marchandes ont-elles apporté les fleurs, les dentelles ? les couturières sont-elles là, dans le chauffoir, à travailler ?

MARGAT.

Je vais voir, madame la comtesse... (Elle sort.)

LA CHANOINESSE.

Continuez, mon frère.

LE COMTE.

« Le marquis de Murat et le comte d'Andelange... »

LA CHANOINESSE.

D'Andelange?... ah! des souvenirs, des souvenirs d'un vieux temps... Sa sœur a été reçue en même temps que votre servante au chapitre noble d'Alix... Elle avait un an de plus que moi, juste un an... Et moi, j'allais sur ma septième année... Assez bon sang, les d'Andelange... Elle avait ses huit dégrés de noblesse paternelle sans anoblissement connu, et ses trois degrés de noblesse maternelle, enfin, le convenable... mais par ces temps-ci, c'est presque quelque chose qui marque et les comtes de Lyon ne trouvent plus tous les jours aussi bien... Je me rappelle encore, comme si j'y étais, le chœur de l'église du chapitre, nous, tout en blanc, les dames en grande toilette, avec des robes de soie noire sur leurs paniers et leurs manteaux doublés d'hermine, le grand prieur presque aveugle, qui, pour me couper une mèche de cheveux, me coupa presque un bout d'oreille. — Et quel beau gonflement ce fut dans toutes nos petites personnes, quand on nous attacha sur la poitrine cette croix-là! (Elle touche une croix qu'elle porte à l'épaule.) la croix d'or émaillée à huit pointes, et que nous nous entendi-

mes, petites bamboches de sept ans, appeler madame la comtesse!... Françoise d'Andelange a prononcé des vœux! mon frère, sans vous, sans ma nièce, j'aurais fait comme elle... Et qu'est-il advenu, s'il vous plaît, à ces messieurs de Murat et d'Andelange?

LE COMTE.

Ils ont eu le 3 de ce mois l'honneur de monter dans les voitures de Sa Majesté et de suivre le Roi à la chasse.

LA CHANOINESSE.

Il me semble qu'il y a longtemps que l'on a vu votre visage à Versailles?

LE COMTE.

Il y a quinze jours, ma sœur. (Continuant à lire.) « Leurs Majestés et la famille Royale ont signé le 5 le contrat de mariage du comte Pierre d'Astorg avec demoiselle Cossier... »

LA CHANOINESSE.

Peuh! un contrat où la demoiselle s'appelle ça, le Roi signe ça!... Rien d'autre de Versailles, mon frère?

LE COMTE.

« Le marquis de Favras a eu l'honneur de présenter au roi un ouvrage intitulé: *le Déficit des finances de la France vaincue...* »

LA CHANOINESSE.

Ah! si nous en sommes là à présent! un marquis se mêlant de gribouiller du papier! Tous les

gens de naissance ont à l'heure qu'il est une démangeaison d'écrivailler, de chiffrailler... Des vers, encore passe... Mais écrire finances ! c'est affaire de petit commis de banque, cela, et bon pour M. Necker. Je ne sais vraiment plus où nous en sommes... Tenez, ce temps-ci me fait l'effet d'un mardi-gras !... Des mœurs !... des modes !... Les grandes dames qui se déguisent en laitières... et les seigneurs qui se mettent comme leurs cochers !... Qu'auraient dit nos pères, je vous demande, s'ils avaient vu faire la cour au Roi en bottes ?... en bottes ! j'attends un déluge, moi !

LE COMTE.

Eh ! ma sœur, Louis XIV est mort... tout change... et nous changeons nous-mêmes. Regrettez-vous le vertugadin ? Bast ! le linon est charmant... Croyez-moi, laissons le monde aller son petit bonhomme de chemin, et quand il serait d'aventure un peu plus fou aujourd'hui qu'hier, mon Dieu !

LA CHANOINESSE.

Ah ! vous d'abord, vous trouvez toujours tout au parfait, et pour le mieux. Vous avez une philosophie...

LE COMTE.

Vous voulez gronder, ce matin, ma bonne sœur ? Je suis sûr qu'hier à vêpres, aux Petits-Pères, le père Anselme vous aura fait un tableau des vices du siècle, si noir...

LA CHANOINESSE.

Prenez garde, mon frère, il y a des plaisanteries mal élevées.

LE COMTE.

Pardon... (Un silence.)

LA CHANOINESSE.

Je vous apprendrai que j'ai reçu de notre régisseur de Valjuzon des nouvelles de là-bas...

LE COMTE.

Ah!

LA CHANOINESSE.

Mauvaises, tout à fait mauvaises... Il m'écrit que notre présence serait nécessaire au château.

LE COMTE.

Eh bien, ma sœur, pourquoi n'iriez-vous pas?

LA CHANOINESSE.

Merci, belle corvée!

LE COMTE.

Mais vous savez que je n'entends rien à ces affaires-là. Je donnerais une terre pour ne pas compter avec mon intendant. Ah! j'irais vous retrouver.

LA CHANOINESSE.

Oui, comme les autres fois. Je reçois toutes les semaines de vous un billet d'arrivée, mais c'est tout ce que j'ai jamais eu l'honneur d'y avoir de votre compagnie. Savez-vous, mon frère, que c'est à périr, ces grands champs, ces grands bois, cette terre qui n'en finit pas, et où passe, avec les vaches, ce vilain prochain de rustres et de pécores?...

LE COMTE.

Oh ! je sais que vous n'avez jamais été très-bergère, ma sœur...

LA CHANOINESSE.

Et par là-dessus un curé qui se mêle de donner dans les idées nouvelles, et qui vous encense comme pour la grâce de Dieu.

LE COMTE.

Ah ! au fait, il paraît qu'il y a du bruit dans Paris... mon valet de chambre, en me rasant, m'a parlé de rassemblements dans le faubourg Saint-Antoine.

LA CHANOINESSE.

Propos de laquais !... Si vous écoutez les balivernes... un peu de populace qui se promène ! Eh bien, quoi ? est-ce qu'il y a à s'occuper de cela ?... Le peuple ?... le peuple... oh ! leur grand mot... Parlons sérieux... Maître Lepot d'Auteuil, notre notaire, est venu m'entretenir ce matin d'une conciliation, vous savez, pour le procès que nous avons, depuis 1737, avec les Montverdin, pour nos droits sur ce chemin, qui sépare la *Grande Combe* des *Petits Lignages*... (Margat rentre.)

LE COMTE.

Le chemin n'est pas grand'chose, autant qu'il m'en souvient...

LA CHANOINESSE.

Pas grand'chose ! Et notre droit, monsieur le comte ? un droit de vos pères et des miens, un droit conféré à votre aïeul Thibaut par une charte de 1401...

LE COMTE.

Ce que vous ferez, ma sœur, sera bien fait.

LA CHANOINESSE.

Vraiment, oui, je le crois... tenez, voilà Margat qui tracasse... Je suis sûre que c'est pour vous dire qu'il est l'heure d'aller chercher la petite.

LE COMTE.

Deux heures! c'est, ma foi, vrai, cette pauvre enfant! elle doit compter les minutes. (Il prend son chapeau et se rapproche de sa sœur pendant que Margat sort.) Et c'est tout à fait décidé?

LA CHANOINESSE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Eh bien... ce mariage...?

LA CHANOINESSE.

Ce mariage?... vous me demandez cela sérieusement... aujourd'hui, quand tout est arrangé entre les deux familles?... Allez... allez donc...

(Le comte sort.)

SCÈNE II

LA CHANOINESSE seule.

Sans moi, mon brave frère aurait des sentiments d'un bourgeois du Marais... Chez nous autres, entendez-vous, monsieur mon frère, on ne se marie pas pour faire les tourtereaux. Notre nièce doit avoir des enfants pour continuer notre sang... et je

saurai bien obtenir la substitution de notre nom et de nos armes sur la tête de son premier-né. La chère enfant a été élevée dans des idées religieuses... Si son mari ne la fait pas heureuse, il lui restera toujours Dieu...

SCÈNE III

LA CHANOINESSE, MARGAT, rentrant.

LA CHANOINESSE

Qu'est-ce encore, Margat?... vous êtes tourmentante aujourd'hui, ma fille.

MARGAT.

Madame, c'est l'ancien précepteur de monsieur le comte, à qui on refuse la porte... Il fait demander à madame la comtesse si madame la comtesse veut lui faire l'honneur de le recevoir.

LA CHANOINESSE.

Ah! Boussanel... cet original... Bah! lui ici?... Certainement, fais entrer...

(Margat sort.)

SCÈNE IV

LA CHANOINESSE, BOUSSANEL.

BOUSSANEL, saluant.

Madame la comtesse!

LA CHANOINESSE.

Bonjour, père Boussanel, bonjour... Comment! c'est vous, à Paris, sur le pavé de notre grande ville? vous l'homme des champs? Asseyez-vous donc, Boussanel. Ah! çà, quel intérêt...? qu'est-ce qui peut vous amener dans notre Babylone et vous faire promener vos boucles de cuivre sur nos boulevards?

BOUSSANEL.

Une curiosité bien naturelle, madame la comtesse; je viens comme tant d'autres, pour voir.

LA CHANOINESSE.

Et ça vous a pris à votre âge, cette curiosité-là? Enfin! Mais vraiment je suis bien aise de vous voir. Et dites-moi, je n'ai pas rêvé ça, n'est-ce pas? vous avez quitté votre place de régent de philosophie au collège de Lyon que mon frère vous avait fait avoir?

BOUSSANEL.

Depuis cinq ans, Madame, c'est vrai.

LA CHANOINESSE.

Et vous vous êtes mis à vivre, à ce qu'il paraît, dans une cabane, une hutte de bûcheron à la lisière d'un bois?...

BOUSSANEL.

Entre le Lyonnais et l'Auvergne...

LA CHANOINESSE.

Tout seul... en vrai sauvage, à savantiser, à cuisiner, je ne sais quoi... Tenez, ne m'a-ton pas

écrit de là-bas qu'on vous regardait un peu comme un sorcier?

BOUSSANEL.

Oh! d'innocentes expériences de chimie..

LA CHANOINESSE.

Je pense bien. Oh! je sais qui vous avez été. Je vous ai connu un grand chrétien, monsieur Boussanel, vous aviez une religion d'une ardeur!

BOUSSANEL.

Oui, oui... Il y a toujours eu en moi une exaltation, une frénésie de conviction... Tout ce que j'ai cru et tout ce que j'ai aimé dans la vie m'a toujours dévoré le cœur : la foi... puis la science...

LA CHANOINESSE.

Oh! vous n'étiez pas de ceux qui peignent la damnation en miniature et les flammes du péché en rose! Ah! monsieur le petit-collet, car vous le portiez alors, vous ne ressembliez guère à nos abbés du jour. Sac à papier! je me rappelle encore, à propos de je ne sais quelle algarade de votre élève, un sermon sur l'enfer. J'en ai attrapé un morceau par la porte, j'ai été trois nuits sans en dormir... Et que vous a semblé Paris, monsieur Boussanel?

BOUSSANEL.

Une bien grande ville, madame la comtesse : la capitale de l'humanité.

LA CHANOINESSE.

Vous préférez, je parie, votre cahute?

BOUSSANEL.

Madame, je m'y trouve libre, content, satisfait; à ma tanière de charbonnier, à mes bois, Madame, je dois les meilleures années de ma vie, ma philosophie, ma solitude, le renouvellement de tout moi-même. Ah ! Madame, le beau ciel de lit que la tête des arbres ! Une maison de fagots, si vous saviez comme cela laisse bien passer et venir à vous le souffle et le vent du vrai Dieu, du Père Éternel de tout ! (S'animant.) Mais rien qu'à marcher dans la campagne, au soleil, ou sous des feuilles, on se mêle à la bonté des choses, on devient meilleur et plus aimant. Souvent j'allais de ma forêt au sentier de la montagne, je montais, je montais, les nuages étaient sous moi, l'air se faisait plus pur, le ciel devenait de plus en plus du ciel... Il me semblait que sous mes pieds les horizons de la terre s'effaçaient avec ses misères. Et quand j'étais tout en haut, me couchant sur une cime, suspendu dans l'infini, le pouls pressé, tout mon sang comme soulevé par la légèreté de l'air, presque envolé de moi-même, je restais, des heures que je n'entendais plus, le regard perdu, l'âme noyée, pleurant les mêmes larmes que pleurait saint Augustin... oh ! des larmes délicieuses à pleurer !

LA CHANOINESSE.

En vérité ?

BOUSSANEL.

Puis je redescendais, je revenais avec des pleines brassées d'herbes et de fleurs, de ces fleurs qui poussent toutes seules, de ces bouquets que

font les champs; j'en emplissais ma cabane, elles m'embaumaient et me suffoquaient, et peu à peu j'éprouvais une sorte d'asphyxie divine qui me montait à la tête, m'étourdissait le cœur, et me l'emportait à Dieu, comme dans l'encens fumant de la terre!

LA CHANOINESSE, avec ironie.

Bah! vous vous évaporiez, monsieur Boussanel? voyez-vous ça!...

BOUSSANEL, s'exaltant.

Oh! la nature! vous ne vous y êtes jamais perdus, vous les grands, les riches, les heureux! vous ne connaissez pas cette douceur de vous laisser couler dans cette grande vie de paix, de sève et de fraîcheur, d'y frissonner, d'y palpiter... vous ignorez ce monde de sentiments nouveaux, cet abîme de délices pour l'homme sensible et qui l'émeut jusqu'au fond; le ciel, la terre, l'eau, la plante, l'oiseau, ce que Rousseau pourtant vous a montré, ce qu'il a révélé à votre vieux siècle consumé d'ennui et de sécheresse!

LA CHANOINESSE.

Ah! si vous me parlez de votre Rousseau! un fou!... qu'on aurait dû brûler avec ses livres!

BOUSSANEL.

Madame la comtesse!

LA CHANOINESSE.

Oui, Monsieur. Encore un qui vivait comme vous, comme un loup.

BOUSSANEL.

C'est peut-être le seul moyen d'aimer les hommes, Madame. Dans mon trou, je pensais à eux et je vivais pour eux. Les livres, les sciences, les systèmes, je feuilletais, je creusais tout pour y chercher du bonheur pour les autres. Je me figurais une société d'hommes simples, sages, heureux, frères... Et parfois dans mes rêves, en écoutant, il me semblait entendre le présent trembler et un avenir meilleur de tous les hommes remuer dans ces années-ci...

LA CHANOINESSE.

Bon ! des prophéties maintenant, Boussanel ! je ne vous reconnais plus...

BOUSSANEL.

Mais, madame la comtesse, est-ce que vous ne voyez pas des signes ? est-ce que vous ne sentez pas que de nouveaux temps sont proches ? est-ce qu'il n'y a pas pour vous un vaste roulement dans l'air ? est-ce que vous ne voyez pas de grandes choses qui s'en vont et de grandes choses qui viennent ? Le genre humain n'avait que des jambes et des bras ; il lui pousse une tête, madame la comtesse !...

LA CHANOINESSE.

Ah ! c'est pour ces États généraux que vous dites cela ? Peuh ! un détachement de gardes-françaises aura raison de toute cette robinaille... Tenez, monsieur Boussanel, je suis sûre que vous avez des insomnies, des battements d'artère, des feux dans la tête...

BOUSSANEL.

C'est vrai, quelquefois, madame la comtesse.

LA CHANOINESSE.

Eh bien, faites mon ordonnance, et vous vous en trouverez bien.

BOUSSANEL.

C'est...?

LA CHANOINESSE.

D'avaler deux grandes verrées d'eau fraîche tous les matins, d'entendre la messe et de vous faire ouvrir la veine tous les mois...

BOUSSANEL.

Grand merci, madame la comtesse... Et monsieur le comte?

LA CHANOINESSE.

Vous allez le voir. Eh! tenez... (On entend rentrer une voiture.) c'est sans doute lui; vous allez voir aussi ma nièce, vous savez bien, Blanche, cette poupée d'enfant que vous avez vue si petite.

SCÈNE V

LA CHANOINESSE, BOUSSANEL, LE COMTE entrant avec BLANCHE sous le bras. Blanche va se jeter dans les bras de sa tante.

LE COMTE.

Victoire! la voilà! la voilà! c'est nous.

LA CHANOINESSE.

Eh! petite folle! vous allez déranger mon rouge.

(Elle lui donne à embrasser le dessous de son menton.)

LE COMTE, tendant la main à Boussanel.

Boussanel, mon vieux maître, touchez là, père La Férule. Que de souvenirs! mon catéchisme, Virgile, les histoires de Le Ragois, tout ce que j'ai oublié! Ah! vous n'avez pas fait de moi un grand clerc! (Désignant Blanche.) Et comment la trouvez-vous?

BOUSSANEL.

Mademoiselle est charmante.

LE COMTE.

Charmante?... dites donc incomparablement belle, divine, une Hébé, n'est-ce pas? dans un tableau de Nattier, versant d'une aiguière d'or l'ambroisie à Jup... au diable les comparaisons!

LA CHANOINESSE.

Mais vous avez été bien long, mon frère?

LE COMTE.

Bien long? je crois bien, il m'a fallu enlever l'enfant! Ah! vous ne savez pas ce que c'est... Tout le couvent de la Présentation sens dessus dessous... les petites, les grandes, les moyennes... On la retenait par la robe... on l'accrochait par les bras... la supérieure, les sœurs, la tourière, et sœur Sainte-Agathe par-ci, et sœur Sainte-Sophie par-là! — « Pense à moi, tu m'écriras? » — Et de s'embrasser, et de pleurer! « Ne m'oublie pas!.. Tiens, voilà une image!... N'est-ce pas, tu revien-

dras? » — Et patati et patata! Des commissions, des recommandations, des petits paquets, des petits papiers, de petites paroles de sucre... Ça n'en finissait pas!... Figurez-vous une volière où on aurait pris un oiseau; des cris!... Moi j'étais là devant comme un saint Jean de cire... Mon Dieu! qu'un homme est donc sot devant un troupeau de petits anges qui font un sabbat pareil!... Par exemple, je ne sais pas comment, après avoir été becquetée comme ça, tu peux encore avoir des joues... (Il l'embrasse.). Allons, avoue que tu n'es pas trop fâchée d'être ici?

BLANCHE.

Oh! non certainement, mon bon oncle.

LA CHANOINESSE.

Comme vous dites cela, petite fille!

BLANCHE.

Ces pauvres sœurs étaient si bonnes! Le temps, on ne s'en apercevait pas; j'avais des amies que j'aimais bien... Il y avait au fond du jardin une grande allée où l'on n'allait pas, et où nous nous promenions avec Gabrielle sans nous rien dire, en nous tenant toutes les deux par la main...

LE COMTE.

Allons! vas-tu regretter le couvent? Tiens, tu te moques de moi... Tu vas peut-être me dire que tu ne pensais pas à en sortir?

BLANCHE.

Si... oh! si, c'est vrai... Le bal, la promenade, la

comédie; on y pense... oui, on y pense. Les murs vous paraissent bien plus grands certains jours que d'autres... Et puis, quand on s'en va de là... c'est singulier... le premier moment... on est contente et on a le cœur gros... Tiens, on a comme de la joie qui aurait envie de pleurer.

LE COMTE.

Bah, bah! chère fillette! quand on a droit au bonheur qui t'attend, quand on a devant soi la main d'un homme de bon lieu et une berline bien dorée pour aller à Versailles...

BOUSSANEL.

Mademoiselle se marie? (Il salue Blanche, qui lui fait une révérence.)

LA CHANOINESSE, qui a sonné, à Margat.

Menez mademoiselle à sa chambre. Donnez ordre qu'on l'habille... Blanche, vous verrez si les robes et les ajustements que je vous ai fait préparer sont à votre goût.

(Le comte la regarde sortir. Blanche lui sourit des yeux. Le comte lui envoie un baiser du bout des doigts.)

SCÈNE VI

LA CHANOINESSE, LE COMTE, BOUSSANEL.

LE COMTE.

Ah! çà, Boussanel, vous tombez à Paris, et ce n'est pas ici que vous débarquez?

BOUSSANEL.

Monsieur le comte, j'ai rencontré aux portes de Paris un vieil ami, l'ancien père Manuel de Chaumont, sorti des chemins de l'Église comme moi, et nous logeons ensemble.

LE COMTE.

Bon! vous savez maintenant que mon crédit en cour, tout mince qu'il soit, est à votre service,

BOUSSANEL.

Merci et grand merci, je passe dans la grande ville sans chercher à mordre à une place ou à une grâce. Et en passant... savez-vous, monsieur le comte, qu'il y a bien douze ans que je ne suis revenu à Valjuzon?

LE COMTE.

Au fait, c'est vrai, Boussanel. La vie court comme un voleur.

BOUSSANEL.

Eh bien, le vieux maître a voulu voir l'homme poussé et grandi dans le jeune homme qu'il a élevé. Le vieux maître a voulu lui dire : Monsieur le comte, qu'êtes-vous devenu depuis moi? qu'avez-vous fait de l'existence? êtes-vous heureux?

LE COMTE.

Regardez-moi, Boussanel, voilà ma réponse. Gros, gras et fleuri... Ma conscience sur la figure, ma gaieté sur mon teint et mes vices sur les deux joues!... Le fond excellent, je vous le dois... le reste, qui vaut moins, je l'ai acquis... La tête un peu légère, l'épée aussi, le cœur aussi... Et c'est

moi... Vous m'avez connu à mes vingt ans... je les ai toujours.

LA CHANOINESSE.

Pour vos péchés... cela c'est vrai... les années glissent sur mon frère... A près de quarante ans, il est aussi jeune, aussi écervelé que s'il sortait des pages...

LE COMTE.

Eh! quoi, ma sœur, parce qu'il vient sur la tête d'un homme quelques cheveux qui se permettent d'être blancs, parce que sa taille s'empâte un peu et qu'une jolie femme n'en ferait plus le tour avec ses dix doigts, est-ce une raison, là, en bonne foi, pour que ce pauvre homme se mette l'âme en noir, devienne ennuyé et ennuyeux, maussade avec lui-même et chagrin avec les autres? Et depuis quand le coup de la quarantaine doit-il sonner le couvre-feu de tous les plaisirs et de tous les amusements d'un galant homme? Morbleu! quand, sous une vieille peau, on se sent sa jeunesse dans les veines, quand il vous reste bonne dent et bon appétit à tout; quand la vie a encore pour vous ses beaux étourdissements : le vin, le jeu... et le reste, comment diable voulez-vous qu'on songe à prendre ses invalides? Et d'ailleurs... vous ne savez pas mon histoire, vous, Boussanel?... ce qui m'est arrivé, après la perte... que j'ai fait de cette femme.

LA CHANOINESSE.

Ah! oui, cette créature... nous y voilà... mais il y a dix ans et plus... maintenant.

LE COMTE.

Ma sœur, pas un mot sur cette tombe. C'est une mémoire sacrée pour moi... Eh bien, Boussanel, quand on a perdu une femme comme celle-là, un ange, vous n'imaginez pas!... il n'y a que deux partis à prendre... voyez-vous... se faire capucin, oui capucin... ou devenir... eh! parbleu, ce que je suis, un...

LA CHANOINESSE.

Buveur...

LE COMTE.

Vous êtes polie, aujourd'hui, ma sœur... Eh bien, oui, je bois... Et pourquoi en rougir? Le vin, le vin, ma sœur! mais c'est le seul ami qu'on ne perde pas, et qui gagne à vieillir! Mais sans lui on verrait la vie comme elle est, triste, grise, terne, plate, couleur d'un verre d'eau! La vie sans le vin, mais quel est le malheureux qui en voudrait? Buvez! quel épanouissement de joie, d'oubli, d'espérance, de chaleur et de cordialité!... On fait feu comme un caillou... et on devient bon comme le bonheur! Vive Dieu! tant qu'il y aura dans notre beau pays ces trois fleuves du bon Dieu : bordeaux, bourgogne, champagne, les honnêtes gens noieront la soif, riront, chanteront landerira... O crus bénis! notre vin de France, mais c'est le sang de la France!

LA CHANOINESSE.

Bon! mais qui vous a fait libertin par là-dessus, mon cher frère?

LE COMTE.

La peur d'aimer une seconde fois, ma chère sœur. Et j'ai pris ce moyen comme le plus sage : des liaisons courtes; des cœurs qu'on brise et qui se consolent; votre serviteur qui voltige et papillonne sans se brûler; le plaisir qu'on cueille tout vif; des tendresses, sans peine, sans regret, sans portrait et sans lettres; des flammes dont l'éternité dure le temps d'un souper... Et jamais d'amour... oh ! jamais !...

LA CHANOINESSE.

Chut ! votre nièce...

SCÈNE VII

LA CHANOINESSE, LE COMTE, BOUSSANEL, BLANCHE, entrant en grande toilette.

LE COMTE.

Ah ! vous voilà en grand habit... Quel air, déjà une dame !

BLANCHE.

Ah ! mon oncle, ne vous moquez pas de moi.

LA CHANOINESSE.

Venez çà... petite, que je vous voie... Avez-vous été contente de ce qu'on vous a montré là-haut?

BLANCHE.

Oh ! c'est magnifique, ma tante, trop beau ! La robe en point d'Argentan...

LA CHANOINESSE, l'examinant.

Oui, vous êtes assez proprement accommodée, et pour une toute fraîche échappée de couvent, vous ne me semblez pas trop gauche.., Saluez un peu... marchez... bien, bien...

LE COMTE.

Comme cette graine-là grandit, hein, Boussanel! l'avoir vue pas plus haute que ça au Valjuzon! Te rappelles-tu seulement le Valjuzon, Blanche?

BLANCHE.

Si je me rappelle le Valjuzon! Ah! mon oncle, les absents y étaient! Ils vivaient alors. Nous étions mon père, ma mère, ma tante, vous... Et puis... (Elle parait chercher un moment) M. Boussanel... toute la famille et toute la maison. C'était bon, ce temps-là...

LE COMTE.

Oui, tu dis bien, chère enfant, ce temps-là était bon.

BLANCHE.

Je vous revois tous, assis le soir, quand il faisait beau l'été, sur les marches du perron, dans les grands fauteuils en tapisserie des fables de La Fontaine, moi toute petite et restant bien sage, en ouvrant de grands yeux pour m'empêcher de dormir et qu'on me laissât avec vous...

LE COMTE.

Oh! sage! sage... pas tant que ça, voyons, Blanche, car tu étais un véritable démon...

BLANCHE.

Moi?... vrai?... mon oncle?...

LE COMTE.

Je n'ai jamais vu une petite fille si garçon que toi. C'était à croire qu'on ne pourrait jamais faire de toi une demoiselle... Tu n'as pas idée de la petite sauvage que tu étais... enragée à courir les champs, les bois... As-tu déchiré des fois aux arbres ton habit de marmotte! Tu ne te rappelles pas tout ça?

BLANCHE.

Si... un peu... ça me revient... mais pas comme de moi... comme d'une autre.

LE COMTE.

Et les cris que tu as faits la première fois qu'on t'a coiffée en hérisson et qu'on t'a mis un panier!

BLANCHE.

Ah! oui, cela, je me rappelle... pour aller à un bal d'enfants... mon premier plaisir... j'ai bien pleuré...

LE COMTE.

Oh! tu avais une petite tête!... et maligne avec cela... Demande à Boussanel! vous a-t-elle fait assez de niches?

BOUSSANEL.

Oh! mademoiselle aimait à s'amuser... Une fois par exemple...

BLANCHE.

Ce n'était pas moi, cette fois-là, monsieur Boussanel... c'était Perrinet.

LE COMTE.

Oh! quand l'un de vous deux faisait un méchant tour, l'autre était toujours de moitié. (Voyant Boussanel qui se lève.) Qu'est-ce que c'est, Boussanel? est-ce que vous ne dînez pas avec nous?

BOUSSANEL.

Je vous remercie, monsieur le comte, mais j'ai gardé mes habitudes de paysan... J'avais dîné avant de me présenter chez vous...

LE COMTE.

Je ne vous tiens pas quitte, Boussanel. Nous allons prendre jour pour dîner, non pas ici... mais au cabaret, chez le suisse des Tuileries, les deux coudes sur la table et les paroles à l'aise; nous arroserons le passé et mes confessions.

BOUSSANEL, saluant.

Madame la comtesse, monsieur le comte, mademoiselle...

(Le comte le reconduit à la porte et sort un instant avec lui.)

SCÈNE VIII

LA CHANOINESSE, BLANCHE, puis LE COMTE.

LA CHANOINESSE.

Ah! ces gens de province! c'est tuant, ces visites-là. Encore s'ils avaient quelque chose à vous dire,

ou même à vous demander! Mon Dieu! si seulement on leur avait appris à s'asseoir et surtout à se lever... mais non!

(Le comte revenant, Blanche lui fai signe de venir s'asseoir près d'elle.)

BLANCHE.

Et puis, mon oncle, vous rappelez-vous...?

LE COMTE.

Ah! si nous allons entrer dans le chapitre des *te le rappelles-tu?*

BLANCHE.

O le vilain!

LA CHANOINESSE, qui s'est retournée.

Blanche, faites-moi le plaisir de venir à côté de moi... Approchez, mon enfant... asseyez-vous... vous êtes assez grande fille pour savoir ce dont j'ai à vous parler... vous avez vu la personne en question?

BLANCHE.

Oui, ma tante... une fois au parloir.

LE COMTE.

Eh bien?

LA CHANOINESSE.

Vous reverrez cette même personne demain soir... elle vous sera présentée officiellement... on traitera les articles après-demain... et lundi...

BLANCHE.

Lundi, ma tante...?

LA CHANOINESSE.

Oui, lundi, ce sera une chose faite. Le parti que nous vous destinons, je n'ai pas besoin de vous le dire, est un gentilhomme de bonne noblesse et très-parfaitement apparenté! Vos pères, ma nièce, ne nous ont point laissé de grande fortune : on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son prince. Cependant, avec ce que nous avons de biens, mon frère et moi, et qui seront à vous...

BLANCHE.

Ma tante...

LA CHANOINESSE.

Comme à l'héritière de notre sang, vous pourrez encore faire bonne figure, mener le train qu'il faut, et porter convenablement la dignité de votre état. Le père de celui que vous épousez lui donne dix-huit mille livres de rente en Flandre, et la compagnie de cavalerie qu'il lui a achetée l'année dernière. Vous aurez les diamants de la mère, qui sont fort beaux... Tout cela vous fera, ma chère enfant, une fort jolie entrée de jeu. Vous n'êtes pas née sans agrément, votre mari est un homme d'excellente compagnie... Il est à penser qu'il vous aimera et que vous serez heureuse avec lui... Vendredi, vous paraîtrez en grande loge à l'Opéra, pour la déclaration de votre mariage. Ne rougissez pas plus qu'il ne faut et ne paraissez pas trop étonnée d'être lorgnée par toute la salle. Notre rang, la famille dont vous êtes, celle à laquelle vous allez vous allier, vous donnent vos entrées à la cour...

vous serez présentée. Le Roi, qui sait son histoire de France, vous en rappellera sans doute une page où est votre nom. La Reine ne vous laissera pas embrasser son bas de jupe, et vous relèvera avec un de ces mots qu'on n'oublie pas. Le comte d'Artois trouvera que vous êtes à ravir...

LE COMTE.

Et Monsieur te le dira peut-être en vers...

LA CHANOINESSE.

Mesdames vous marmotteront quelques mots de compliment, où vous n'entendrez rien. Répondez-leur respectueusement, ma nièce... ce sont des saintes!... Ma nièce, vous allez aborder le monde; c'est une grande épreuve. Vous avez le bonheur d'y entrer avec des principes et des exemples qui, j'ose le dire, vous commandent cette grande et haute honnêteté des gens biens nés... l'honneur. Gardez-y toute votre religion... voilà tout ce que j'avais à vous dire, Blanche...

SCENE IX

LE COMTE, LA CHANOINESSE, MARGAT.

BLANCHE.

Ma tante... je tâcherai d'être digne des miens...

MARGAT, entrant suivie des gens de la maison.

Ce sont les gens de la maison, madame la com-

tesse, qui demandent la permission de saluer mademoiselle.

(Défilé des domestiques devant Blanche. Margat sort avec eux.)

SCÈNE X

LE COMTE, LA CHANOINESSE, BLANCHE.

BLANCHE, se retournant.

Et Perrinet?

LA CHANOINESSE.

Ah! monsieur Perrin, il paraît qu'il est sorti... Je n'en suis pas très-contente, de ce garnement-là... Depuis quelque temps, il me semble qu'il se dérange. Un de ces jours, il pourrait bien trouver fermée la porte de cet hôtel.

LE COMTE.

Ma sœur, rappelons-nous toujours son père, le sergent qui se fit tuer pour le père de cette enfant qui est là.

(Grands cris au dehors.)

LA CHANOINESSE, tournant un peu la tête.

Hein? quel est ce brouhaha? encore quelque buste de chez Curtius qu'ils promènent!

LE COMTE, se levant et s'approchant de la porte.

Tiens, mais ça vient ici...

SCENE XI

LES MÊMES; la porte du fond s'ouvre, PERRIN apparaît presque évanoui, soutenu par un garde-française et un homme du peuple. Une foule derrière lui; il a du sang à sa chemise.

LA CHANOINESSE.

Qu'arrive-t-il donc, mon frère? et qui se permet d'entrer ici?

LE COMTE.

Perrinet!

BLANCHE.

Du sang?

PERRIN, se soulevant, se dressant et faisant un pas vers Blanche.

C'était beau, voyez-vous, mademoiselle... Des hommes, des vieillards, des enfants... tout le monde... des bourgeois... des ouvriers... des gibernes sur des habits, des couteaux de chasse dans des mains noires... du peuple comme si la liberté sortait des pavés! A l'Hôtel de Ville, pas de balles : on achète des clous chez l'épicier du coin du Roi, pour charger les fusils, ceux qui en avaient!.. Ah! la journée superbe!... Le bleu du ciel brûlait, il faisait chaud comme avant un orage, quand le ciel attend le tonnerre!... On crie : A la Bastille! et nous y voilà... Je grimpe sur un toit, je saute du corps de garde des invalides. On hachait déjà la porte du pont-levis, les balles

sifflaient, il y avait là des voitures de paille : j'y mets le feu pour enfumer ceux qui tirent, comme on enfume les renards dans mon pays... J'avais à côté de moi un garçon charron : une balle au front; il est tué... Je prends son fusil... ah! le baptême du feu... l'odeur de la poudre!... je me suis senti le fils d'un soldat. Le canon roule... On se fusille par les trous, un tambour rappelle sur les tours; on ne l'entend pas. J'aperçois sur le donjon une serviette arborée au bout d'un fusil. Et en même temps, un papier passe par un petit carré grillé auprès du pont-levis. Un homme, en veste bleue, s'avance sur une planche, reçoit une balle... tournoie, glisse... Il n'était pas au fond du fossé que j'étais à sa place... J'attrape le papier, je le passe à un officier qui était là en uniforme... La Bastille nous menaçait de nous faire sauter avec les vingt milliers de poudre de sa sainte-barbe. Le feu recommence... Tout à coup les chaînes du pont-levis cassent : on s'y jette tous... moi j'y étais le cinquième! je vois une petite flamme blanche, et puis plus rien et je tombe... C'était ça... (Il montre sa blessure.) Alors je ne sais plus ce qui s'est passé... mais on m'a dit que je n'avais pas lâché mon fusil! J'ai rouvert les yeux... La Bastille était prise! la Bastille était prise!

CRIS DE LA FOULE.

Vive le vainqueur de la Bastille!

FIN DU PREMIER ACTE.

II

LA NUIT DU 9 AOUT 1792

ACTE DEUXIÈME

Un salon délabré dans un vieil hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Point de meubles, une grande table et quelques sièges. Grande porte au fond. Fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LE CHEVALIER DE MEUDE-MONPAS, JOURGNIAC SAINT-MÉARD

LE COMTE, assis à la table, encombrée de papiers et de journaux, une paire de pistolets posés dessus, écrivant les derniers mots d'un article.

Voilà! et je signe. (Il sonne. — A un homme qui entre.) A composer de suite... Enfin, Dieu merci! Messieurs, j'espère que ce métier de gazetier est fini... j'espère que, demain, les gens comme nous autres joueront un autre jeu... Et pour ma part je n'en serai pas fâché. A vous dire le vrai, ces derniers temps-ci, je me sentais baisser...

SAINT-MÉARD.

Toi? comte, je t'assure...

LE COMTE.

Je baissais, mon cher,... Non, je n'avais plus cette légèreté d'ironie... ces jolis coups de fouet que je cinglais si lestement en pleine figure de jacobins ; à la fin, je perdais le sang-froid, mes épigrammes

tournaient au coup de bâton... J'avais l'air d'écrire avec ma canne... Non, vois-tu, nous ne sommes pas nés pour cela... On a beau faire, quand on a porté l'épée, la main reste toujours un peu lourde... Enfin, pour des pamphlétaires de hasard et de bricole, nous ne nous en sommes pas encore trop mal tirés, il me semble ; qu'en dis-tu, chevalier?

MEUDE-MONPAS.

Moi, je dis que tu n'es pas juste pour toi-même, et que ton journal aura été le testament de ce rire sans peur que la France aimera toujours comme un de ses courages.

LE COMTE.

Peut-être bien... Enfin, si la monarchie doit périr, eh bien, elle périra du moins avec des gens qui auront mis de la gaieté à se sacrifier, et de la grâce à mourir. Morbleu ! c'est quelque chose... La chanoinesse, ma sœur, a parfois de bonnes idées: c'est elle qui, après ce gueux de décret contre les libellistes, quand Gattey hésitait à nous imprimer, a découvert et loué cet hôtel, à deux pas des Tuileries, et fait monter les presses qui nous ont permis de continuer notre guerre de papier.

SAINT-MÉARD.

Une campagne qui t'aura bien amusé, avoue-le, comte ?

LE COMTE.

Oui... à berner les pantins d'une révolution ; il y a de si bons moments, mon cher ! Quelle joie à les égratigner, à les éclabousser, à les peinturlurer,

ces bons constituants, ces honnêtes législatifs, et toute la jacobinaille, sans oublier les grandes dames démocrates et les laiderons de la démagogie!... Ah! nous avons écrit de jolies méchancetés, un joli régal de scandale, plus tard, pour nos petits-neveux! Après cela, il faut rendre justice au lieu d'inspiration, nous avons tiré diantrement de verve des caves du restaurateur Mafs.... Il y avait là de vénérables bouteilles contre-révolutionnaires qui avaient l'âge de notre Roi, et qui nous donnaient contre les ennemis du trône un entrain!... un certain Clos-Suidérant particulièrement, te rappelles-tu, Meude?... Ce qu'il y a eu là d'articles bouillonnants, sortis des verres comme une mousse, et emportés avec la nappe du dessert!... Encore un deuil qu'il faut faire. Les coquins ont tout vidé, ils ne nous ont pas laissé de quoi écrire! Ils ont mis à sec la cave de Beauvilliers!

MEUDE-MONPAS.

Trois fois...

LE COMTE.

Oui, trois fois. Les misérables! ils mériteraient d'avoir soif tout le restant de leur vie!

SAINT-MÉARD.

Dis donc, est-ce qu'on n'a pas voulu t'assassiner avant-hier?

LE COMTE.

Pourquoi avant-hier? Tu me fais injure, chevalier. C'est tous les jours qu'on veut me faire cet honneur-là. Aussi, j'y suis fait, et je crois, Dieu me

pardonne, que c'est hygiénique pour mon tempérament... Oui, le comité des recherches à mes trousses, les motionnaires des sections aboyant sur mes talons, les bâtons de la révolution conjurés contre moi, la menace et le péril qui sifflent à mon oreille, le réverbère qui me convoite, je trouve que tout cela précipite admirablement les pulsations du cœur et des idées... Ne pas pouvoir marcher dans une rue patriote, sans que toute la rue, hommes et femmes, jusqu'aux enfants, ne vous crient : « A la lanterne ! » oui, les jolis petits enfants aussi, avec leurs coquines de petites bouches roses : « L'aristocrate à la lanterne ! » — Ma parole d'honneur ! c'est vivifiant. On est fouetté, aiguillonné, on se sent dans un air de potence qui vous inspire les idées les plus bouffonnes, et les reparties les plus drôles. J'en trouve quelquefois, vraiment... Non, on ne se figurerait jamais tout ce que ce simple mot : « A la lanterne ! » vous donne d'esprit comptant !

SAINT-MÉARD.

Cet enragé de Valjuzon !

LE COMTE.

A propos, vous ne savez pas, au fait... ah ! une aventure... il faut que je vous conte ça... Donc, l'autre jour, avant-hier comme tu disais, Meude... j'étais dans la rue Saint-Honoré... me voilà reconnu... Oh ! je jouis d'une impopularité... populaire !... On s'attroupe, on m'entoure, on me bouscule, et puis, naturellement, le cri d'habitude... Je dis à la foule : « Donnez-moi du neuf... je suis

fatigué de cet air-là. » Ma plaisanterie rate, personne ne rit... mauvais signe! Je recule... ils étaient bien deux cents. J'étais vraiment trop peu à moi tout seul... En rompant, je trouve une porte cochère ouverte derrière moi... Je me glisse dedans, je referme, je grimpe l'escalier, je frappe à la première porte que je trouve... Rien... je pousse, j'entre et je tombe dans une chambre où je vois une femme... On criait dans la rue, on criait dans la cour... « Mille excuses, Madame, si je ne me suis pas fait présenter... mais on me cherche pour me pendre. » — Une femme, pas toute jeune, encore jolie, dans laquelle on voyait tout de suite ce signe que le diable met chez les femmes capables d'une tentation... Elle achevait de s'habiller... la voilà qui se met à trembler comme la feuille: « Monsieur, au nom du ciel! mon mari est un jacobin! Partez!... » Partir!... Je m'assieds, je lui fais deux ou trois compliments, je lui donne le conseil de se coiffer à la *Passion*, tu sais, avec un rang de boucles en demi-couronne. Elle me disait toujours: « Mon mari est un jacobin... » Alors, je me mets à la plaindre; je lui dis qu'elle est trop jolie et trop charmante pour appartenir à la mauvaise cause, que la nature a fait d'elle une royaliste jusqu'au bout des ongles... et je lui embrasse le bout des doigts, je la prêche, je la catéchise, je la sermonne, je lui dis: « Fi! madame!... » Les citoyens actifs beuglaient toujours en bas... J'arrive à la faire rougir de ses opinions, et lui offre de nous venger à nous deux de celles de son mari... Là-dessus, un éclat de rire: « Ah! monsieur le comte, vous êtes

un drôle de corps! » Elle va à la fenêtre, me dit: « Attendez... » et elle finit par me donner un rendez-vous...

MEUDE-MONPAS.

Bah!

LE COMTE.

Oui, un rendez-vous... pour la première fois où l'on voudra encore me pendre dans sa rue. (Ils rient.) Çà, que dites-vous de mon histoire, Messieurs? Je ne la donnerais pas pour la plus belle des constitutions. Tromper un mari, et tromper un jacobin! deux plaisirs en un! et deux ennemis l'un sur l'autre! Mêler l'amour à la guerre civile!

MEUDE-MONPAS.

Oh! toi, comte, tu seras fou jusqu'à la fin...

LE COMTE.

J'aurai tant de temps pour être sérieux, quand je serai mort, mon ami!

SCÈNE II

LES MÊMES, BLANCHE, entrant avec un paquet dans la main. Elle porte sur sa robe un grand tablier à bavette noire.

BLANCHE.

Voilà les vingt-cinq cartes, mon oncle.

LE COMTE.

Donne... (Il lit: *Entrée des appartements.* Les lettres

noires, le papier bleu... c'est cela, c'est parfaitement cela, ma nièce... Ah! c'est vrai, Messieurs, vous ne savez pas... notre ouvrier nous a quittés... Il nous fallait quelqu'un de sûr... Cette charmante enfant a bien voulu se dévouer... Elle s'est noirci bravement les doigts à la casse... Je vous présente notre petit compositeur. (La prenant et l'abaissant vers lui.) Hein! tu ne t'attendais pas à cet ouvrage-là en sortant du couvent? Voilà les révolutions, ma chère! Cela vous donne des talents d'agrément... (Il l'embrasse.) Tiens! tu as le joli cou de ta mère... Au fait, Mademoiselle, savez-vous que vous vous compromettez avec d'affreux conspirateurs, et que ça peut vous mener...?

BLANCHE.

Je le sais, mon oncle!

LE COMTE.

Brave enfant... A-t-il passé à côté de son bonheur, ce grand dadais qui a mieux aimé émigrer que d'épouser une fille comme toi!... Comprend-on ça, messieurs? Mais sois tranquille, celle aux pieds de laquelle nous allons porter notre vie cette nuit te choisira quelqu'un de sa main, de sa main royale, qui vaudra, je t'en réponds, le choix de ta tante et son chevalier de la triste figure... Elle n'est pas rentrée, ma sœur?

BLANCHE.

Non, mon oncle.

LE COMTE.

Messieurs, voici les cartes que je vous ai pro-

mises pour vous et vos amis... (Mettant ses pistolets dans sa poche.) Je vais aux Tuileries... A bientôt, messieurs... Petite, tu rangeras un peu tous ces papiers, je reviendrai vous donner des nouvelles.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

BLANCHE, seule, rangeant les journaux.

Les Révolutions de Paris! l'Ami du Peuple! le Journal de la cour et de la ville... ô les affreux papiers! ils ne vous apprennent que du mal.... « Incendie... Grand massacre. » (On entend fermer une porte.) Ah! le voilà parti!... Je suis toute seule à présent... avec Margat, qui est à la porte du bas et qui dort, je suis sûre... Comme on change!... moi qui avais peur, à la Présentation, de ce grand corridor où il fallait passer tous les soirs... je n'ai plus peur du tout... Et pourtant on entend assez parler de morts, de gens tués... Je ne sais pas, c'est peut-être qu'on n'a peur que quand on est heureux... (Elle va à la fenêtre.) La belle nuit!... le même ciel que ma dernière nuit au couvent... Nous ne dormions pas toutes les deux, Gabrielle et moi... et de nos lits, tout bas, nous causions... de cela dont on cause entre grandes au couvent: du mariage. Et elle me disait qu'elle voudrait épouser, elle, un homme tout à fait laid, et même plus que laid, estropié, contrefait... Et comme je riais, « Belle âme », comme je l'appelais, se mit à me dire que

sans cela, il n'y avait pas assez de mérite ; et que pour elle, ce qu'elle désirait quand elle serait femme, c'était de se dévouer, de se sacrifier, d'avoir à souffrir... Des idées qui me paraissaient alors bien singulières... Aujourd'hui... oh! je n'en suis pas encore au mari bossu !... mais ce qu'elle me disait... je le comprends à présent... Il y a dans ce temps-ci je ne sais quoi qui vous donne le goût du sacrifice... Pour ceux qu'on aime, il vous vient comme un grand courage qui veut souffrir... une envie de leurs périls... On voudrait partager des malheurs... Ça ne fait rien, cette vilaine révolution est venue trop tôt... Elle aurait bien dû me laisser quelques jours... Qu'est-ce que ça lui faisait? Mais non... à mon entrée dans la maison... tout de suite... lui qu'on apporte blessé !... (Un silence.) Mais ma tante ne rentre donc pas ce soir !... (Un silence.) Ah ! on a frappé... C'est elle. (Elle regarde à la fenêtre.) Non... non... un homme... Il me semble qu'on monte... Ah! mon Dieu, il vient ici.

SCÈNE IV

BLANCHE, PERRIN, en uniforme de lieutenant de la garde nationale soldée.

PERRIN, ouvrant violemment la porte.

Je vous dis qu'il faut que j'entre. (Il entre brusquement et laisse la porte ouverte.) Madame...

BLANCHE.

Perrin ! vous ! ah ! que vous m'avez fait peur !

PERRIN.

Vous êtes seule, Madame?

BLANCHE.

Oh ! il me croit mariée !... Voulez-vous bien m'appeler Mademoiselle?...

PERRIN.

Ah !

BLANCHE, apercevant son uniforme.

Tiens ! des épaulettes !...

PERRIN.

Mademoiselle, vous devez comprendre que si je reviens... après avoir été chassé par votre tante...

BLANCHE.

Oh ! ma tante, vous savez... elle ne vous pardonnera jamais d'avoir pris la Bastille...

PERRIN.

Mademoiselle, j'ai embrassé le parti de la liberté... je suis son soldat. Mais votre maison a été ma maison. Ceux de votre nom ont été bons et généreux pour moi. Ils m'ont élevé. J'ai grandi chez eux à côté de vous, Mademoiselle. Ces souvenirs-là ne s'oublient pas. Je me souviens, et voilà pourquoi je viens vous dire qu'il faut que vous quittiez cette maison, vous et les vôtres, cette nuit, entendez-vous? cette nuit même...

BLANCHE.

Quand je disais, moi, que vous étiez un brave cœur!

PERRIN.

Mademoiselle! je vous jure que je vous parle pour votre salut! Mademoiselle! ceux qui conspirent n'ont pas le droit de jeter votre innocence dans leurs complots... votre vie n'est pas à eux...

BLANCHE, *fièrement.*

Elle est à moi!... et vous me laisserez bien croire qu'en temps de révolution les femmes ont ce droit-là... de la donner!

PERRIN.

Blanche!

BLANCHE.

Monsieur...

PERRIN.

Voici ce qui m'amène...

SCÈNE V

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, *entrant.*

LA CHANOINESSE.

Monsieur Perrin ici!... Pourriez-vous me dire ce qui me vaut l'honneur d'avoir ma porte forcée par vous, et à quoi je suis redevable de trouver dans mon salon un homme que j'avais prié de ne plus mettre les pieds chez moi?

PERRIN.

Madame...

BLANCHE.

Ma tante, il venait...

LA CHANOINESSE.

Paix, ma mie... Laissez Monsieur...

PERRIN, après quelques moments de silence et de colère sourde.

Madame, je ne serais pas ici si je n'y étais pour vous trois et par reconnaissance pour votre famille.

LA CHANOINESSE.

Oh ! je comprends. Vous venez nous protéger, n'est-ce pas ?... Mille fois merci, Monsieur, vous me voyez infiniment touchée de l'attention... mais c'est trop de bonté, et je ne sache pas que les Valjuzon en soient encore tombés là, d'avoir besoin de la protection de monsieur Perrin.

PERRIN.

Qui sait, Madame ?... Oh ! prenez garde, les révolutions changent bien des choses, et je vois vos dangers comme ils sont, terribles, Madame, et tout près de vous.

LA CHANOINESSE.

Des dangers ? Est-ce que la nation nous ferait l'honneur de nous soupçonner ? De bonnes patriotes comme nous, qui vivons tranquilles au coin de notre feu, qui n'avons pas émigré, qui avons béni tous les décrets de nos immortelles assemblées, qui remercions tous les jours les bienfaits de la liberté !

PERRIN.

Madame, on connaît les conciliabules qui se tiennent dans votre hôtel... Mais tenez ! là-dessous, si on perçait le plancher, on trouverait une presse qui, dans ce moment-ci, travaille peut-être. On sait tout. Je sors de l'assemblée populaire où vous venez d'être dénoncée... Oui, un apprenti que vous avez renvoyé...

LA CHANOINESSE.

Eh bien, oui, monsieur, cela est vrai. Il y a une presse là-dessous, et voulez-vous voir son ouvrier? (Elle désigne Blanche.) Le voilà ! Et voulez-vous voir aussi des mains meurtries d'avoir porté des armes au château ?... Les voilà ! Ah ! cela, peut-être que votre district ne le sait pas encore... Allez-y, Monsieur ! Ce sera un beau trait de vertu révolutionnaire et qu'applaudiront vos amis, de dénoncer ces deux mains qui vous ont nourri !

BLANCHE.

O ma tante !

PERRIN.

Laissez, Mademoiselle, laissez parler madame votre tante... Je ne serais pas digne d'avoir mangé votre pain si je n'avais pas le courage d'entendre, sans répondre, l'injure qui me le reproche et me le reprend de la bouche..... Un dernier mot, Madame... Les dénonciations d'aujourd'hui seront, peut-être, mortelles demain...

LA CHANOINESSE.

Demain !... Demain nous serons où seront nos maîtres.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE, entrant.

LE COMTE.

Bah ! Perrin !... Ah ! mon garçon, il se pourrait bien que dans une douzaine d'heures d'ici, ce ne fût pas malheureux pour le citoyen que tu es que je me souvienne de t'avoir fait sauter sur mes genoux...

PERRIN.

Et moi je crois qu'à cette heure-là, il vaudra encore mieux pour monsieur le comte de se souvenir de la seule porte qui s'ouvrira pour lui... au coin de la rue Saint-Roch et de la rue du Dauphin, chez le lieutenant Perrin. (Il salue et sort.)

LE COMTE, le regardant sortir.

Hein ? le drôle !

SCÈNE VII

LA CHANOINESSE, LE COMTE, BLANCHE.

LA CHANOINESSE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Des nouvelles excellentes, ma sœur. Sur ma foi, il se prépare pour demain une journée qui fera

tressaillir nos aïeux dans le plomb de leur cercueil. Non, je ne croyais point qu'il y eût tant de royalistes en France... Tenez! à deux pas d'ici, rue Saint-Honoré, qu'est-ce que je vois? un jacobin qui était battu par une femme... J'ai été si touché de ce beau trait que, ma foi! j'ai embrassé la femme...

LA CHANOINESSE.

Mon frère!

LE COMTE.

Ma sœur: le Roi et les dames! c'est ma devise et mon cachet. Maintenant là-bas, tout va bien... Les suisses rangés comme de vraies murailles... le bataillon des Filles Saint-Thomas à son poste, trois canons dans la cour Royale, un dans la cour des Princes, un dans la cour de Marsan... Tout le monde disposé à faire son devoir... Les gentilshommes se pressant autour du Roi... Ah! il a eu ce soir un plus beau coucher que tous les couchers de Louis XIV!... Des faubourgs, rien que de bons rapports: un rassemblement de quinze cents Marseillais à peine, les sections en désarroi... La chambre du conseil était pleine, un vrai conseil de guerre... la Reine sur un tabouret... (Il se promène.) Le Roi est calme... (S'adressant à sa sœur et à sa nièce.) Ah! Mesdames, le grand spectacle que vous avez manqué!... je vous ai regrettées quand d'Hervilly...

LA CHANOINESSE.

Notre parent par les Hauteterre...

LE COMTE.

Quand d'Hervilly a commandé, l'épée nue, à

l'huissier de la chambre, d'ouvrir à la noblesse française... vous auriez vu se ranger dans la salle de billard les plus grands noms de la France à côté des plus petits... Mais on n'y regardait pas : tous ceux qui étaient là s'appelaient le Dévouement... Saint-Souplet n'avait pour arme qu'un morceau de pincette !... un tableau où il y avait à rire, le diable m'emporte, mais qui donnait envie de pleurer ! Soyez tranquille, avec de si braves gens, l'aide et la garde de Dieu, ma sœur, croyez-moi, nous vaincrons. Et alors le Roi redeviendra le Roi. Tous les Français s'embrasseront...

LA CHANOINESSE.

Sauf ceux qu'on pendra !

LE COMTE.

Nous fermerons notre boutique de gazettes. Nous marierons notre petite Blanche ; moi, j'élèverai les garçons qu'elle aura. Je me rappellerai mon académie de la Guérinière pour les mettre en selle. Je leur apprendrai les secrets d'une vieille lame qui a fait parler d'elle en son temps. Je leur montrerai à lire dans des chroniques où je leur ferai épeler l'honneur et la chevalerie. Nous vivrons en famille, en nous aimant de tout près. Les jours où il pleuvra, ma sœur me fera de la morale... Et nous serons heureux jusqu'à cent ans comme dans les contes de fées pour les petites filles, ma Blanche !

LA CHANOINESSE.

Vous ne repartez pas, mon frère ?

LE COMTE.

Oh ! n'ayez pas peur... j'ai toujours eu pour habitude d'arriver avec les violons. (Serrant les deux femmes contre lui.) A bientôt !

SCÈNE VIII

LA CHANOINESSE, BLANCHE.

BLANCHE, après un silence.

Vous ne vous couchez pas, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Non, pas cette nuit, ma nièce.

(Un silence.)

BLANCHE.

Peut-être ne sera-ce pas encore pour cette fois-ci, dites, ma tante?

(La chanoinesse lève les yeux au ciel avec un geste de dénégation.

BLANCHE, prêtant l'oreille.

On n'entend rien... non, non... rien. (Elle fait quelques pas, regarde machinalement sur la table, prend un livre, l'ouvre. Bruit lointain de tocsin et de tambours. Elle ferme précipitamment son livre, le repose sur la table, va à la fenêtre, reste immobile, et se met à pleurer silencieusement, le visage dans les mains. Puis se retournant lentement:) Vous n'entendez pas, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Si... j'entends, j'entends... la Révolution sonne ses cloches.

BLANCHE.

On va donc se tuer, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Oui... on va se tuer... Eh bien, tant mieux qu'on se batte ; puisqu'il n'y a plus que cela, la guerre civile, eh bien, va pour la guerre civile ! qu'elle vienne, qu'elle descende des cœurs dans la rue, des faubourgs aux Tuileries ! Et qu'elle soit le dernier jugement entre les piques et les épées ! Je la veux, je la demande, je l'implore...

BLANCHE, regardant à la fenêtre.

On dirait que le bruit se rapproche... ah ! des hommes... dans la rue... des armes qui luisent... des fusils... Ils s'arrêtent, ils montrent notre porte... mon Dieu ! — Ah ! ils s'en vont... oui... oui, ils s'en vont...

LA CHANOINESSE.

Blanche, vous devez être fatiguée... à votre âge on a besoin de sommeil... Retirez-vous dans votre chambre, mon enfant ; allez !

BLANCHE.

J'aime mieux avoir peur ici, près de vous, ma tante... (Un silence.) Toujours le tocsin, le tambour... ça ne cesse plus. Comme les cloches grondent !... Elle ne finira donc pas, cette nuit-là ?... Oh ! toutes celles qui sont comme nous, qui écoutent et qui attendent, toutes celles qui veillent et qui pleurent ! (Un silence.) Ah ! le jour,... ma tante... (La chanoinesse ne répond pas.) Ma tante ? vous dormez ?

LA CHANOINESSE.

Non, ma nièce, je prie.

BLANCHE, regardant à la fenêtre.

Mon Dieu, que le ciel est rouge !

LA CHANOINESSE.

C'est vrai, ma nièce, comme du sang... (Un silence.) Le premier de votre race était aux croisades ; il fut tué au combat de la Mansoure... D'autres que vous savez sont venus après celui-là, qui ont aussi bien fait et qui ont rendu leur âme comme une épée brisée en faisant face aux ennemis de leur Diéu ou de leur Roi... Je crois qu'on compterait, dans les hommes de chez nous, ceux qui ont vu leur agonie dans les draps de leur lit. Au combat de Fillingshausen, un Valjuzon, blessé à mort, fit venir son dernier fils : « Mon fils, vous n'aurez jamais peur ? » Il ne lui dit que cela... l'enfant avait sept ans : c'était votre oncle... un grand nom que le vôtre, ma nièce ; et peut-être demain sera-t-il plus grand d'un mort de plus !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMTE, entrant.

LA CHANOINESSE.

Vous ? Ce n'est donc pas pour aujourd'hui ?

LE COMTE.

Si, ma sœur. On n'attendait plus que le jour... et le voilà.

LA CHANOINESSE.

Alors...

LE COMTE.

J'ai voulu voir par moi-même les dispositions de l'attaque, reconnaître les bandes du Carrousel... puis je vous dirai qu'il fait là-bas une chaleur... et pas même un verre d'eau !... Tiens ! Blanche, aie donc la bonté de monter là-haut, à la chambre jaune ; tu me redescendras une bouteille de vin d'Espagne..,

LA CHANOINESSE.

Vraiment, il n'y a que vous pour avoir soif dans un moment pareil !

(Blanche sort.)

SCÈNE X

LA CHANOINESSE, LE COMTE.

LE COMTE, à voix basse.

Vous n'avez donc pas compris ? C'était pour que l'enfant n'entendît pas... Tout est perdu, ma sœur. Il n'y a plus qu'une chose à faire aux Tuileries... oh ! une chose bien simple, se faire tuer !

LA CHANOINESSE.

Mais il n'y a qu'un instant, vous me disiez...

LE COMTE.

Un instant ! Eh ! ma sœur, est-ce qu'il y a des instants dans ce temps-ci ? Les minutes y marchent comme la foudre. Tout est perdu, vous dis-je... le palais m'a fait peur : on s'y agite comme dans la chambre d'un mourant... Pas un ordre, pas un

commandement, pas une volonté! Le Roi incertain, indécis, des endormeurs à ses oreilles, Pétion, Rœderer.... à peine trois cartouches dans la giberne des grenadiers... La trahison partout, dans les escaliers, dans les corridors, la trahison dans les canonniers, la révolution déjà dans les cours et dans le jardin... On a hué le Roi, ma sœur! les troupes qui devaient le défendre! J'ai vu la Reine sortir de la chambre de Thierry... elle avait les yeux rouges jusqu'au milieu du visage, elle, la Reine! Elle nous a dit: Tout est fini... et la voix dont elle nous a dit cela!... A l'heure qu'il est, ma sœur, on promène la tête de Mandat sur une pique! Aux Tuileries, les dames d'atours cachent déjà leurs bijoux dans leurs poches, et tout ce qui reste d'espérance et de fortune à la monarchie, c'est nous... une poignée de gentilshommes et quelques centaines de Suisses résolus à recevoir comme moi les balles des Marseillais pour faire une escorte d'honneur aux funérailles de la royauté! Voilà pourquoi je suis revenu, ma sœur.. pour des adieux!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, BLANCHE, rentrant avec une bouteille de vin d'Espagne.

BLANCHE.

Voici, mon oncle,... j'ai fini par trouver.

LE COMTE.

Merci, ma bonne petite Blanche...

BLANCHE.

Et c'est du vin que vous aimez, du vin du grand-oncle...

LE COMTE.

Ah! le vin de ce brave commandeur de Malte qui se fit sauter avec trois tartanes d'infidèles?... (Il lève son verre.) Mon oncle qui êtes là-haut... très-haut... car un chrétien qui se fait sauter pour la foi doit faire un trou dans le paradis... mon digne oncle, je bois à vous!.... (Regardant Blanche.) Des larmes?... Qu'est-ce que c'est, mon enfant? Oh! ce serait oublier ton nom, et tu es trop la fille de ton brave père... Pleurer, une Valjuzon! D'abord, je le disais à ta tante, tout s'annonce bien; et puis comment veux-tu qu'un vieux routier de guerre comme moi, cuirassé au feu, et dont la peau s'est toujours moquée des balles, aille attraper un accroc de ces blancs-becs-là? Non, non... sur ma parole, j'entends bien te rapporter toute la grosse personne de ton bonhomme d'oncle, au complet... Ah! tu ris?... Ris encore! va, c'est si joli de voir rire des larmes!... Tu ressembles à une rose qui a de la rosée sur les joues!... Et puis embrasse-moi... bien... là, tu sais comme dans le temps, en 79, quand je suis parti pour la guerre d'Amérique avec le vicomte de Noailles, et que, pour t'embrasser, je t'ai soulevée sur ma selle... Ma sœur...

LA CHANOINESSE.

Mon frère, vous êtes heureux, vous, d'être un homme... (Elle l'embrasse.)

LE COMTE.

Adieu, mes cœurs!

SCÈNE XII

BLANCHE, LA CHANOINESSE.

BLANCHE.

Mon oncle va mourir, n'est-ce pas, ma tante?

LA CHANOINESSE.

Demandez à Dieu, ma nièce...

BLANCHE.

Qu'est-ce qu'il a dit, ma tante, pendant que je n'y étais pas?

LA CHANOINESSE.

Ce qu'il m'a dit? (Elle va pour parler.) Plus tard, ma nièce, plus tard... ne m'interrogez pas... ne me parlez pas. Laissez-moi le silence, je vous prie... j'ai besoin dans ce moment d'être seule avec moi-même. (Regardant Blanche qui est assise sur le divan et pleure dans ses mains.) Elle pleure, elle! Elle a des larmes! Moi... je ne sais pas de quel métal on m'a faite... mes douleurs ne veulent pas sortir... je n'ai jamais pu les pleurer...

BLANCHE.

(Un silence.) Le canon! (Elle tombe sur un siège.)

LA CHANOINESSE.

Ouvrez la fenêtre... oui, c'est le canon et la fusillade...

(Un silence.)

Ah! te voilà donc, jour du 10 août! tu devais suivre la Saint-Étienne, le jour du martyr, du saint lapidé, où le Roi a accepté la constitution du clergé!... Mon Dieu! mon Dieu! toute faible femme que je suis, je n'ai jamais craint les coups de pierre, et je ne les crains pas encore: j'y suis prête, vous le savez. Je ne vous demande pas le courage, Seigneur: je l'ai. Mais accordez-moi la patience: appelez à vous, là-haut, mon âme et mon cœur: ils ne veulent plus y monter! Je ne me sens plus la force de vous dire: Que votre volonté soit faite! Seigneur! prenez pitié de moi; c'est la première fois de ma vie que je ne trouve plus de paroles dans ma foi pour me soumettre et m'incliner! (Un silence.) — (On continue à entendre le canon et la fusillade.) Non, non, c'est impossible! une monarchie comme celle-là, vieille de tant de souvenirs, belle d'un si beau passé, glorieuse comme l'oriflamme de notre histoire, cette monarchie qui a été à l'honneur comme à la peine de toutes les grandes journées de la France, la monarchie de saint Louis, d'Henri IV et de Louis XIV, la monarchie pour laquelle il y avait une religion dans l'amour de tous les Français, la monarchie très-chrétienne, la fille aînée de votre Église... non, mon Dieu, vous ne pouvez pas permettre qu'une poignée de factieux l'anéantisse et la balaye! non, vous ne pouvez pas, vous ne voudrez pas laissser déraciner à la furie d'un

peuple cet arbre des Bourbons, de noblesse sacrée, dont chaque branche était un trône d'Europe et qui remontait jusqu'à vous comme l'arbre de Jessé des rois ! Non, vous ne seriez plus la Justice ! vous ne seriez plus la Providence !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MARGAT, accourant.

MARGAT.

Madame !... il n'y a plus de drapeau sur les Tuileries. . j'ai vu cela de là-haut : les Suisses se sauvent !...

LA CHANOINESSE.

Blanche de Valjuzon ! priez pour votre Roi, priez pour votre Reine... priez aussi pour votre sang... priez ! Moi, je... je ne sais plus mes prières !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

III

VERDUN

ACTE TROISIÈME

La grande salle de la maison commune de Verdun. Grande porte au fond. Petite porte à droite. Fenêtre à gauche. La table du conseil à droite. A la table du conseil, Perrin, Vognet, Blosseville. Derrière la table, Marceau debout.

SCÈNE PREMIÈRE

PERRIN, VOGNET, BLOSSEVILLE, MARCEAU.

PERRIN.

Messieurs, ayez confiance dans la bravoure de cette poignée d'hommes enfermés à la citadelle ; ayez confiance dans mon brave bataillon, dans le patriotisme de ces habitants qui demandent les armes...

VOGNET.

Commandant, nous n'osons en donner. Le mauvais esprit d'une partie de la population...

PERRIN.

Ayez confiance en moi, Messieurs ; confiance dans le jeune soldat baptisé au feu de la Bastille, nommé adjudant général sur le champ de bataille du 10 août, et auquel aujourd'hui l'absence du commandant Galbaud fait le grand

honneur de commander ici. — Et qu'a-t-il produit de si terrible ce bombardement de douze heures? A peine une centaine de maisons endommagées, un seul homme blessé mortellement... Est-ce vrai, monsieur Blosseville?...

BLOSSEVILLE.

En effet, commandant. Mais les batteries de l'ennemi tiraient trop haut. Il a rectifié son tir...

PERRIN.

Nos fortifications? Pas un dommage sérieux... Nos dix bastions intacts... Les batteries de la butte Saint-Michel et de la côte de Saint-Barthélemy, — sans effet. — Les dégâts de la corne Saint-Victor sont réparés à l'heure qu'il est, et vous avez vu y travailler des mains de femmes et d'enfants. Encore une fois, Messieurs, ayez confiance dans vos défenseurs : vous savez qu'ils se sont appelés eux-mêmes les premiers soldats de la Liberté. A la dernière heure, n'en doutez pas, la Liberté fera éclater pour vous un de ces miracles, un de ces saluts de désespoirs soudains, imprévus, foudroyants, qui délivraient les cités antiques... Maintenant, allez, Messieurs, faites votre ronde... Je vous attends.

SCENE II

PERRIN, MARCEAU.

(Perrin absorbé. Marceau s'approche de lui et lui touche le bras.)

MARCEAU.

Confiance, oui ! crois-le, nous avons confiance en toi, commandant.

PERRIN.

Toi ? oh ! je le sais... Mon bataillon aussi, les volontaires, les jeunes soldats, mais le reste !... les autres !... Tu as entendu ? Les quelques paroles qu'ils ont prononcées, tu les as comprises, Marceau ?. Leur silence, ce qu'il y avait au fond de leur silence, tu le comprends ! Ah ! si je n'étais pas là ! c'est moi qui leur renfonce les bassesses dans la gorge ! Mais c'est un de ces hommes-là, entends-tu ! un de ces hommes du conseil, qui... sais-tu bien ce qu'il a osé dans la réponse à la sommation de la Prusse ? Nous recommander à son humanité !... Ah ! cette phrase, vois-tu !... et il m'a fallu la subir ! Non, ils n'osent pas encore parler : mais toute leur personne promène sur les remparts, avec leur lâcheté muette, l'annonce et la promesse de la capitulation... Heureusement que, Dieu merci, il reste encore des courages et des indignations... Tiens, tout à l'heure, à la citadelle, un volontaire, me croyant complice du conseil, m'a jeté à la figure le mot lâche...

MARCEAU.

A toi... un volontaire ? — Tu avais ton épée ?...

PERRIN.

Je n'y ai pas pensé... L'insulte se trompait : elle ne m'a pas touché. Oh ! l'idée de cette capitulation, la trouver déjà partout, dans la ville, entre les pavés, sur les places.... sentir tout trahir et tout conspirer contre nous, les maisons, les intérieurs, les familles fugitives de Paris au 10 août, les conciliabules, les correspondances, les délations qui vont à l'ennemi, les femmes qui paralysent la défense, les bruits peureux qui la désespèrent, les signaux qui communiquent à Haudainville, où campent les émigrés... Hier, dans la ville, près des remparts, on a scié deux arbres pour indiquer la poudrière au tir des canons prussiens... Ah ! Marceau, la patrie nous devait un autre champ de bataille que celui-là !

MARCEAU.

Sois tranquille, commandant : elle nous réserve une revanche. Nous retrouverons bien un jour les Prussiens en rase campagne...

PERRIN.

Des soldats de 89 comme nous ! car nous sommes, nous deux, de la même levée d'enthousiasme, — la Révolution nous a donné son souffle et sa flamme... Tu en as, toi aussi, le feu sacré dans la poitrine, — le courage frémissant et la religion ardente...

MARCEAU.

Commandant !... (Il lui serre la main.)

PERRIN.

Mais les autres !... ce Vognet et ce Blosseville ! Des soldats , des soldats, pardieu ! qui sauraient mourir au besoin. — Mais ils ne comprendront jamais, ceux-là, la sainte folie héroïque de la mort. Pour mourir, il faut qu'ils consultent leur compas, qu'ils calculent, qu'ils supputent si les murs autour d'eux ont tant de pierres et puis si ces pierres font telle ou telle courbe géométrique... et la balance de leurs chiffres est ce qui fait leur devoir ! Eh bien, Marceau, nous qui ne sommes pas de cette trempe-là, si nous mourions pour mourir ? Songes-tu à ce grand exemple que laisserait notre mémoire ? au tressaillement qui courrait dans la nation, quand on dirait : Ils sont tous morts jusqu'au dernier !... Songes-tu à l'ennemi terrifié, à la France électrisée ? Une mort inutile ?... Non ! elle vaudrait mieux qu'une armée à la patrie !

SCÈNE III

LES MÊMES, BLANCHE voilée, paraissant à la porte de gauche, et s'adressant à Marceau qui va sortir. Le jour commence à baisser.

BLANCHE.

Pour une passe, où faut-il s'adresser, Monsieur ?

MARCEAU.

L'autre porte, citoyenne.

(Blanche va pour sortir.)

PERRIN, levant la tête, qu'il avait dans ses mains.

Une passe !... pour quel endroit?

BLANCHE, à part.

Sa voix ! (A Marceau en baissant la voix.) pour Haudainville.

MARCEAU, à Perrin.

Pour Haudainville, commandant.

PERRIN.

C'est bien, donne-moi la carte de la citoyenne.

(Marceau la lui apporte, la pose sur la table et sort.

SCÈNE IV

PERRIN, BLANCHE.

PERRIN, sans regarder la carte, à Blanche restée près de la porte.

A Haudainville? le village où sont les émigrés et les traîtres, ceux qui guettent aux portes de Verdun pour y faire entrer l'aigle à deux têtes de la Prusse?... Allons! avancez un peu... encore... plus près... On dirait que vous vous cachez... C'est bien là où vous voulez aller, n'est-ce pas?)Silence et immobilité de Blanche.) Mais tu n'es donc pas Française? Les femmes de France, à l'heure qu'il est, vendent leurs bijoux pour armer les volontaires... Les amantes ôtent leurs bras du cou de leurs amants et leur bouclent leur sac... Les filles, les épouses, les mères, envoient mourir aux frontières leurs pères, leurs maris, leurs enfants... Et toi!... (Blanche fait un pas en arrière comme pour s'enfuir.) Reste là!... Voyons,

je t'ai parlé brusquement... Tu es timide, tu es jeune... remets-toi. (Silence de Blanche.) Mais parle donc, dis-moi que ce n'est pas vrai... Défends-toi... (Silence de Blanche.) Ah! prends garde!... le commandant de Verdun a tout pouvoir contre les traîtres. (Il lève la sonnette qui est sur la table.) Eh bien? (Blanche croise fièrement les bras et le regarde. — A part.) Quelque chose d'elle... (Il repose lentement la sonnette.) Ah! tenez, remerciez le souvenir d'une femme qui vous sauve... (Il la regarde longuement.) Vous êtes une royaliste, n'est-ce pas? vous tenez aux royalistes? vous avez dans ce camp-là votre nom, votre famille.,. Qui sait? peut-être votre cœur! On vous a élevée dans le culte d'un Roi... Vous devez conspirer pour être fidèle... Je vous demande pardon, Madame. . J'avais oublié, dans ce jour où nous sommes, les divisions de la patrie, des opinions et des consciences, et ce triste déchirement de notre France en deux Frances... celle du passé dont vous portez le regret; celle de l'avenir dont nous portons l'espoir! Je croyais qu'aujourd'hui l'étranger était l'étranger pour tout le monde... L'étranger! l'étranger! mais vous ne savez donc pas ce que c'est, Madame, que l'étranger? L'étranger! rien que ce nom!... l'étranger dans la rue et dans la maison! l'étranger vainqueur, souverain et maître! la langue de l'étranger commandant où commandait la langue de France! les fanfares de ses clairons déchirant de l'air de France! les couleurs de ses drapeaux voilant du ciel de France!... Et le soldat... Ah! vous n'y pensez pas?... vous ne pensez pas à l'homme qui vous parle, et dont la vie ne vaut pas grand'chose...

mais c'est pourtant celle d'un brave soldat... Savez-vous si la honte que vous allez peut-être lui chercher à Haudainville, il en voudrait, il l'accepterait? Savez-vous s'il ne la rejetterait pas avec sa vie?... Et maintenant, Madame, je vais vous expédier cette passe...

(Blanche recule et disparaît par la porte ouverte derrière elle, au moment où un grenadier, entré par la porte du fond, pose deux flambeaux allumés sur la table, devant le commandant.)

SCÈNE V

PERRIN, seul, regardant autour de lui.

Partie!... disparue!... elle n'a pas osé venir la prendre... Des femmes, des jeunes filles, les mêler à nos guerres!... Oh! les passions qui se battent ne reculent devant rien... Abuser de ces faiblesses, de ces exaltations, faire des victimes avec cela... des femmes! Lâcheté! c'est un ennemi qu'on devrait bien épargner à des soldats! (Il regarde la carte laissée par Blanche.) Blanche de Valjuzon! Elle!... Blanche!... dans ces complots qui pourraient me mettre sa mort dans la main!... Sa tante, oh! toujours sa tante!... Blanche!... c'était elle!... oh! mes années de ce temps-là! Heureuse égalité!... la première de toutes, celle de l'enfance! Vos noms, ce ne sont encore que vos petits noms... on ne sait rien du monde de plus tard... c'est la nature... Elle me disait *tu*, et je lui disais : Blanche... Blanche, c'est maintenant mademoiselle de Valjuzon!... Oui, là, elle était là, devant moi, im-

mobile, fière, voilée... et pas un mot... Pourtant, à la fin, un moment... Quand je lui ai parlé de moi, il m'a semblé, elle a fait un mouvement... Les révolutions ont beau faire : elles vous laissent un cœur.... Allons ! à mes devoirs ! Je tâcherai, sans y faillir, de faire pour elle ce que j'ai fait pour l'oncle au 10 août... Dieu merci ! celui-là, sa blessure était assez bonne pour que je ne craigne pas de le retrouver ici... Et à présent, commandant Perrin, ne soyez plus que l'homme de votre épée... Vous répondez de Verdun à la nation !

SCÈNE VI

PERRIN, LE CONSEIL rentrant en séance.

PERRIN.

Eh bien, Messieurs, rien de nouveau ?

VOGNET.

Rien de nouveau, commandant. Cependant...

PERRIN.

Parlez, monsieur Vognet...

VOGNET.

Vous me permettrez de vous demander si, dans le présent état de choses, devant l'émotion de la ville, l'agitation des esprits, il ne vous paraîtrait pas raisonnable, opportun, de faire des ouvertures au roi de Prusse pour une suspension d'armes, une trêve de quelques jours...

PERRIN.

Une trêve? une suspension d'armes? vous pensez à cela, monsieur Vognet? et vous proposez ici sérieusement... Y avez-vous réfléchi? pouvez-vous croire qu'elle sera accordée? comment imaginer que le roi de Prusse nous donne bénévolement le temps d'être débloqués par le général Dumouriez?... Allons! tenez, dites toute votre pensée... Ce n'est pas une trêve que vous demandez...

VOGNET.

Commandant, je crois que les sentiments que j'ai eu l'honneur de vous exprimer ne sont pas seulement les miens; ils sont aussi partagés par monsieur Blosseville. (Blosseville fait un signe d'assentiment.) Et ils répondent au désir de toute la population de Verdun.

PERRIN.

Vous la calomniez, Monsieur... Il n'y a pas deux heures que le maire de cette population, venant à moi, je sortais de la citadelle, m'a demandé de se mettre à la tête de tous les hommes en état de porter les armes pour enlever les batteries ennemies ou mourir en combattant. Voilà un citoyen et un patriote, n'est-ce pas? Messieurs, qu'en pensez-vous?... Oui, nous sortirons tous, ai-je dit à ce brave homme, aux braves gens qui étaient avec lui, et nous mourrons tous si l'ennemi fait brèche... Jusque-là je veux défendre régulièrement Verdun pour mon honneur et pour l'honneur de nos armes. Vous, restez sur les remparts, garnissez les

parapets, murez les portes, et la ville est sauvée, et nous serons vainqueurs... Tel est le langage que je leur ai tenu : je n'ai pas à en tenir d'autre devant le conseil.

SCENE VII

LES MÊMES, UN PARLEMENTAIRE, les yeux bandés, amené par un garde.

PERRIN.

Rendez la lumière à Monsieur.

(Le garde ôte le bandeau au parlementaire.)

LE PARLEMENTAIRE.

Commandant, une note que le duc de Brunswick, généralissime des armées combinées de Prusse et de l'Empire, m'a chargé de vous remettre.

PERRIN, lisant.

« ... J'offre donc à la garnison, ou plutôt je lui demande de livrer aux troupes prussiennes les portes de la ville et celles de la citadelle, et de sortir dans les vingt-quatre heures, avec armes et bagages, à l'exception de l'artillerie. Mais si elle rejetait cette offre généreuse, elle ne tarderait pas à éprouver les malheurs qui seraient la suite nécessaire de ce refus. Elle serait soumise à une exécution militaire, et les habitants livrés à toute la fureur du soldat. » Messieurs, il n'y a pas de réponse, n'est-ce pas? Pas d'autre que le feu de la place.

LE PARLEMENTAIRE.

Commandant, le roi mon maître honore le courage. Il connaît le vôtre. Il vous sait un soldat sans peur, et que rien n'intimide ; ni le nombre, ni la force, ni les cent mille hommes que la prise de Longwy nous permet de réunir sous Verdun. Mais la défense est impossible. Qu'avez-vous pour résister ? Nous avons tous les états de la place : un bataillon de Mayenne-et-Loire, un bataillon de l'Allier, un d'Eure-et-Loir, un de la Charente, un dépôt du 92e régiment de ligne, un dépôt du 9e chasseurs à cheval, des gardes nationales rejetées par nos uhlans dans votre ville... Et c'est tout. En armes, vous avez cinq cents fusils d'infanterie et de dragons... Vous avez trente fusils de rempart, quarante peut-être. Il vous faut pour la défense de cette ville cent quinze pièces de canon... Vous en avez trente-deux !... Et vingt-quatre sont de tous calibres !... Dix mortiers... six pierriers... Oh ! les chiffres sont justes... Et pour servir vos pièces, rien que des soldats de ligne dressés en quelques semaines par des officiers en retraite... Voilà ce que vous avez !... Et c'est avec cela...?

PERRIN, à Marceau.

Adjudant, reconduisez Monsieur, hors de la place, les yeux bandés...

SCENE VIII

PERRIN, LE CONSEIL.

BLOSSEVILLE.

Mais, commandant, l'illusion n'est plus possible... A l'heure qu'il est, la place est intenable.

VOGNET.

Oui, intenable.

PERRIN.

Comment! monsieur Blosseville, monsieur Vognet, c'est vous qui dites cela? Et votre déclaration, dont l'encre est à peine sèche, disait que Verdun était en état de soutenir le siège...

LAPALLU.

Tout est changé depuis.

PERRIN.

Comment? changé! Qu'est-ce qui peut être changé ici, expliquez-le-moi, quand je me sens toujours le même, moi?

LAPALLU.

Commandant, des trente-deux canons dont vous parlait l'envoyé du roi de Prusse, la plupart sont déjà hors d'état de répondre au feu de l'ennemi... La place peut donc être enlevée au premier assaut... Dans cette situation, n'est-il pas évident qu'il vaut mieux conserver à la nation une garnison de

quatre mille hommes que de retarder d'un jour la prise de la ville ?

PERRIN.

Messieurs, vous deviez prévoir tout cela...

VOGNET.

Nous comptions sur une division de Luckner, mais il ne veut envoyer ni un homme ni un canon, par cette raison que, dans l'état de la place, ce serait les livrer à l'ennemi.

LAPALLU.

Nous comptions sur les deux bataillons que nous avait promis Dumouriez ; ils ont été devancés par les troupes d'investissement, et je viens d'apprendre que Galbaud, trouvant la route de Varennes interceptée par un corps considérable, a rebroussé chemin.

BLOSSEVILLE.

La plus grande défense de la place, l'eau des fossés, est à moitié vidée par les tranchées des sapeurs de l'ennemi sur les digues...

VOGNET.

Et le pain du soldat, qui colle au mur quand on l'y jette !... Vous voyez qu'il y a bien des choses de changées, commandant.

PERRIN.

Je ne vois, moi, que mon serment sur ce drapeau. (Il montre un faisceau de drapeaux au-dessus de la porte du fond.) Vous pouvez le lire tous : *La liberté ou la mort !*

MARCEAU, rentrant.

Et nous le tiendrons !

VOGNET.

Et la population, commandant? la population menacée d'un second bombardement, d'une ruine entière, de l'embrasement de toute la ville! Les femmes folles et furieuses de peur... (Cris au dehors.) entendez-vous leurs cris... les femmes qui assiègent en troupe, depuis le lever du jour, la maison commune pour demander qu'on leur épargne les horreurs d'une résistance inutile, comment les contiendrez-vous? Le peuple vous déborde, il est déjà plus fort que vous. (Grands cris au dehors.) Tenez! (Il va à une fenêtre.) Regardez : l'émeute bouscule vos factionnaires... Elle monte l'escalier, elle approche. (Fracas des portes ouvertes par la foule, qui entre en jetant une clameur.) Commandant, la voilà! répondez-lui!

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN FLOT DE PEUPLE envahissant la salle.

CRIS DE LA FOULE.

La capitulation! la capitulation!

PERRIN.

Si haut, vous osez le dire! si haut, vous osez le crier ici, ce mot que personne de nous, ni moi-même, n'avons le droit de prononcer! ce mot qui ne doit se lever, et encore tout bas, que du bombardement d'une cité, de ses bastions rasés, de ses

maisons en flammes, de sa garnison décimée, ainsi que le râle de l'agonie d'une ville ! Capituler ! capituler, citoyens, sans un assaut, sans une brèche, avant même que les boulets aient troué un chemin à l'ennemi, quand vos murs sont encore debout, que leurs pierres résistent, et nous montrent l'exemple !... Vous venez demander à votre commandant !... Eh ! quoi, voulez-vous donner le spectacle d'une honte dont pas une ville française n'a voulu dans les temps passés ! voulez-vous que, dans quelques jours, un décret de la France victorieuse et affranchie de l'étranger, car cela sera, voulez-vous qu'un décret rase vos murs, vos maisons, disperse la mémoire de votre ville comme les cendres d'un criminel, et qu'au voyageur qui passera sur vos ruines, on réponde : « Ici fut la ville des lâches ! »

CRIS DU PEUPLE.

Assez ! assez ! Tais-toi ! tais-toi ! Silence au commandant !

UNE VOIX.

Qu'il parle !

PERRIN.

O Patrie ! inspire-moi ! que ton nom sacré leur parle dans ma voix ! Patrie ! donne-moi tes mâles accents ! Souffle-moi les mots qui font qu'on meurt pour toi !... O Patrie ! terre chérie à laquelle on tient par les entrailles comme à sa mère ! ton amour, l'amour de tous les hommes pour le sol où ils sont nés, où ils ont le berceau, le foyer, la famille et la tombe, cet amour qui a mis, dès le premier jour du monde, des armes aux mains des forts, des

pierres aux mains des faibles, tant de morts illustres semées pour toi dans le passé, tant d'héroïsme en ton honneur, de la Grèce, de Rome, de l'ancienne France, inscrits par l'humanité au livre d'or du patriotisme... rien de tout cela ne leur parle donc! Des hommes!... des hommes qui ont leurs bras et du fer! ils veulent ouvrir les portes de leur ville, ils veulent se rendre sans s'être seulement battus! Ils demandent cette humiliation! ils la réclament, ils l'exigent, ils la pressent, ils en ont soif! Et ce sont des Français!... Des Français, vous? Avec la Révolution, il ne vous est donc rien poussé dans le cœur? vous ne vous sentez pas grandir de dix coudées?... Vous rendre? ah! c'est déjà trop d'un Longwy!... et je ne suis pas un Lavergne!... Vous rendre?... Et à qui?... A Brunswick! à l'homme qui a promis de nous corriger comme des enfants révoltés, à l'homme qui vient pour fouetter la France! Et qui sait? s'il n'avait qu'à passer sur des poitrines comme les vôtres, il pourrait bien mener ses maîtres, les Rois coalisés, à l'Opéra, le 15 septembre, dans ces loges qu'ils ont bien eu l'audace de louer d'avance!

CRIS DU PEUPLE.

A bas! à bas! La capitulation! la capitulation! A bas!

PERRIN.

Oh! vous m'écouterez jusqu'au bout : je suis votre honneur qui vous parle! Défenseurs de Verdun, retournerez-vous dans vos foyers pour que vos fiancées s'écartent de vous et que les enfants

dans les rues vous crient par derrière : « Il a rendu Verdun ! » Mes camarades, mes amis, vous tous, fils de la liberté naissante, enfants perdus de l'armée qui doit combattre pour elle et la faire triompher, les peuples de l'Europe vous regardent et vous espèrent, la Nation vous attend. Vous ne déserterez pas cette fortune que la guerre vous fait d'être la sentinelle avancée de vingt millions d'hommes libres! Républicains, mes frères, vous pouvez égaler les vertus des anciennes républiques; vous le devez à l'histoire! L'heure est suprême et ne recommencera plus. Vous êtes entre l'immortalité et l'infamie... Songez-y : c'est ici la porte de la France... A vous d'en faire les Thermopyles ou les Fourches Caudines! Choisissez : les clefs de la Patrie sont en vos mains. Que Verdun soit pris... et demain ce cri immense remplira toute la France : *La Patrie est en danger!* Demain, les villes diront aux villes, les villages aux villages, les tocsins aux tocsins, les vents aux horizons : *La Patrie est en danger!...* Demain le drapeau noir flottera sur les tours de Notre-Dame!... Demain!... l'ennemi sera à une enjambée de Paris!...

SCÈNE X

LES MÊMES, LA CHANOINESSE et BLANCHE, qui se sont glissées dans la foule aux derniers mots de Perrin.

LA CHANOINESSE.

L'ennemi? il n'y a pas d'ennemi!

PERRIN.

Qui ose dire cela? quelle est cette voix qui parle pour lui? Que je voie cette bouche et ce visage impies!

LA CHANOINESSE, se montrant.

Tiens! regarde-moi et reconnais-moi!

PERRIN.

Mais je suis donc déjà au milieu des Prussiens?

LA CHANOINESSE.

Les Prussiens! qu'ils viennent, qu'ils passent, qu'ils délivrent le Roi!

LA FOULE.

Oui, oui, les Prussiens! elle a raison!

LA CHANOINESSE.

Tous? n'est-ce pas, c'est votre cri à tous? Vous ne voulez plus de ceci? vous en avez assez des maux de cette Révolution? vous revoulez votre Roi, vous revoulez vos nobles, vous revoulez l'ancien bonheur et la vieille religion de votre pays? Plus de cette Assemblée de Paris; et le balai à ce ramas de robins, d'avocats, de marchands de paroles! Oui! oui! à bas l'Assemblée! à bas l'Assemblée!

PERRIN, au conseil.

Vous entendez, Messieurs? Est-ce que j'ai bien toute ma raison? est-ce que nous sommes dans la France de Quatre-Vingt-Douze? Cela existe-t-il? une constitution, des lois, une volonté nationale, une souveraineté populaire? Quel est ce peuple? et qui êtes-vous donc vous-mêmes? que faites-vous à

siéger ici, est-ce pour sauver la ville ou pour la livrer? Je vous somme de me défendre de ces cris et de m'empêcher de les entendre...

LA FOULE.

Reddition! reddition!

PERRIN.

Non, plutôt la mort!

LA FOULE.

A bas le commandant! à bas le commandant!

PERRIN.

Vous êtes tous des traîtres, des lâches!

LA FOULE.

A bas le commandant! qu'il signe ou qu'il meure!

PERRIN.

Oui, que je meure! Je ne demande à votre ville infâme pour en sortir qu'un drapeau tricolore et deux chevaux noirs...

CRIS DES FEMMES.

Il ferait tuer nos enfants! il ferait piller nos maisons!

LA CHANOINESSE.

Le Roi! il nous faut notre Roi! (A Blanche :) Crie donc! tu ne cries pas.

LA FOULE.

Oui, oui. Vive le Roi!

PERRIN.

Grenadiers! saisissez les factieux! fermez les portes!

(Lutte entre les grenadiers et la foule. — Ils sont repoussés.)

CRIS.

A bas le commandant! La capitulation! la capitulation! Tout de suite! Qu'on la porte au Roi de Prusse!

PERRIN, au conseil.

Messieurs, croyez-le, s'il ne s'agissait que de ma vie, depuis longtemps je ne vous fatiguerais plus... Mais il s'agit de la responsabilité dont chacun de vous a sa part, de l'engagement sacré que vous avez pris de défendre cette ville contre l'ennemi, contre elle-même.

LAPALLU, lui présentant un papier.

Commandant, voudriez-vous jeter les yeux sur cette pièce?

PERRIN.

Cette pièce que vous venez de rédiger? Non, Monsieur, je la devine.

NEYON.

Vous refusez, commandant? Alors je la lirai.

LA FOULE.

Qu'il la lise! qu'il la lise!

PERRIN.

Je vous le défends. (Il lui arrache des mains la pièce et la regarde.) Et il y aura, Messieurs, parmi vous quelqu'un qui signera cela!... un soldat, peut-être!...

Ah ! baissez la tête, vous faites bien !... Vous, peuple de Verdun, écoutez encore... Le soldat de la liberté est en moi l'ami de l'humanité. Je ne veux point prodiguer votre sang pour une défense inutile. J'ai la pitié de votre infortune et de vos malheurs. Je vous dis donc : Ne répondez pas encore aux offres de l'ennemi. Je vous promets, je vous réponds de vous sauver!... Verdun! je le jure ici; je te sauverai. — Et alors je ne craindrai plus pour vous, misérables femmes, qui êtes venues jusqu'ici pousser les hommes à la lâcheté, je ne craindrai plus que la juste vengeance de la Patrie et son large glaive fassent dans les groupes où je vous vois des vides tout rouges et plus grands encore que ceux qu'y auraient fait le canon prussien!

LA FOULE.

Assez! assez! finissons!

PERRIN.

Vous ne consentez pas même à attendre. Eh bien, que les femmes, les enfants, les malades, les peureux de tous les sexes et de tous les âges sortent de la place, et qu'ils nous laissent, nous soldats, résister jusqu'au dernier et tenir notre serment de vaincre ou mourir... (La foule n'écoute pas, entoure le conseil, cherche à lire l'acceptation. — A Marceau, à part.) Ami, je suis à bout de forces... Je n'ai plus de voix, plus de paroles... Être tombé sur ces lâches, ces traîtres, ces vendus!... Car il est vendu, vois-tu bien, ce conseil que voilà! Mais dis donc avec moi qu'il est vendu!... Et je pourrais pourtant le casser, le dissoudre, le faire fusiller...

MARCEAU.

Oui, commandant...

PERRIN, avec égarement.

Et si la ville soulevée livrait ses portes... le bataillon est dans la citadelle... le feu aux mines!... Tu m'entends, tu me comprends, toi, Marceau? (Tumulte.)

UNE VOIX.

Finissons!... La lecture! la capitulation! Que tout le monde l'entende!...

LA FOULE.

Oui!... oui!... la capitulation! la lecture!

PERRIN, d'un ton solennel.

Citoyens!... un seul mot!... Silence! C'est la dernière fois que vous entendrez la voix du commandant de Verdun... Citoyens, vous voulez capituler? vous y êtes bien résolus?

DE TOUTES PARTS.

Oui! oui!

PERRIN.

C'est la volonté de tous?

LES VOIX.

Oui! oui!

PERRIN.

Eh bien, citoyens, avant de rendre la place dont je répondais sur mon honneur et sur mon épée, avant de mettre ma signature sur ce papier, je vous demande quelques instants pour me recueillir et m'interroger, pour descendre en moi-même, et nous

consulter tous les deux : ma conscience et moi... Quelques minutes, là, dans ma chambre, à côté... (Il traverse lentement la salle dans le silence. En passant devant Blanche, il la salue gravement, ouvre la porte, disparaît.)

SCÈNE XI

MARCEAU, LE CONSEIL, LA FOULE, BLANCHE, LA CHANOINESSE.

LAPALLU.

Messieurs, je crois que maintenant, nous pouvons signer...

LA CHANOINESSE.

Ma nièce, demain nous irons au-devant du Roi de Prusse, et, dans trois jours, le Temple nous rendra le roi de France.

BLANCHE.

Oui, ma tante. (A part.) Comme il était pâle, avec de grands yeux! (On entend un coup de pistolet.)

UNE VOIX DU CONSEIL.

Ah! chez le commandant!...

(Marceau et des soldats se précipitent dans la chambre.)

MARCEAU, rentrant.

Le commandant ne signera pas... Excusez-le... il est mort.

LA FOULE.

Mort!

LAPALLU.

Citoyens, la capitulation est signée. Elle va être

envoyée de suite. (A Marceau.) Adjudant, c'est à vous de la porter. (A Marceau, qui prend la capitulation et se tient le dos tourné à la regarder.) Eh bien, adjudant, que faites-vous là? Partez, toute la ville vous attend...

MARCEAU.

Elle attendra bien que je la signe aussi, moi... avec des larmes de rage!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

IV

FONTAINE, PRÈS LYON

ACTE QUATRIÈME

Au village de Fontaine, près Lyon. Une salle d'auberge. A gauche, la porte d'une cache dissimulée dans le mur. Au fond, porte, fenêtre et escalier en bois montant aux étages supérieurs. A droite, une porte. Buffet, tables et tabourets.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUBERGISTE, MADELEINE.

L'AUBERGISTE.

Je suis le maître, n'est-ce pas? J'ai le droit de faire chez moi comme je veux... Eh bien, ceux qui sont ici, je n'en veux plus... Je ne veux plus m'exposer... Je veux qu'ils s'en aillent, et tout de suite, entends-tu?

MADELEINE.

Père, vous avez été à votre cabaret de la Croix-Rouge, à votre club, et voilà que vous en êtes revenu méchant comme ceux que vous y avez vus... Quelles raisons avez-vous de plus aujourd'hui qu'hier pour chasser ces pauvres gens? C'est votre bon cœur qui les a reçus, c'est vous qui avez voulu leur faire du bien; pourquoi ne voulez-vous plus être bon?

L'AUBERGISTE.

Ta, ta, ta!... Au fait, tu sais qu'il n'y a plus de dimanche, que c'est la décade qui est la fête... Je veux qu'à présent tu me donnes ma chemise blanche le jour de la décade.

MADELEINE.

Père, vous mettrez votre chemise blanche et vos beaux habits le dimanche, et vous ne travaillerez pas... tant que je serai avec vous... parce que le dimanche, c'est le repos de Dieu, ce jour-là... Ou moi, ou les méchants, choisissez.

L'AUBERGISTE.

Ne te fâche pas.

MADELEINE.

Je ne me fâche pas...

L'AUBERGISTE.

Ce que je t'en ai dit, c'est...

MADELEINE.

Voyez-vous, père, vous êtes bon de votre nature... Mais quand vous allez là, vous en revenez gris d'abord, puis méchant et impie.

L'AUBERGISTE.

Alors tu me défends d'y aller faire un petit tour, rien qu'un petit tour ce soir?

MADELEINE.

Nous verrons cela.

SCENE II

LES MÊMES, PERRIN, UN ADJUDANT, entrant par la porte du fond.

PERRIN.

L'homme! une avoine à nos chevaux?

(L'aubergiste sort.)

L'ADJUDANT, à Madeleine.

Eh! la belle enfant, apportez-nous quelque chose à boire.

(Madeleine va au buffet chercher les liqueurs.)

PERRIN.

Pourquoi nous arrêter ici?

L'ADJUDANT.

Histoire de femme, mon général... Une citoyenne de l'endroit à laquelle j'ai un mot à dire... L'affaire d'un quart d'heure et nous repartons.

PERRIN.

Mauvais sujet!

L'ADJUDANT.

Oh! vous êtes un Caton, vous, général... Vous avez à l'armée une réputation de sagesse, de vertu...

PERRIN.

C'est vrai... l'homme chez moi n'a pas aimé... Je n'en ai pas eu le temps. Le jour où j'ai été jeune

homme, j'ai été soldat. Mon métier m'a pris tout entier... La guerre m'a emporté dans ses bras; je n'ai vu qu'elle; j'ai ignoré la femme... Mon austère et sainte maîtresse, ç'a été la liberté. Je lui avais voué ma vie; et plût à Dieu qu'elle en eût voulu le jour où je la lui avais donnée!... Je méritais pourtant bien de ne pas me survivre; j'étais, parmi ses amants, digne, je te jure, de mourir pour elle!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE entrant déguisé en jacobin, avec un panier ouvert où sont deux pigeons qu'il jette sur la table. Il s'assied et frappe sur la table avec son sabre.

LE COMTE.

Eh bien, par la sans-culotterie des braves sans-culottes, il n'y a donc pas, dans cette auberge d'aristocrates, quelqu'un pour apporter du sacré chien à un patriote qui a soif?

MADELEINE, au comte.

On vous sert. (Elle fait signe à son père, qui rentre, de servir le comte.)

LE COMTE.

Dis donc, citoyenne, est-ce que ça t'écorcherait le gosier de m'avantager du *tu* des citoyens? (A l'aubergiste, qui lui verse un verre d'eau-de-vie.) Toi, z'arrête. Es-tu un vrai, d'abord? un pur? as-tu fait des actes de *civisse*? veux-tu la mort des tyrans coalisés? as-tu les mains *teintes*? Alors, prends un verre!

PERRIN, à l'adjudant.

Non, vois-tu, une mauvaise étoile que la mienne... une malheureuse destinée de soldat... Toujours en face de moi, des poitrines de Français... A Verdun... puis ici... Ils sont heureux ceux-là qui se battent sur le Rhin, ceux-là qui se battent sur les Alpes! Ah! ils peuvent ramasser de la gloire qui n'est pas tachée du sang de leur pays... Le soir de leurs batailles, ils peuvent remettre leurs épées au fourreau sans y essuyer le remords des nôtres... Oui, je les envie ceux qui s'en vont, j'envie Kellerman, qui a pu quitter Lyon... Tristes lauriers que ceux qu'ils nous laissent : les larmes de la patrie n'y sèchent jamais!

L'ADJUDANT, désignant le comte.

Général, cet homme qui est là...

PERRIN.

Eh bien, quoi? qu'il entende!... Nous avons dans les camps gardé ce droit des hommes libres de dire ce que nous pensons... C'est notre liberté à nous autres, un courage qui s'est réfugié aux armées avec l'honneur de la France... Sois tranquille, on ne bâillonne pas des bouches qui déchirent des cartouches!... Oui, Lyon me fait horreur... Tu vois bien que je m'en échappe et que je m'en sauve tant que je peux... Encore, quand on se battait, c'était la guerre... Mais à présent qu'on ne tue plus, qu'on massacre!... Ah! ces mitraillades, ces fusillades, dans la prairie de la Part-de-Dieu; ces murs de victimes qu'on foudroie; cette ville qu'on extermine; ces femmes, ces enfants... non, non! je

ne peux plus entendre cela! je ne veux plus voir cela... Tiens! parfois, il me semble qu'on a changé notre uniforme en carmagnole de bourreau!

LE COMTE.

Par le rasoir de l'égalité! voilà des paroles de Pitt et Cobourg; des paroles d'un avilisseur des autorités constituées; des paroles contre-révolutionnaires, quoi! et que tout bon républicain, toi le premier, citoyen aubergiste, responsable de tous les suspects que tu reçois chez toi, tu devrais dénoncer...

MADELEINE, entrainant son père.

Venez, papa... Ah! vous pouvez bien maintenant aller à votre club. (Elle sort avec son père en causant avec lui.)

LE COMTE.

Mais sois tranquille, satellite des tyrans! je suis là...

(L'adjudant se lève menaçant.)

PERRIN, l'arrêtant. (Au comte.)

Parle, camarade. La guillotine, n'est-ce pas? Eh bien, je voudrais nous y voir monter tous les deux: nous verrions celui qui crierait de meilleur cœur: Vive la République!

LE COMTE.

A l'avantage de la rencontre, citoyen général! (Il boit.) Scélérat de rogomme! On peut dire que celui-là est fait avec du bouillon de canard et du poivre long... (A part.) Maintenant, faisons l'ivrogne qui dort: ça dispense de montrer sa carte.

PERRIN, à l'adjudant.

Eh bien, allez, mon cher, je vous attends.

SCÈNE IV

PERRIN, perdu dans ses réflexions, LE COMTE faisant semblant de dormir; un long silence; BLANCHE, poussant doucement la porte de sa cache.

BLANCHE.

Plus de bruit!... Ils sont partis... (Apercevant Perrin.) Ah! quelqu'un... lui!

PERRIN.

Mademoiselle de Valjuzon! ici!... Vous n'êtes pas en Suisse? On m'avait dit que vous et votre tante... J'avais demandé en entrant à Lyon...

BLANCHE.

Merci de vous être souvenu... Non, nous n'avons pas pu passer... Nous sommes cachées ici par une brave fille de la maison...

PERRIN.

M'être souvenu?... Oh! tenez, Mademoiselle, vous ne savez pas le tourment de ce souvenir pendant tout ce siège!...

BLANCHE, apercevant le comte.

Ah! un homme!...

PERRIN.

Une brute, il dort... Quand j'ai reconnu votre oncle sur les retranchements, tout de suite, j'ai

pensé que vous n'étiez pas loin. Et alors... Oh! parfois ce sont de cruels devoirs que les nôtres... Ces bombes, ces boulets, ces biscaïens, le fer et le feu, cette mort brutale, cette mort aveugle qu'il me fallait jeter dans vos murs, il me semblait que tout allait à vous... Oh! se dire à chaque coup : Celui-ci est peut-être pour elle! Et cette famine, aux derniers jours! Bien souvent, je ne pouvais manger qu'à demi mon pain de soldat, comme s'il y avait quelqu'un auquel j'en volais la moitié!

BLANCHE.

Oui, oui, nous avons passé par de durs moments... Je me rappelle une colère de mon bon oncle pour une omelette que j'avais laissé tomber dans le feu... nous n'avions rien que cela ce jour-là...

PERRIN.

Vous riez encore?

BLANCHE.

Oh! plus comme autrefois... C'est fini... Je suis bien changée maintenant... Des années pareilles vous vieillissent si vite!... Ah! on ne reste pas longtemps une jeune fille dans des temps comme ceux-ci. Les malheurs de la vie vous demandent trop tôt d'être une femme...

PERRIN.

Oui, c'est vrai, tant de larmes déjà sur vos vingt ans! Et à la place de ce rêve : avenir, fortune, plaisir, la cour, tous les bonheurs et toutes les vanités de votre ci-devant monde, rien! plus rien que cela : la misère, les privations...

BLANCHE.

La misère, les privations... Ne me plaignez pas pour cela... Je n'aurais jamais cru, avant de les connaître, que ce fût une si petite épreuve et qui méritât si peu de faire peur à un cœur plus haut qu'elles! Le passé? j'ai oublié, en le perdant, tout ce qu'il me promettait. Ma ruine? j'en ai vu de si grandes! Et si le vilain présent où je vis me laissait sans angoisse sur les miens, si je ne tremblais pas pour ce qui m'en reste... mon oncle?... vous ne savez rien? (Perrin ne répond que par un geste triste.) Oui, on m'a dit... mais, malgré cela, quand je veux mettre son nom dans mes prières à côté de ceux de mon père et de ma mère, ma bouche ne peut pas le dire, comme le nom d'un mort, de quelqu'un que Dieu vous a repris pour toujours...

PERRIN.

Votre tante est avec vous?

BLANCHE.

Oui... Elle est allée dans un village à côté soigner un blessé, un mourant.

PERRIN.

Et elle ne me laissera pas vous sauver, n'est-ce pas? et son orgueil ne me permettra pas d'être aujourd'hui pour vous le père que j'avais trouvé dans le vôtre?

BLANCHE.

Ce n'est pas ma tante... c'est moi qui n'accepte pas... Merci, merci, mon ami. Vous ne pouvez rien pour nous, rien que vous exposer... Et je ne veux

pas. La vie nous avait d'abord réunis; elle nous a séparés... Eh bien, acceptons-en les séparations, les sacrifices, et que chacun de nous deux suive jusqu'au bout son chemin tout seul, tout seul.

PERRIN.

Vous me refusez?

BLANCHE.

Oui!

PERRIN.

Eh bien, moi... je pars pour Lyon... Et quand je reviendrai, ce qui ne sera pas long, je vous dis, foi de Perrin, qu'il faudra que je vous sauve, que vous le vouliez ou non...

LE COMTE, ôtant sa perruque et allant frapper sur l'épaule de Perrin.

Sans le consentement de son oncle, citoyen général?

PERRIN.

Monsieur de Valjuzon!

BLANCHE, se jetant dans les bras du comte.

Mon oncle!... toi!

LE COMTE.

Moi-même!... oui, ils ont écrit à la Convention... Mais tu vois, je ne m'en porte pas plus mal.

SCÈNE V

PERRIN, BLANCHE, LE COMTE, MADELEINE, entrant.

MADELEINE, à part.

Perdue!

BLANCHE.

O mon oncle, quel bonheur! et pour ma tante!

MADELEINE, à part.

Son oncle!... (A Perrin.) Général, votre camarade vous attend en bas.

LE COMTE.

Mon Dieu, oui... je m'obstine à exister... j'existe même énormément, comme tu peux en juger... Ah! brigand de général, nous as-tu canonnés à cette porte Saint-Irénée, dont Précy m'avait confié la défense!...

PERRIN.

Monsieur le comte, sans reproche, vous nous le rendiez bien...

LE COMTE.

Parbleu! Français contre Français, il y a toujours du cœur des deux côtés; c'est tout plaisir... Pas d'étrangers! l'étranger dans le jeu, ça brouille les cartes... Et j'ai toujours remercié cette diable de blessure : elle m'a dispensé de cette campagne du Nord où j'aurais servi à côté des gens que mes pères ont tant de fois battus... Lavons notre sang en famille, mort-dieu! et montrons à l'Europe qu'il

y aura toujours assez de soldats chez nous, même dans nos discordes, pour ne point en aller chercher chez elle! (A Madeleine.) Dites donc vous, la citoyenne aubergiste, qui m'avez donné de la piquette patriotique, (Le général sort.) maintenant que vous me connaissez, vous pourriez bien me donner de l'eau-de-vie d'aristocrate... (Madeleine sort; le comte se retourne.) Eh bien, il est disparu, ce Perrin?

BLANCHE.

Mais comment, mon oncle, avez-vous pu échapper?...

LE COMTE.

Ah! comment? est-ce que je le sais moi-même?... Ça m'a l'air, quand j'y pense, d'une histoire qu'on m'aurait racontée. Deux heures après notre séparation, nous voilà, mes hommes et moi, le long de la Saône. Du brouillard, heureusement. Pas un coup de fusil jusqu'au défilé de Saint-Cyr. Mais, en entrant sur le territoire du mont d'Or, des tirailleurs, dans les vignes, dans les haies, dans les broussailles, de l'artillerie sur une colline. Il fallait passer; Précy nous fait charger à l'arme blanche; notre colonne est écrasée. Ce qui en reste fait un trou, gagne la Saône; pas de barques! Et le tocsin sonne partout, et partout des paysans avec des fusils et des pâtres avec des fourches... Au bois d'Alix, chacun abandonne son cheval et sa valise... Ah! je me souviendrai du Tarare et du Forez! un rude voyage où nous avons été traqués comme des bêtes fauves... Enfin, au hameau de Sainte-Agathe, un paysan consent à me cacher, mais tu sais, moi, je ne suis pas

d'humeur à rester chambré... et puis un abominable petit vin jurançon... Il me vient l'idée d'aller en Vendée tout bonnement!... Oh! mon Dieu, je n'avais qu'à traverser... je ne sais pas comment ils appellent cela avec leurs nouveaux noms de départements... l'Auvergne, le Bourbonnais, le Berri, la Touraine, quelques centaines de lieues.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADELEINE apportant une bouteille.

MADELEINE.

Voilà quelqu'un... (Au comte.) Vous, votre perruque... (A Blanche.) Vite, Mademoiselle.

(Blanche rentre dans sa cache.)

SCÈNE VII

LE COMTE, MADELEINE, entre BOUSSANEL.

MADELEINE.

Citoyen, qu'est-ce que vous voulez?

BOUSSANEL.

Rien... Un verre d'eau. (Au comte.) Qui es-tu toi?

LE COMTE.

Un pauvre patriote, citoyen, que je suis d'auprès d'ici d'Alès... oh! un bon pays que tout le monde y a des opinions à la hauteur...

BOUSSANEL.

C'est bien, tais-toi... Citoyenne, vous avez ici, à Fontaine, des émigrés, des conspirateurs, des royalistes, des fugitifs de Lyon?

MADELEINE.

Je n'en connais pas, citoyen.

BOUSSANEL.

Ton village est infecté de modérantisme...

LE COMTE.

Un village de *modérantisse!*... C'est-il vrai, ça, citoyenne? Triple canon déculassé! je me croirai empoisonné d'y boire un verre de plus.

BOUSSANEL, à Madeleine.

Ta maison m'a été plusieurs fois signalée comme cachant et recélant ceux qui sont sous le coup de la loi et que réclame la justice nationale... Toi-même...

MADELEINE.

Faites votre métier; cherchez-les, trouvez-les.

BOUSSANEL.

Citoyenne, sais-tu que tu parles au citoyen Boussanel, commissaire national du district de la banlieue de Lyon pour arrêter les suspects et défanatiser les campagnes?

MADELEINE.

Je le sais.

BOUSSANEL.

Eh bien, prends garde, femme, voilà assez long-

temps que la révolution trouve dans ton sexe des larmes conspiratrices et des apitoiements liberticides... As-tu donc envie de connaître le tonnerre du Dieu des hommes libres? et ton sang veut-il servir d'eau lustrale aux mânes des patriotes immolés à Lyon? (Il se lève et lui prend les deux mains.) Mais tu ne sais donc pas, ma fille, que le premier devoir d'une républicaine est de dénoncer tous ceux qui conspirent contre la liberté, de dénoncer les aristocrates, de dénoncer les rolandistes, de dénoncer les modérés, de dénoncer les égoïstes, de dénoncer les agioteurs, de dénoncer les accapareurs, de dénoncer la caste fanatique?...

LE COMTE.

Pour ça, moi, citoyen, je dénoncerais ma mère.

BOUSSANEL.

Bien, mon ami, c'est le cri d'une âme sans-culotte. Homme des champs, que n'a pas atteint l'amollissement des cités, nourricier du genre humain, créateur du pain et du vin, tu comprends qu'il est beau d'outrager la nature pour honorer la patrie...

MADELEINE.

Mais, citoyen Boussanel, puisque je vous ai dit qu'il n'y avait ici personne à dénoncer.

BOUSSANEL; il la regarde avec colère, se lève brusquement et se promène.

O ville et banlieue de Lyon! terre impure qui as empoisonné de ton luxe et de tes vices la France

et l'Europe! terre de négociantisme, de marchands avides et corrompus, de femmes inciviques, d'artisans mécaniques, de paysans et de paysannes vendus à l'ancien régime; peuple de la Saône et du Rhône, qui des brouillards de tes deux fleuves, des vapeurs de leurs rives, sembles te faire une âme gâchée avec la boue d'un marais, race inféodée à la servitude, foyer pourri où ne pourra jamais vivre la vertu d'une république, peuple d'esclaves qu'on ne pourra jamais régénérer, murs qu'on ne pourra jamais purifier, campagne dont on ne pourra jamais arracher l'herbe mortelle du royalisme!

LE COMTE.

Par la mort de mille diables! c'est du bon ça!... c'est ça qu'est prêché!... Je veux être débaptisé si j'ai jamais entendu parler par cœur comme ça, qu'on dirait que vous êtes un vrai possédé...

BOUSSANEL.

Oui, ces choses seront, Commune-Affranchie! Il faudra jeter tes habitants aux quatre coins de la France, t'effacer, t'émietter! il faudra de la province que tu fus, faire un grand désert, une place nue sur la carte, un vide maudit comme autour d'un échafaud où rien ne s'élèvera qu'un monument à un mort: le monument de Chalier!

LE COMTE.

Ah! oui, Chalier, qu'ils ont assassiné, le père des sans-culottes...

BOUSSANEL.

Oui, le père des sans-culottes! Chalier! mon

ami et mon maître. Signe-toi, patriote, quand tu prononces ce nom-là... un saint! un martyr! ah! quelle âme de feu! quels bouillonnements d'enthousiasme! quelle lave brûlante que sa parole, au milieu de tous ces hommes de glace! Je l'entends, je l'entends encore, quand il se plaignait que le grand Être était trop tranquille, que le genre humain ne lui paraissait pas vivre, et que lui, s'il était Dieu, il révolutionnerait les montagnes, les étoiles, les fleuves et l'Océan! Saint délire de Titan... Toi, à qui la révolution avait dit: Ébranle, abats, bâtis, régénère, épouvante! Grand cœur fou de Chalier! sois mon cœur! Sang de Chalier! coule dans mes veines! Éloquence de Chalier, touche mes lèvres de ton charbon ardent!

LE COMTE.

Ah! citoyen, allez toujours! C'est comme si vous me versiez là le brandevin de la révolution.

BOUSSANEL.

Eh bien, mon ami, si mes paroles échauffent ton patriotisme, qu'elles coulent, qu'elles se précipitent, qu'elles soient un torrent qui jaillit... Je les dois, elles appartiennent aux pauvres, aux malheureux, aux simples... D'ailleurs, elles débordent de moi, et j'aurais peine à les contenir... Bois-les donc, nourris-t'en, et qu'elles t'élèvent à l'ivresse de la liberté; qu'elles fassent de toi l'homme qui sacrifie tout à son amour et à ses vengeances, l'homme dont l'œil ne dort jamais sur les complots, les machinations, les traîtres, l'homme qui a toujours sous son oreiller le poi-

gnard de Scévole, le fer de Brutus et la hache de Cromwell !... (Marchant tout à coup sur Madeleine.) Femme, tu sais où sont les Valjuzon !

LE COMTE.

Valjuzon ! est-ce qu'il n'y en avait pas un, de ce brigand de nom-là, dans Lyon ?

BOUSSANEL.

Oui, Valjuzon, le sac à vin de la contre-révolution ! (Il se met à ricaner d'un rire fou.) Ah ! ah ! ah ! la bonne pièce à rire !... ah ! ah ! ah ! la sotte figure que tu as dû faire chez Pluton, mon gros gaillard ! Bonsoir aux flacons, là-bas ! Bonsoir aux tendrons, à la gogaille, à la ripaille !... avec cela une pauvre tête, figure-toi, mauvaise, fumeuse et vide... Heureusement qu'on a mis du plomb républicain dedans...

LE COMTE.

Tu crois, citoyen ?

BOUSSANEL.

J'en suis sûr... mais il a laissé derrière lui une sœur, une nièce, des conspiratrices... J'ai connu ces ci-devant autrefois, du temps que je n'étais pas l'homme que je suis... J'ai même fréquenté leur maison, et je l'avoue, il me reste encore un lâche souvenir de m'y être attaché à ces gens, de leur avoir été dévoué... Oh ! je ne faiblirais pas, je saurais me vaincre, je les livrerais à la justice nationale, mais, en les livrant, je pourrais leur dire : Mettez la main sur mon cœur, et vous verrez ce qu'il souffre ! Ah ! gens de Fontaine, vous ne

savez pas ce que c'est qu'un vrai républicain; si mon bras conspirait, je me le ferais couper!... (Regardant fixement Madeleine.) Et toi, jeune fille, tu m'as entendu, tu m'as compris... si tu recevais ces personnes-là!... si tu les cachais. . si tu ne les livrais pas!... Tu seras surveillée de près... et je reviendrai... Adieu, l'ami!

LE COMTE.

Salut et fraternité, citoyen Boussanel.

(Boussanel sort. Madeleine le suit.)

SCÈNE VIII

LE COMTE.

Eh bien, un joli avant-goût de mon oraison funèbre... Il est devenu fou, le Boussanel... Il délire publiquement et patriotiquement, le malheureux!... Il y a bien eu toujours en lui quelques germes, mais je ne voyais que de l'utopie dans son cas... Intéressant exemple d'un professeur auquel les classiques ont monté à la tête...

SCÈNE IX

LE COMTE, MADELEINE rentrant et allant ouvrir à BLANCHE.

MADELEINE.

Dieu merci, nous en voilà débarrassés!

BLANCHE.

Ah! que j'ai eu peur!

LE COMTE.

Et tu n'as pas reconnu la voix de ton ancien ami Boussanel ?

BLANCHE.

Oh! le monstre!... Comme vous êtes à l'aise avec ces gens-là !

LE COMTE.

L'habitude, ma chère... J'ai appris à hurler avec les autres. Une carmagnole, un pantalon de laine noire, un gilet tricolore, mon affreuse perruque jacobite achetée à Montbrison, avec ça mon bonnet rouge, mon sabre et ma paire de moustaches, il ne m'en a pas fallu davantage pour entrer dans leur peau, faire de monsieur le comte un patriote à tous crins...

BLANCHE.

Ah! oui, par exemple !

LE COMTE.

Jurant, sacrant, parlant la langue du père Duchêne comme sa langue maternelle, incendiant l'opinion publique dans les auberges ; mettant son faux passe-port sous le nez des sentinelles et riant en son par dedans de les entendre lui dire : « Il est bon, il est moulé ! » marchant, mort-dieu ! sur la terre de France comme sur une propriété nationale avec une insolence!... eh! parbleu, l'insolence nécessaire pour passer dans ce temps-ci sans y laisser sa tête de ci-devant. Et tantôt, faisant le

bon sans-culotte blessé au siège de Lyon, je grimpais dans la chaise de poste d'un commissaire du pouvoir exécutif, auquel je racontais que j'avais exterminé presque à moi tout seul le corps que je commandais là-bas ; tantôt traîné dans le fond d'une voiture de faïencière, je m'amusais à vendre sur les places des assiettes patriotiques.

BLANCHE.

Le singulier marchand que vous deviez faire, mon oncle !

LE COMTE,

Ah ! j'en cassais plus que je n'en vendais... Et voilà comment j'arrivai jusqu'à Romorantin... oui, jusqu'à Romorantin, où, par malheur, j'eus l'idée de me débarbouiller de mon sans-culottisme. Il y avait comédie, j'y vais sans perruque. Je fais la bêtise d'être reconnu par un ancien garde du comte de Lireux, chez lequel j'avais eu l'honneur de chasser dans le temps. Là-dessus, dénonciation, arrestation à la porte du spectacle, comparution à la commune, qui me trouve porteur de papiers fabriqués, envoi à Lyon entre deux gendarmes pour la constatation de mon identité ; et en route ! Mes gendarmes se suivaient et se ressemblaient. J'en avais deux comme les autres, l'un jeune, l'autre vieux ; à la dernière étape de cette diable de route qui me semblait bien devoir me mener à la place des Brotteaux...

MADELEINE.

Bonté de Dieu !

LE COMTE.

Comme vous dites, ma belle, c'était ma seule ressource, ma foi ; je fais l'homme fatigué et je leur offre à boire. Nous buvons, nous rebuvons. Le vieux glisse sous la table, mais le jeune résistait toujours. Un gaillard ! tout en l'envoyant au diable, je l'admirais, j'étais jaloux de ce qu'il tenait ! quand, au moment où je songeais aux grands moyens, il se met à me dire, en regardant son camarade : « Eh bien, allez, sauvez-vous... ou tenez, non, attendez-moi une minute... » Et il me rapporte ce panier et cette paire de pigeons... Je ne comprenais pas... « Eh bien oui, avec ça, vous aurez toujours l'air de venir du village d'à côté, et l'on ne vous demandera rien. » Il a dit vrai, le brave gendarme... (On frappe à la porte.)

SCÈNE X

LES MÊMES, MADELEINE, puis PIERRE.

MADELEINE.

On frappe, chut !... oh ! cette manière de frapper là... c'est mon amoureux, oui, Mademoiselle, mon amoureux, un brave garçon ; il arrive pour votre salut. (Au comte en lui montrant la porte à droite.) Vous trouverez un lit là. (A Blanche.) Rentrez vite, Mademoiselle, que je lui ouvre.

PIERRE.

Bonsoir, citoyenne... ton père a dit au club

qu'il y avait ici un fameux patriote, on m'envoie le chercher...

MADELEINE.

Il dort, le patriote...

PIERRE.

Mademoiselle Madeleine !

MADELEINE.

Et puis après,.. monsieur Jean-Pierre Goguet ?

PIERRE.

Après?... Eh bien citoyenne, après... toujours la même chose... le cœur ! Il ne dit toujours rien pour moi, depuis le temps? Pas un petit mouvement de bonne volonté? Vous n'aurez donc, citoyenne, jamais compassion de ce pauvre maître d'école de Fontaine ? Des amoureux, il y en a de plus beaux, il y en a de plus jeunes ; mais celui-là, il vous aime, il vous aime d'amour... oui, vrai, vous me diriez de monter à la guillotine à votre place, vous verriez...

MADELEINE.

Dites-moi. Jean-Pierre, vous n'êtes pas d'ici, vous êtes de Savoie, n'est-ce pas?

PIERRE.

Oui.

MADELEINE.

Vous feriez bien le voyage pour y aller chercher des papiers, si...?

PIERRE.

Si... ?

MADELEINE.

Si vous en aviez besoin?

PIERRE.

Besoin de mes papiers?

MADELEINE.

Oui, je suppose, pour vous marier?

PIERRE.

Me marier, me... ! O citoyenne!

MADELEINE.

Écoutez, vous allez retourner au club... là, vous demanderez au secrétaire un passe-port... vous direz que c'est pour avoir vos papiers pour épouser la citoyenne Madeleine Thévenot...

PIERRE.

Madeleine...

MADELEINE.

Et puis vous ne partirez pas...

PIERRE.

Ah !

MADELEINE.

Et nous nous épouserons plus tard...

PIERRE.

Mais...

MADELEINE.

Je vous dis qu'il me faut un passe-port ..

PIERRE.

Citoyenne, vous me demandez là...

MADELEINE.

Votre tête? Je sais bien. Je croyais que vous m'en aviez fait cadeau. Mais tenez! vous la garderez : je n'ai besoin que de votre passe-port. Demain, vous ferez tambouriner dans le village que vous l'avez perdu, et vous promettrez une grosse récompense à qui le rapportera. On ne le rapportera pas. Le reste, ça me regarde...

PIERRE.

Et quand donc, mademoiselle Madeleine, est-ce que j'irai les chercher pour tout de bon mes papiers?

MADELEINE.

Quand je voudrai, mon amoureux.

SCÈNE XI

MADELEINE, PIERRE, LE COMTE, sortant de sa chambre.

LE COMTE.

Mille millions de piques! impossible de fermer l'œil. Dis donc, citoyenne, est-ce qu'il n'y aurait pas dans l'endroit un temple de la Liberté?... eh bien, oui, une société populaire...

MADELEINE.

Justement le citoyen Pierre qui venait vous chercher. (Bas au comte.) Êtes-vous fou?

LE COMTE, bas.

La gueule du loup, ma chère... mais c'est le lieu

d'asile des révolutions. (Haut à Pierre.) Marchons, citoyen, allons nous éclairer au flambeau de la régénération et de l'indivisibilité de la république.

MADELEINE, à Pierre.

Vous donnerez le passe-port au citoyen, il me le remettra. (Au comte, bas.) Prenez le passe-port et ne rentrez pas ici... Je vous réponds de votre sœur et de votre nièce.

LE COMTE.

Votre main, Mademoiselle. (Il la lui embrasse avec une politesse de gentilhomme et sort avec Pierre.)

SCÈNE XII

MADELEINE, puis BLANCHE.

MADELEINE ; elle frappe à la porte de la cache.

Mademoiselle, venez, il est parti. (Blanche sort.) Je savais bien qu'il n'aurait pas le courage de me dire non... Ça vous fait plaisir tout de même qu'on vous aime... Maintenant voilà votre oncle avec un passe-port pour la Savoie... Vous deux... oh ! soyez tranquille, j'y vais penser tant et tant, qu'il faudra bien qu'il me vienne une imagination.

BLANCHE, l'embrassant.

Va, tu mérites d'être aimée comme tu l'es !... Et tu l'aimes bien aussi, ce brave garçon ?

MADELEINE.

Oui... Et comment ne l'aimerais-je pas ? Je lui dois d'être comme je suis, de n'être pas restée

tout à fait une paysanne, d'être un peu sortie de mon ignorance, de ma condition... Il m'a fait devenir meilleure... C'est lui qui m'a appris à lire, qui m'a ouvert la tête à bien des choses, qui m'a fait voir dans de vieux livres ce qui est beau et bon dans les livres, ce qui vous donne envie de faire le bien...

BLANCHE.

Tu es bien heureuse... Et tu vas l'épouser?

MADELEINE.

Non.

BLANCHE.

Non? Pourquoi?

MADELEINE.

Mademoiselle, je suis jeune, mais je n'ai pas beaucoup à vivre... Je l'ai entendu de la bouche du médecin qui m'a soignée il y a deux ans, et qui ne savait pas que je l'entendais.

BLANCHE.

Oh! la vilaine! (Elle l'embrasse.) Veux-tu bien te taire.

MADELEINE.

Quelques années... pas plus... Oh! je le sens. Pourquoi lui apporterais-je ce grand chagrin? Non, non, j'ai renoncé à ce bonheur... Quand je n'y serai plus... le temps... oh! le temps efface tout... Il aura une autre femme, des enfants... Peut-être, s'il se rappelle, il donnera mon nom à une petite fille... une petite fille!... Mais ne parlons plus jamais de cela... Tenez, Mademoiselle,

j'ai besoin de toute ma tête ici, avec mon père... Oh! ne le croyez pas méchant, mais il est si faible! on ne peut lui confier que la moitié des secrets de la maison... Quand les autres l'ont fait boire, il se met à avoir peur et il tremble du bien qu'il fait... Et puis ne voilà-t-il pas aujourd'hui qu'on se met à nous soupçonner, et ce Boussanel, l'affreux dénonciateur, qui est sur votre trace! Ai-je eu peur quand je vous ai vue dans les bras de votre oncle!... O Mademoiselle, vous me le promettez, vous ne sortirez de votre cachette, que lorsque je vous ouvrirai moi seule... C'est qu'il avait si peu l'air de votre oncle!... Vous connaissez donc ce général, Mademoiselle? Lui, quoiqu'il soit avec les autres, il n'a pas l'air si mauvais... mais tout de même est-ce que vous ne craignez rien de lui?

BLANCHE.

De lui! craindre quelque chose? C'est vrai, elle ne sait pas... Mais c'est un ami d'enfance... et depuis, toutes les fois que je l'ai revu, ç'a été dans des circonstances.. oh! des circonstances qui font qu'on se souvient! D'abord, le jour de ma sortie du couvent, où on l'a apporté sur ce canapé, blessé, et où il a mis, je crois, du sang à ma robe de mariage: je ne devais jamais, jamais, la porter celle-là!... Puis au 10 août, dans cette affreuse nuit du 10 août, encore lui, venant nous dire de fuir... Et la dernière fois à Verdun, où ma tante m'avait emmenée... Ah! Verdun... cette salle... l'horrible scène!... Et moi qui étais avec ceux qui lui criaient: Meurs donc! Il parlait... il parlait comme je n'ai

jamais entendu parler un homme... Et lorsqu'il a passé devant moi... oh! je le vois, je le vois!... Et puis je l'ai cru mort, tué, tué, comprends-tu? par la voix de ma tante, par la mienne!... Et c'est lui encore, ce soir... Ah! je suis bien contente de l'avoir revu vivant... Mais qu'est-ce qui va donc arriver? j'ai peur de demain... oh! pour les miens, pour ceux qui m'ont servi de père et de mère... et aussi... aussi pour lui... Il y a eu toujours l'annonce d'un malheur pour l'un de nous deux dans nos rencontres... car, pour moi la vie, je t'assure... il me semble que ça ne doit être dur à quitter que pour celles qui sont comme toi, qui aiment et qui sont aimées... Tiens! je suis une ingrate!... Mais comment pourrons-nous jamais reconnaître ton dévouement, tes soins, tout ce que tu fais pour nous, tout ce que tu risques?... Il me passe des terreurs quand je pense que, si nous étions découverts, tu pourrais...

MADELEINE.

Ne vous occupez pas de cela, Mademoiselle, quoi qu'il arrive; puisque je n'ai pas de longs jours devant moi, j'aurai tâché de mettre dans ma vie le plus possible de bonnes actions : cela me fera légère pour mourir, quand il faudra, et confiante pour m'en aller là-haut. (Des cris au dehors.) A votre cache, Mademoiselle!

SCÈNE XIII

MADELEINE, LA CHANOINESSE, entourée d'un groupe de patriotes criant et gesticulant. Dans le groupe, le comte et l'aubergiste.

MADELEINE, bas au comte.

Vous avez le passe-port?

LE COMTE.

Oui, mais elle!... (Il montre sa sœur.) Je ne pars plus. (Cris.) A bas l'aristocrate! A mort! à mort!

(La chanoinesse s'est assise et regarde avec mépris.)

MADELEINE.

Mais, citoyens, qui est-ce qui vous dit que la citoyenne est une aristocrate? qu'en savez-vous?

UNE VOIX.

Ça se sent, les aristocrates... c'est des bêtes puantes!

UNE AUTRE VOIX.

Nous l'avons arrêtée auprès du lit d'un rebelle.

UNE AUTRE.

Faut savoir qui elle est! Qu'on y constate son identité! Comment qu'elle se nomme?

TOUS.

Oui, oui, ton nom! ton nom!

MADELEINE.

Eh bien, la citoyenne s'appelle...

LA CHANOINESSE.

Taisez-vous, ma fille... Mon nom! vous voulez mon nom, citoyens? Vous devriez l'entendre chapeau bas et tête nue : je m'appelle Marie-Hélène-Bathilde de Valjuzon, comtesse, chanoinesse du chapitre royal de Lyon... Je m'appelle comme cela, entendez-vous? J'ai conspiré, j'ai armé les chevaliers du poignard, j'ai eu des correspondances avec les émigrés, je porte sur ma poitrine le portrait des martyrs que vous avez assassinés... J'ai toujours haï votre Révolution, j'ai toujours prié mon Dieu de la maudire. Je vous ai combattus au 10 août, je vous ai combattus à Verdun; je vous ai combattus à Lyon. Puisque je vous dis que je m'appelle Valjuzon... et que c'est moi qui suis la sœur du comte de Valjuzon... Ah! vous le connaissez celui-là! qui commandait à Lyon... qui a tenu jusqu'au bout contre votre armée de brigands, et dont la mémoire fait encore peur à votre République!... Ah! il y avait bien longtemps que j'étouffais de ne pas vous crier tout cela... Et maintenant que vous savez qui je suis, faites de moi ce que vous voudrez, tuez-moi, je suis prête.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PERRIN, entrant.

(Il entend la dernière phrase, traverse la scène en passant derrière la chanoinesse et va s'appuyer contre la porte de la cache de Blanche.)

(Cris.) A Lyon! à Lyon! la scélérate! conduisons-la au citoyen Boussanel!

LE COMTE.

Un instant, citoyens! ne faisons pas de mauvaise besogne. Il est très important de fouiller la chambre de cette ci-devant. Elle doit avoir des papiers, des correspondances qui peuvent mettre la justice nationale sur la trace d'autres criminels de lèse-nation. Montez là-haut, et retournez tout. (A l'aubergiste.) Conduis-les, toi... Le général et moi, nous restons à la garder...

(Tous se précipitent par l'escalier de bois du fond de la pièce... Le comte, au bas de l'escalier, reste un moment à les regarder monter.)

SCÈNE XV

LA CHANOINESSE, LE COMTE, PERRIN, puis BLANCHE.

LA CHANOINESSE, se parlant à elle-même.

Vivre!... quand votre Roi, votre Reine, ne sont plus, quand il faut pleurer sa France, ses amis, son frère, et qu'il n'y a plus rien à tenter, plus rien à faire... vivre, pourquoi? (Arrêtant les yeux sur le général.) Ah! vous ici!... ça devait être!

PERRIN.

Je suis arrivé trop tard, Madame...

LA CHANOINESSE.

Et qui vous fait si hardi, Monsieur? nous n'avons pas encore assez peur de la mort pour oublier, aujourd'hui plus qu'hier, qui nous sommes et qui vous êtes...

LE COMTE, après avoir regardé par une fenêtre.

Ma sœur, c'est moi.

LA CHANOINESSE.

Vivant!

LE COMTE.

Les deux chevaux du général sont là dans la cour... venez-vous?

LA CHANOINESSE.

Ah! il y a encore un Valjuzon!... Eh bien, c'est assez pour le nom... moi, merci, je suis lasse de disputer ma vie; elle ne vaut pas la peine que je la défende plus longtemps... Merci, qu'on m'abandonne.

LE COMTE.

Allons! on ne va plus pouvoir la faire partir à présent!

PERRIN, appuyant sa main contre la porte de la cache.

Madame, et cette enfant qui est là?

LA CHANOINESSE, se dressant, marchant vers la porte et élevant la voix.

Blanche, ma nièce, vous ne voulez pas être sauvée, n'est-ce pas, par ceux qui ont combattu votre Roi?... vous ne donnerez pas la première l'exemple d'une lâcheté inconnue aux filles et aux femmes des Valjuzon, en vous mettant sous la garde honteuse de la pitié de vos ennemis?... Si vous faisiez cela, si vous cédiez à cette faiblesse, si vous désertiez cette fin dont Dieu vous fait la grâce... oh! il me semble qu'à mon dernier moment, à ce moment suprême où le bourreau s'approche et où les pardons du ciel descendent déjà dans l'âme, je ne vous pardonnerais pas! (A cette dernière phrase, Perrin laisse ouvrir la porte et se range pour laisser passer Blanche, qui se jette dans les bras de sa tante.)

BLANCHE.

Ma tante!

LE COMTE.

Ma sœur, sa mère lui eût-elle dit cela?

LA CHANOINESSE.

Sa mère!... (Lutte violente et sans paroles au bout de laquelle, repoussant Blanche, elle dit à Perrin.) Eh bien, sauvez-la donc, Monsieur!

BLANCHE, se débattant.

Ma tante! ma tante!

LE COMTE.

Au nom de votre père que je représente ici et dont j'ai les droits sur la terre, Blanche, rentrez là. (Il la repousse vers la cachette. Perrin ferme la porte sur elle et s'appuie contre, les bras croisés.)

(Bruit, cris dans l'escalier.) Elle a tout détruit! tout brûlé!

SCÈNE XVI

LA CHANOINESSE, LE COMTE, PERRIN,
tous les patriotes redescendus.

LE COMTE.

Eh bien alors, citoyens, en route, pour Lyon! (A la chanoinesse.) Ton bras, conspiratrice! (Bas.) Courage, ma sœur! il nous reste encore le cri de guerre de notre maison : *Jusques au bout!*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

V

LE PRÉAU DE PORT-LIBRE

ACTE CINQUIÈME

Le préau de Port-Libre. La cour de l'ancien cloître, à gauche un grand acacia. Au-dessus des arcades du cloître, fenêtres garnies de barreaux de fer. Sur la crête du toit, une terrasse où un factionnaire se promène jusqu'à une petite guette en pierre. Au fond, la porte intérieure de la prison, une porte en fer, grillagée de fer en haut, dans laquelle s'ouvre un petit guichet. Elle est surmontée d'un écusson gratté entre deux drapeaux tricolores couronnés d'un bonnet rouge. Une bouche d'égout grillé, au ras du sol, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LES DÉTENUS, hommes et femmes, se promènent. Quelques-uns jouent aux cartes, d'autres lisent. Des groupes causent.

PREMIER DÉTENU, lisant le *Phédon* de Platon.

«... Si je ne croyais trouver dans l'autre monde d'autres dieux sages et bons, ainsi que des hommes meilleurs que ceux d'ici-bas, j'aurais tort de n'être pas fâché de mourir. Mais il faut que vous sachiez que j'ai l'espoir de m'y réunir bientôt à des hommes vertueux et d'y trouver des dieux amis de l'homme. Voilà pourquoi je ne m'afflige pas tant; au contraire, j'espère dans une destinée réservée aux hommes après leur mort et qui, selon la foi antique du genre humain, doit être meilleure pour les bons que pour les méchants... »

UN DÉTENU, à un autre.

Mirabeau me disait un jour : « Le peuple! le peuple!... Le peuple est fait pour les gens de mérite qui sont le cerveau du genre humain : ce n'est que par et pour nous qu'il doit être heureux. Moïse a été le cerveau juif; Mahomet le cerveau arabe; Louis XIV, tout petit qu'il fût, a été le cerveau français pendant quarante ans. »

DEUXIÈME DÉTENU, à un autre qu'il aborde.

Comment va monsieur le marquis ce matin?

TROISIÈME DÉTENU.

Très bien! très bien!... Et... petit bonhomme vit encore... mais je suis bien fâché de n'être plus au Luxembourg... Nous étions tous là, la rue de l'Université, la rue de Grenelle, la rue Saint-Dominique, et l'on avait la consolation de voir son hôtel avec une lunette d'approche.

QUATRIÈME DÉTENU, à un autre qu'il tient sous le bras.

Mon ami, il est temps de s'envelopper la tête dans son manteau, à la façon antique. Humanité! je désespère de toi... Ton histoire, depuis Caïn, ce n'est qu'une longue guerre civile... Et j'aime mieux quitter ce spectacle que tu me donnes; je finirais par penser, comme le philosophe d'Angleterre, que l'homme est un loup pour l'homme.

CINQUIÈME DÉTENU.

Mes amis! mes amis! une nouvelle victoire des armées de la République.

(Des détenus se groupent autour de lui, d'autres tournent le dos.)

DEUXIÈME DÉTENU, à une femme qui passe, en la saluant.

Madame! on n'a pas eu le plaisir de vous voir hier au salon... Monsieur le baron de Wittersbach nous a régalés d'un air de viole d'amour... délicieux!... Ah! une nouvelle débarquée!... Eh! mais c'est la femme Momoro... Oui, la déesse de la Raison! Tous les Français l'ont adorée... un jour... Pauvre Raison! elle pleure nos péchés!... Ah! ah!... (Il rit.)

SIXIÈME DÉTENU.

Oh! deux heures dans la campagne, deux heures d'air libre, dans un chemin d'herbe, à marcher devant soi!...

UN DÉTENU, faisant le geste d'appuyer contre un mur le manche d'un couteau et d'approcher sa poitrine.

Oui, un couteau contre le mur... C'est plus sûr... la main peut trembler!

DEUXIÈME DÉTENU, à ce détenu.

Dis-moi donc, Trudon?...

LE DÉTENU.

Pardon! je suis pressé. (Il remonte dans la prison.)

DEUXIÈME DÉTENU.

Citoyens, je vous demanderai la permission de vous chanter à dîner une chanson de mon invention sur l'air : *C'est aujourd'hui mon jour de barbe.* Un air de circonstance.

UN DÉTENU, assis dans une pose accablée.

Ma femme!... mes enfants!...

UN DÉTENU, jouant aux cartes à une table.

Ah! les monstres! ils ne veulent laisser sur cette terre sanglante que des scélérats, des cendres et des cabanes... Atout, et atout!

UN DÉTENU, l'air égaré, se baissant et ramassant à terre.

Des diamants! des diamants! des diamants! là! là! voyez-vous, partout! Les trésors de Golconde semés comme des cailloux!... Je n'ai qu'à me baisser; je les ramasse à poignées! Brûlent-ils! brillent-ils! Tenez, en voilà pour bâtir le Temple de l'Immortalité! En voilà pour graver en caractères de feu, en lettres d'étoiles, la Déclaration des droits de l'homme à la voûte du ciel!... Des diamants!... des diamants!...

DEUXIÈME DÉTENU.

Ah!... en voilà un... dont la tête déménage par avance!

UN DÉTENU, à un autre.

Oh! tu seras acquitté... innocent comme tu l'es.

LE DÉTENU.

Moi, innocent? (Il lève les épaules.) Je suis riche!

UNE FEMME, à un guichetier.

Est-ce que vous ne pourriez pas me prêter un instant des ciseaux, citoyen?

LE GUICHETIER.

Pourquoi?

LA FEMME.

Pour couper mes cheveux... pour quelqu'un.

LE GUICHETIER.

Demande à Sanson!

UN DÉTENU, à redingote ecclésiastique, fermant son bréviaire et étendant la main vers le guichetier.

David a dit au Seigneur : « Traitez-les selon leurs œuvres et selon la malice de leurs desseins. Rendez-leur selon les œuvres de leurs mains, rendez-leur ce qu'ils méritent! »

(Un petit garçon de six ans traverse la cour en regardant si le guichetier l'observe et va à la grille de l'égout. Il y frappe comme pour appeler et tend l'oreille.)

UN DÉTENU.

Ah! l'enfant! (Il va auprès du guichetier et se met devant lui pour l'empêcher de voir ce que fait l'enfant.)

L'ENFANT, la bouche collée à la grille de l'égout.

Petite maman n'a pas pleuré cette nuit... elle a un peu dormi... Elle te souhaite le bonjour... C'est Lolo qui t'aime bien qui te dit cela, papa. (Il tend l'oreille, se relève, et retraverse la cour en courant tout joyeux.)

UN DÉTENU, écrivant à une table.

« Je t'écris de l'antichambre de la mort... C'est un mélange d'horreur sur ce que nous voyons et d'une gaieté en quelque sorte féroce... Nous démontrions l'autre jour à un nouvel arrivé de quelle manière cela se fait, par le moyen d'une chaise à qui nous faisions faire la bascule... »

UN PRISONNIER.

Du nouveau! du nouveau! Messieurs et citoyens, je vous annonce l'arrivée du fameux citoyen Boussanel, ci-devant commissaire national et bourreau

de Lyon. Qu'on le reçoive avec tous les honneurs dus à son rang.

SCÈNE II

LES PRISONNIERS, PERRIN, au milieu d'eux; entre BOUSSANEL.

UN PRISONNIER, à Boussanel.

Citoyen égorgeur, par ici!

UN AUTRE.

Combien as-tu fait de veuves? combien as-tu fait d'orphelins?

UN AUTRE, voulant se ruer sur lui.

C'est lui qui a tué mon père!... Laissez-moi...

(On le retient.)

UN AUTRE.

Va-t'en!... Toi, dans la société d'hommes comme nous!... Nous ne voulons pas de toi! Va avec tes semblables les assassins! va où est ta place, avec le crime! va avec les *pailleux!*

UN AUTRE.

Venez, venez voir, Messieurs, la bête curieuse de la ménagerie des jacobins! le tigre sensible! l'assassin humanitaire! le meurtrier philanthrope, qui léchait avec de belles phrases le sang de ses semblables, et que le couteau national va guérir d'aimer autant les hommes.

PERRIN, s'interposant entre Boussanel et les prisonniers.

Allons! à bas les haines et les injures... laissons-les aux vivants... Elles sont indignes de la minute sacrée où nous sommes tous ici, et de la bouche de gens qui vont mourir. Si près de notre grande nuit de demain, commençons le repos en commençant l'oubli, l'oubli des erreurs, des fautes, des crimes même! (On s'écarte lentement d'eux. — A Boussanel.) Mais comment es-tu ici, citoyen? comment as-tu pu devenir suspect à la République, toi, qui lui avais donné tant de gages? toi, qui t'étais fait pour elle du bronze de Brutus?

BOUSSANEL.

Et toi-même, je te le demanderai, comment y es-tu aussi? toi, un vainqueur du 14 Juillet! un combattant du 10 août! le héros de Verdun! toi qui as fait tomber les murs de Lyon! toi qui t'es toujours battu contre les tyrans et les rebelles; toi, à qui la République devait?...

PERRIN.

C'est moi qui lui dois tout, mon grade, mes épaulettes, l'honneur de quelques blessures et d'un peu de renommée, des pensées qui m'ont élevé, des illusions qui m'ont grandi... la dévorante passion de la Patrie... elle m'a tout donné. Elle me demande aujourd'hui tout mon sang : il est à elle! Qu'elle triomphe avec d'autres, qu'elle soit victorieuse, grande et redoutable; quand je n'y serai plus, il me semble que j'aurai l'écho de son canon dans ma bière et que je sentirai le vent de ses victoires frémir dans l'herbe comme sur le front de ma tombe!...

Oui, que la République vive et que je meure! J'ai assez vécu. J'ai fait mon métier et mon devoir, j'ai servi la Liberté... Et, si jeune que je sois, ma journée, pour être courte, a été pleine... Je m'en vais sans regrets, crois-le!...

BOUSSANEL.

Et moi, crois-tu que je me plaigne et que j'accuse? Les révolutions ont leurs erreurs. La foudre d'un peuple a ses égarements comme l'autre, elle enveloppe les innocents et les coupables dans sa flamme exterminatrice... Qu'importe? qu'importe une vie, un homme? un vil atome tel que je suis, dans la génération d'un monde et le bouillonnement d'un nouvel ordre de l'Univers?... un gravier dans un torrent, rien que cela! pas plus que n'est l'individu dans la nature qui le sème et l'écrase pour le salut de l'espèce? Eh bien, oui, que ma mémoire soit vouée aux furies! Ma tête, mon sang, si le bien public les veut, les voilà! Mon sang? j'ai été assez prodigue de celui des autres : je ne serai pas avare du mien... Ah! le sang des autres! et croyez-vous donc qu'un révolutionnaire doive garder son cœur des temps tranquilles? Ce cœur sensible, la République ne lui dit-elle pas de frapper dessus, de le corriger, d'en arracher, coûte que coûte, les pitiés saignantes et les tendresses molles, toutes les viles attaches à l'humanité? Moi... mais je me suis connu des extases devant un brin d'herbe... je me mettais à genoux pour embrasser une fleur... voilà le monstre! Eh bien, j'ai fait arrêter les femmes Valjuzon, je t'ai dénoncé, toi, sans qu'un remords...

PERRIN.

Je ne t'en demande pas.

BOUSSANEL.

Oh! je ne te dis pas ça pour me défendre... Ce que j'ai fait, je le ferais encore... Et moi aussi... j'ai rempli ma tâche, une dure tâche, celle d'un faiseur de coupes sombres dans des vivants... J'ai eu mes jours de découragement, de fatigue, d'angoisse, des jours où, me promenant au bord des fleuves de Lyon, il me semblait voir l'eau couler rouge. Et maintenant que voilà le soir, tant mieux. Ce sera pour moi ce qu'est la nuit pour un bûcheron las d'avoir promené depuis le matin, dans les grands arbres et les vieux chênes, l'abatis de sa cognée!

UN GUICHETIER.

Le citoyen Boussanel veut-il prendre possession de sa cellule?

BOUSSANEL.

J'y vais, mon ami... Oui, la mort m'attire, la mort m'enivre!... Bien des fois ma jeunesse a été près d'aller à elle... j'ai souvent respiré les douceurs d'y penser et de m'en approcher comme on respire le vertige et l'ivresse du vide au bord d'un grand trou sur lequel on se penche... J'ai bu l'abîme. Et maintenant que m'y voilà roulé, je ne voudrais pas tendre le petit doigt de ma main pour qu'on m'en retirât... O le noir bonheur de ne plus être!... la fin, la paix sous ce drap des morts où j'avais fait mettre à Lyon la figure du Sommeil, la figure du

Sommeil éternel... Dormir, dormir sans rêves, l'éternité du néant!...

(Il sort. Perrin va s'asseoir au fond.)

SCÈNE III

QUELQUES PRISONNIERS, passant. BLANCHE, entrant et se dirigeant vers une chaise où travaille MADELEINE; elle s'appuie au dossier de la chaise.

BLANCHE.

Mais comme tu travailles, ma bonne Madeleine! Qu'est-ce que tu fais donc là de si pressé?...

MADELEINE.

Des robes, Mademoiselle... Vous savez... pour être toutes prêtes et que la main du bourreau ne vous touche pas... La vôtre est faite... Je me dépèche de finir la mienne!

BLANCHE.

La tienne? est-ce qu'ils peuvent te condamner, toi?

MADELEINE.

Oh! ne me dites pas cela, Mademoiselle... Ne me faites pas penser une minute que je puisse être acquittée, je vous en supplie!... Ne me donnez pas l'idée que je pourrais retourner chez cet homme qui n'est plus mon père, qui a trahi, dénoncé l'hôte que Dieu lui avait envoyé, qui vous a livrée, vous!... Oh! ne me dites pas que je reverrai jamais Fontaine, mon cher village de Fontaine... Il me

semble qu'en me voyant, les enfants crieraient : « A la fille de l'assassin!... » et que les pierres où vous avez passé avec des gendarmes se lèveraient contre moi! Non, non, jamais, jamais!... Et puis, j'espère en la miséricorde de Dieu! peut-être qu'en me prenant, elle lui pardonnera, à lui!

BLANCHE.

Pauvre Madeleine!...

MADELEINE ; elle se remet à travailler et parle à Blanche sans la regarder.

Mademoiselle, il est venu tout à l'heure un commissaire qui connaît le tribunal. Il a dit que nous étions sur la liste et que nous devions partir aujourd'hui, votre tante, nous tous... le général aussi... aujourd'hui pour demain, là-bas!

BLANCHE.

Aujourd'hui? Ma tante, moi, le général?... Tu es sûre?

MADELEINE ; elle fait signe que oui, et la regardant de côté pendant que Blanche reste une minute immobile, les coudes appuyés sur le dossier de la chaise.

Du courage, Mademoiselle!...

BLANCHE, réfléchissant.

Aujourd'hui... tu dis... aujourd'hui... Oui, c'est ça, dépêche-toi... (A part.) Plus qu'aujourd'hui!... (Elle va à Perrin, assis sur une chaise contre l'arbre du préau, et lui met la main sur l'épaule sans parler.)

PERRIN, relevant la tête et la regardant.

Serait-ce vrai? Oh! c'est vrai, n'est-ce pas?... Il y a tant de bonheur sur votre visage!... Moi qui, justement dans l'instant, pensais que je ne vous

avais pas sauvée, et que c'était ce misérable aubergiste...

BLANCHE, indiquant Madeleine.

Chut! sa fille!...

PERRIN.

Votre mise en liberté est signée, n'est-ce pas? Mais donnez-moi donc bien vite cette bonne nouvelle.

UNE VOIX DE CRIEUR, au dehors.

La liste des soixante gagnants à la loterie de la Sainte-Guillotine!

BLANCHE, lentement.

Mon ami, c'est pour aujourd'hui, ma tante, vous et moi... On a vu nos noms sur la liste. (Elle regarde sa montre.) Dans deux heures!

PERRIN, après l'avoir regardée, un moment atterré.

Quel doux et fier courage est le vôtre, Blanche! Rien ne tremble dans votre voix, rien ne tremble dans votre cœur, devant cette mort...

BLANCHE, les yeux au ciel et rayonnante.

Mais je la veux, je l'appelle, je la bénis...

PERRIN.

Vous?... O pauvre enfant, à votre âge, quelle raison!... Blanche, c'est impossible! Mais qu'est-ce qui peut...? pourquoi...?

BLANCHE.

Pourquoi? Ah! je puis vous le dire aujourd'hui, puisque je sais que je n'ai plus qu'aujourd'hui pour vous le dire... Pourquoi? Parce que je vous aime!

PERRIN.

Vous?... Moi!

BLANCHE. (Elle s'assied à côté de lui.)

Nous avons été enfants ensemble... Nos jeux ont mêlé nos premières années... La même maison nous a vus naître... La même campagne nous a vus grandir... Souvent, nous avons mordu au même fruit... Nous étions comme frère et sœur... toujours tous les deux... Je ne sais pas si les autres oublient plus que moi, mais j'ai vécu si peu depuis ma jeunesse que je me suis toujours souvenue de mon enfance... Puis, quand ce fut fini... car il faut toujours que cela finisse... vous êtes revenu dans mon existence comme le Dévouement... à des heures solennelles et terribles... On eût dit que nos désastres, avant de nous unir, faisaient nos rendez-vous... Oui, je vous ai revu, toujours bon, généreux et brave, portant sur vous et tout autour de vous un rayon de la grandeur et de la fatalité des temps... Alors, peu à peu, j'ai eu mes idées, qui sont allées à vous... Il me semblait que Dieu ne s'y opposait pas!... Et maintenant me comprenez-vous?... Tout ce qui nous sépare, les préjugés de ma tante, de mon oncle lui-même, mon sang, le royalisme de ma race, ce que je dois à mon nom, ce qui me défendait hier pour jamais d'être à vous, ce qui me le défendrait encore à présent, mon ami, quand même je serais libre et ma maîtresse, tout cela... ah! une pareille vie... vous voyez bien vous-même, mon ami, l'autre supplice vaut mieux!...

PERRIN, qui a écouté Blanche avec stupeur. Il se lève.

Je ne rêve pas, n'est-ce pas ? je suis bien éveillé ! Nous sommes dans le préau de Port-Libre. Voilà le jour du ciel. Vous êtes là, et je vous touche. Et cela est : Blanche de Valjuzon aime le général Perrin !

BLANCHE.

Cela est, mon ami, et je remercie cette fin redoutée de tous, la seule chose au monde qui pouvait m'arracher mon amour et me le mettre sur les lèvres...

PERRIN, pensif et méditant.

Une mort de sang !... une mort qui tue les femmes comme on les assassine !

BLANCHE.

Oui, la mort que vous dites, il n'y avait que celle-là pour nous réunir un instant ici-bas, et toujours là-haut.

PERRIN.

Eh bien, viens donc, ô mort du bourreau, puisqu'il n'y a que toi pour unir des fiancés comme nous autres !... Viens ramasser, dans ton panier, le premier baiser de nos deux têtes !... Et à présent n'étouffe plus, mon cœur, ouvre-toi, laisse éclater ton secret. Je vous ai toujours aimée ; je n'ai aimé que vous seule, et jamais que vous, Blanche ! vous, toujours vous !

BLANCHE.

Parlez, parlez ! que je vous entende !...

PERRIN.

Quand nous nous sommes quittés, vous ne vous êtes point effacée de moi... Ce qui parle à la jeunesse d'un homme ne faisait que de me faire souvenir de vous... Je vous aimais... mais sans me le dire à moi-même... C'était si impossible! vous étiez si haut et si loin!... Et cependant, quelque chose de vous me suivait partout, quelque chose qui se mettait entre moi et toutes les femmes... Leur grâce, leur beauté, ce qu'elles avaient pour les yeux des autres... je ne le voyais pas!... Vous étiez la seule femme qu'il y eût au monde pour moi... Et j'étais comme sauvage aux plaisirs de la vie, vivant seul, ne vivant que de vous...

BLANCHE.

Parlez!... parlez toujours!...

PERRIN.

Que vous dire? Je suis un soldat... je n'ai pas appris, moi! je ne connais pas les phrases des amoureux... Mais, tenez! aux mauvais jours de ma vie, aux jours durs de mon métier, de penser à vous cela me consolait et me rendait le courage. (Un silence.) Un peu de gloire, quand il m'en venait, je me disais: Elle le saura! (Un silence.) Tenez encore: dans les dangers de la guerre, dans ces hasards du champ de bataille où l'on se sent corps à corps avec sa dernière heure, à ces minutes suprêmes qui vous font revoir, en une seconde, tout le passé de vos affections, quand on embrasse comme avec les deux bras de son âme tout ce qu'on aime et tout ce qu'on regrette, une mère, une

femme, une maîtresse, c'était vous, Blanche, qui passiez devant moi dans la fumée de la poudre....

BLANCHE.

Assez, mon ami!...

PERRIN.

Blanche!... Comment vous dire cela?... Dans ce temps de ciel désert, où on ne sait plus trop où est Dieu, vous étiez... je ne sais pas, moi... une adoration sainte... Oui, il n'y avait plus qu'à vous que ma pensée montait comme une prière. (Blanche lui ferme la bouche en lui mettant la main dessus.) Blanche, je vous aime!... Blanche, nous allons mourir; Blanche, je suis heureux!

(Ils se prennent les mains et se regardent.)

LA VOIX DU CRIEUR, au dehors dans le lointain.

La liste des soixante gagnants à la loterie de la Sainte-Guillotine!...

BLANCHE.

Je serai brave, allez! Mais comme on ne peut pas savoir... si j'avais sur la charrette un moment de faiblesse... Eh bien, vous me laisserez m'appuyer un peu... comme cela, sur votre épaule... (Elle fait le geste de s'appuyer.) n'est-ce pas?... comme si j'étais votre femme!...

PERRIN.

Oui, comme si vous étiez ma femme!...

(Il lui embrasse les mains.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE, entrant.

LE COMTE, saluant les détenus.

J'ai l'honneur de vous présenter mes salutations, Messieurs, Mesdames; je suis très-parfaitement votre très-humble et très-respectueux serviteur.

BLANCHE.

Mon oncle!... (Elle se jette dans ses bras.)

LE COMTE.

Ça te fait-il du plaisir de le revoir?

BLANCHE.

Du plaisir et de la peine, mon oncle!...

LE COMTE.

Que veux-tu?... c'est plus fort que moi, je n'ai jamais pu manquer à un rendez-vous de famille!... Tiens! bonjour, Perrin... Votre main, mon brave. Oh! mais on est ici en pays de connaissance... une vraie fédération d'opinions. Quand je disais que la république réunirait un jour les honnêtes gens de tous les partis... sur une grande place, la place de la Révolution!

BLANCHE.

Mais on vous a donc pris, mon oncle?

LE COMTE.

Me prendre, moi?... Tu sais, ta tante a dû te dire... j'aurais été le bon Dieu, ou le diable, que

je n'aurais pas pu la sauver... Aller faire le coup de fusil contre les scélérats, il fallait aller loin, très-loin, et il y a un fait : c'est que je commence à être trop gros et pesant à marcher. Puis, je vous savais ici. Je lisais les listes du tribunal, je voyais grossir les fournées... Ah ! je n'y ai pas tenu... Je suis revenu à Paris, et après avoir fait mes adieux à ce cher Palais-Royal... oui, toujours le même, ton oncle... et puis on ne sait pas, les restaurateurs de l'autre monde !... J'ai dîné chez Méot, la renommée du jour, dont les fourneaux fument pour Robespierre et toute sa clique... Eh bien, c'est triste, il y a des coulis qui ne survivent pas aux monarchies, les cuisiniers s'en vont avec les rois !... C'était hier... Ce matin, je me suis présenté à l'audience de Fouquier-Tinville, en demandant à lui faire une dénonciation... Je lui ai dit : « Citoyen exterminateur public, je suis le comte de Valjuzon... tu dors donc ? » C'était simple, et Dieu merci ! ce fut court... car je l'avais assez vue en une minute, cette face de Judas. Et me voilà. Mais, où est donc ta tante ?... Elle est ici, n'est-ce pas ? avec toi ?

BLANCHE.

Oui, mon oncle, mais elle n'est pas encore levée.

LE COMTE.

Malade ?

BLANCHE.

Non, non plus maintenant, mais elle l'a été, et elle tâche de recueillir le reste de ses forces pour...

LE COMTE.

Ma grande et digne sœur!... Et comment êtes-vous dans cette maison?...

BLANCHE.

Je ne sais pas, mon oncle. Depuis que nous sommes ici, nous ne souffrons plus des choses.

LE COMTE, regardant autour de lui.

Mais il me semble que cela a assez bon air.. Voilà un arbre qui ferait un bel arbre de la Liberté, s'il était autre part... Ces murs-là, pour des murs de prison, ne sont pas trop rechignés... Allons, si on nous laisse encore quelques jours, je te promets qu'on ne me surprendra pas à broyer du noir!... Morbleu! rions et vivons: jusqu'au bout! Nous devons l'exemple! il faut que les marauds voient que nous nous en allons avec la gaieté du bon vieux temps... En attendant, mène-moi à ta tante, je ne serais pas fâché de la voir.

SCÈNE V

LES DÉTENUS revenant et se rassemblant. On entend passer une voiture dans la rue. Mouvement des détenus. Tous écoutent.

UN DÉTENU, avec soulagement.

Ah!... elle passe!...

UN AUTRE DÉTENU.

Cinq heures un quart.

UN AUTRE.

Il est plus. Il est près de la demie; hier à cette heure-ci, elle était déjà arrivée.

UNE FEMME.

Peut-être qu'elle ne viendra pas aujourd'hui, elle en a pris neuf hier.

UN DÉTENU.

Oh! quand une fois la grande bière roulante a pris le chemin d'une prison, elle revient, citoyenne.

UN AUTRE.

Attendons!...

LA FEMME.

Prions!...

UNE AUTRE FEMME.

Espérons!

SCÈNE VI

LES DÉTENUS, LE COMTE, donnant le bras à LA CHANOINESSE, qui s'appuie sur une canne à béquille. BLANCHE, suivie de près par MADELEINE. Près d'elles, au bout de quelques instants, vient causer PERRIN.

LA CHANOINESSE, se promenant à petits pas et parlant très-lentement.

Mes pauvres jambes! Ah! il faudra bien qu'elles aient autant de courage que moi... Je ne veux pas qu'on m'y porte; je veux y monter!... Ici, depuis quelque temps, le monde devient affreusement bourgeois... C'est à peine s'il y a encore quelques

gens qu'on peut voir... Oh! vous ne trouverez pas grande personne de connaissance... le beau monde est déjà parti... Et ça commence à être bien mauvaise compagnie ici-bas... (Un détenu la salue.) Ah! marquis, que de regrets! J'ai reçu, cette après-dînée, votre billet de visite... J'avais malheureusement défendu ma porte... Mais j'espère bien que demain... à moins de malheur d'ici-là... vous viendrez me pardonner et recevoir mes excuses... (A son frère.) Ah! oui, il est grand temps de s'en aller avec tout ce qui s'en va! Rester pour voir des horreurs! leur révolution!... Ça! tenez! ça! la fille d'un Valjuzon à côté d'un Perrin!...

LE COMTE.

Leur dernière heure, ma sœur!...

LA CHANOINESSE.

Fi! vous dis-je, c'est la fin du monde, et j'ai hâte d'en sortir. Je trouve même qu'on attend trop et que c'est bien long!

UN DÉTENU.

Le chariot!

UN AUTRE.

Oui, c'est le chariot!

UN AUTRE.

Il s'arrête!... C'est pour nous!

UN DÉTENU, descendant d'un escalier.

Le double plus grand qu'hier, mes amis, je vous en avertis!

UN AUTRE.

Combien donc pour aujourd'hui ?

LA CHANOINESSE, s'approchant de Madeleine.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ! qu'est-ce ça, ma mie ?

MADELEINE.

Madame la comtesse n'a pas entendu ? Le chariot pour la Conciergerie...

LA CHANOINESSE.

Et le tribunal, et... Eh bien, mais on ne loge pas à l'année ici, que je sache?... Nos petits paquets sont prêts?...

MADELEINE.

Oui, madame la comtesse !

LA CHANOINESSE, au comte.

Les parchemins de notre chartrier sont en mains sûres, mon frère ?

LE COMTE.

Soyez tranquille, ma sœur.

LA CHANOINESSE, à Madeleine.

Tu as mis mon rouge ? On n'est pas maître de ses couleurs, une vieille malingre comme moi ; et je ne voudrais pas donner à ces coquins la joie de croire que j'ai eu peur seulement un instant.

SCÈNE VII

Un guichet s'ouvre dans la porte du fond. Entre un huissier du tribunal révolutionnaire, suivi de quatre gendarmes, au moment où un guichetier sonne une cloche. Tous les détenus arrivent. Un moment de profond silence.

L'HUISSIER.

Toutes les chambres sont vides ?... (Un guichetier revenant de la prison fait signe que oui.) Je vais commencer. Tous ceux qui vont être appelés passeront de ce côté. (Il feuillette longuement ses papiers et les actes d'accusation avec des regards ironiques qu'il promène sur les détenus.)

LE COMTE.

La ligne du Styx !... Allons, monsieur le crieur de la mort, dépêchons un peu.

L'HUISSIER.

Voilà, citoyen... Hercule-Timoléon de Valjuzon, âgé de quarante ans, natif du Valjuzon, ci-devant noble, ci-devant comte, chevalier de Saint-Louis, capitaine au ci-devant régiment du Roi...

(Il remet son acte d'accusation au comte, qui le froisse et le met dans sa poche sans le lire. Même jeu de l'huissier pour chaque détenu qu'il appelle.)

LE COMTE.

Parfaitement... C'est on ne peut plus moi... Et voilà ce que j'appelle un extrait mortuaire bien en règle... Mesdames et Messieurs, mille pardons, si j'ai fait parmi vous une apparition aussi courte,

mais vous voyez qu'il n'y a vraiment pas de ma faute...

L'HUISSIER.

Allons, passe!... Marie-Hélène-Bathilde de Valjuzon, âgée de quarante-quatre ans, native de Paris, ex-noble, ex-chanoinesse... (La comtesse se met en marche pour passer.) Madeleine Thévenot, âgée de vingt-quatre ans... (Madeleine se précipite et va pour passer devant la chanoinesse.)

LA CHANOINESSE.

Eh bien, Thévenot? C'est la première fois, ma fille, que vous vous permettez de passer devant moi... (Madeleine se recule et la laisse passer devant.)

L'HUISSIER, continuant l'appel.

Paul-Louis Perrin, âgé de vingt-quatre ans, natif du Valjuzon, ci-devant général de brigade des armées de la République. (Perrin passe et se met auprès du comte, les bras croisés.) Charles-Antoine Trudon, valet de chambre du ci-devant marquis de Coigny. (Les regards le cherchent.) Absent? Qu'on le cherche... Trophime Boussanel, âgé de cinquante-cinq ans, natif de Nîmes, et commissaire national à Lyon. (Boussanel lève la tête du livre où il lisait, fait une corne à la page commencée et pose le livre sur une chaise, puis passe.)

UN GUICHETIER, redescendant.

Le citoyen Trudon s'est tué.

L'HUISSIER, repliant ses listes.

Gendarmes, empêchez de communiquer les accusés... Ne laissez pas approcher les détenus... Je monte constater le décès.

UN PRISONNIER.

Est-ce tout, citoyen ?

UNE FEMME.

Plus personne, monsieur l'huissier? (L'huissier passe sans répondre.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, sauf L'HUISSIER.

BLANCHE, qui a regardé l'huissier s'éloigner avec l'air d'un hébétement stupide.

Eh bien, et moi? moi? (Elle s'élance pour se jeter au milieu du groupe des détenus appelés, les gendarmes la retiennent et la repoussent.) Messieurs les gendarmes, je vous en prie! Laissez-moi passer... Il y a erreur, on s'est trompé... Je suis coupable, je vous jure... Je suis leur nièce à ces deux-là... C'est moi leur fille, puisque je n'ai plus ni père ni mère... Ce n'est pas juste, non, ce n'est pas juste. Les autres jours, tous ceux qu'on emmenait, on les emmenait ensemble : la fille avec la mère, le fils avec le père, les jeunes avec les vieux... On ne mourait pas l'un sans l'autre... Mais qu'est-ce que cela vous fait de m'emmener?... Mon Dieu! est-ce qu'on va me condamner à vivre à présent?

LA CHANOINESSE.

Dieu ne veut pas encore de vous. Résignez-vous, ma nièce!

LE COMTE.

Ah ! çà, est-ce qu'une fois ils auraient eu pitié ?

PRINER.

S'il y a encore ici un peu d'humanité, mais entourez donc cette pauvre enfant ! défendez-la d'elle-même. Arrachez-la à ce qu'elle voit, à ce qu'elle souffre ! épargnez-lui, au nom de tout ce que vous avez de cher, le déchirement de ces adieux ! Sauvez-la ! emportez-la !... Mais empêchez-la donc de tendre les mains vers nous, comme si elle mendiait notre échafaud !... (Les prisonniers entourent Blanche et la font retirer dans un coin de la cour.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, reparaissant, comptant les appelés.

1, 2, 3, 4, 5... Cinq? mais ce n'est pas mon compte... Il m'en faut six, sans celui d'en haut... Voyons donc. (Il regarde sa liste.) Ah ! oui, c'est ça, j'en avais passé une... Blanche de Valjuzon, âgée de vingt ans !

BLANCHE, avec un geste de folie presque dansante.

C'est moi ! c'est moi !

L'HUISSIER.

Est-ce qu'elle extravague, celle-là ?

BLANCHE, se jetant dans les bras de son oncle et de sa tante.

Avec vous! (Et se dénouant du bras de son oncle et se penchant vers l'oreille de Perrin, bas.) Avec toi, égoïste!

(Cris au dehors de gens au-dessus de la grille.) Au tribunal! à la guillotine! à la guillotine!

LA CHANOINESSE.

On y va, canaille!

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 7565.

Date Due

FORM 109

